



SOMMAIRE

- ☞ **Éditorial : Noël nostalgique...**
- ☞ **Ministres de l'Agriculture : Bruno Le Maire**
(Jean Claude BRUNELIN)
pages 2 à 9
- ☞ **Avec les derniers bergers communaux**
(Jean Grimaud)
pages 10 à 12
- ☞ **La politique agricole de Napoléon Bonaparte : Les productions végétales**
(Jean Claude BRUNELIN)
pages 13 à 19
- ☞ **Le sort des animaux en Ukraine**
(Henri OLLIER)
page 20
- ☞ **La quête au loup**
(René BORE)
pages 21 et 22
- ☞ **Les Béats**
(Jean Claude BRUNELIN)
pages 23 à 25
- ☞ **Le Monastier : Mountain Town in France**
(Robert-Louis STEVENSON)
pages 26 à 31
- ☞ **Les dénominations de GAEC en HL (suite)**
(Bernard GAUTHIER)
pages 32 à 36
- ☞ **Racines : les anciens cantons de Brioude**
(Roger CHALEIL-DURAND)
pages 37 à 39
 - ☞ **Livre : Le Paysan**
(Louis BARJON)
pages 40 à 46
- ☞ **HooOO T'TCHINE !**
pages 47 et 48
- ☞ **Mais où sont les Noëls d'antan ?**
(Yvette MAURIN)
pages 49 et 50
- ☞ **Le mouton noir qui rêvait de Compostelle**
(Jean Claude BRUNELIN)
pages 51 à 54
- ☞ **Conte de Noël : le bœuf et l'âne**
(Henri OLLIER)
pages 55 à 57
- ☞ **Guillaume Tardif : De celui qui monta sur son asne sa charrue à son col.**
(Hervé QUESNEL-CHALEIH)
page 58

Noël nostalgique

La traditionnelle crèche donne une image apaisante de cette période. Et pourtant la Judée est alors une véritable poudrière. L'immense majorité des Juifs souhaitaient la fin de l'occupation romaine. Ils espéraient et attendaient l'avènement d'un roi juif de la lignée de David. À la mort d'Hérode, son royaume est divisé en trois tétrarchies. Des troubles éclatent contre Rome, réprimés par le gouverneur de Syrie Varus : 2000 Juifs sont crucifiés à Jérusalem. Judas, fils du « brigand » Ézéchias qu'Hérode le Grand avait fait exécuter, prend la tête de la révolte armée en Galilée après s'être emparé des armes du palais royal de Sepphoris. Publius Sulpicius Quirinus procède, en 6, à un recensement provincial en Judée. Ce recensement provoque une révolte dirigée par Judas le Galiléen, durement réprimée. Les rebelles sont crucifiés, comme Jésus quelques 25 ans plus tard. Ce contexte politique est peu connu et l'on ne retient que la quiétude de la crèche et son austérité qui contraste étrangement avec notre actuelle société consumériste.

Nostalgie donc de ces temps anciens. Nos articles sont aussi de la même veine en évoquant des époques révolues parfois lointaines, parfois presque contemporaines...

Mais où sont les Noëls d'antan, frugaux et magiques à la fois ? Saviez-vous aussi que l'âne et le bœuf dialoguaient ensemble en réchauffant l'enfant nouveau-né ?

Racines nous plonge dans l'origine de nos cantons et villes : gauloise, gallo-romaine, chrétienne et bien plus loin dans le vieux fonds indo-européen.

Saut dans le temps à l'époque napoléonienne avec le blocus continental et la recherche de produits de substitution pour remplacer les denrées absentes. Un petit air d'actualité avec le conflit ukrainien... l'Histoire est un éternel recommencement...

Bergers communaux et Béates sont aussi des pratiques révolues qui cependant faisaient appel à la solidarité du village, solidarités bien compromises dans notre époque d'individualisme forcené.

Autre classique du département, Compostelle, mais vu dans les yeux d'un mouton noir qui rêvait d'étoiles.

Le Paysan, superbe livre de recueils de textes magnifiant ce noble état, nous transporte dans la période politique délicate de 1941 où il était possible de perdre son âme, individuellement et collectivement. L'éditeur : un Alsacien replié au Puy, le coordinateur : un jésuite lyonnais...

A nouveau les loups sont entrés dans nos vies, massacrent nos brebis et empêchent de dormir les bergers. Les éleveurs entrent en résistance en se rassemblant, tout un symbole, au Mont Mouchet. Malheureusement, le loup étant une espèce protégée, plus question de le chasser ni de faire la quête aux loups au profit des nécessiteux comme jadis...

Retour à notre crèche et à l'âne, mais celui de Stevenson, Modestine, qui nous entraîne au Monastier et la description réaliste de cette petite ville rurale.

La nostalgie n'est plus ce qu'elle était ! **JCB**

Les ministres de l'agriculture sous la Ve République

Bruno Le Maire

Il est ministre de l'Agriculture, de l'Alimentation, de la Pêche, du 23 juin 2009 au 14 novembre 2010 puis de l'Agriculture, de l'Alimentation, de la Pêche, de la Ruralité et de l'Aménagement du territoire du 23 juin 2009 au 10 mai 2012 du 14 novembre 2010 au 10 mai 2012 (Fillon II et III).

Enfance et formation

Bruno Le Maire, est né le 15 avril 1969 à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine). Il est le deuxième d'une fratrie de six enfants, fils de Maurice Le Maire, cadre du groupe Total, dont il finit secrétaire général, et de Viviane Fradin de Bellabre (ou Belabre), descendante d'une famille d'ancienne bourgeoisie du Poitou, directrice des établissements scolaires privés catholiques Notre-Dame de France dans le 13^{ème} arrondissement de Paris, puis du "petit collègue" (primaire) du lycée Saint-Louis-de-Gonzague, "Franklin" pour les initiés, dans le 16^{ème} arrondissement. Son père est sévère et admire Bonaparte. Il le sermonne même quand il obtient la meilleure note. Ce n'est jamais assez bon : "Si tu avais un peu travaillé", "tu n'es pas assez concentré", raconte un ancien camarade dans la biographie *Bruno Le Maire, l'insoumis*, d'Olivier Biscaye (Editions du Moment, 2015). Dans la famille Le Maire les enfants ont été "très challengés" par les parents. "Peu leur importait la voie qu'on prenait pourvu qu'elle monte", se souvient sa sœur¹. Il intègre le chœur du collège et, soliste des Petits Chanteurs de Chaillot, chante devant Jean-Paul II, au parc des Princes en juin 1980. Cette distinction fait la fierté de ses parents. Faire sa scolarité à "Franklin", ça vous marque un homme. C'est un monde de dynasties. Dans l'annuaire des anciens élèves, « les particules côtoient les rejetons du pouvoir et de la bourgeoisie d'affaires. Du recteur au préfet, les jésuites veillent à remplir leur mission : élever les enfants de l'élite. Leur contrôle est moral, spirituel et intellectuel. En vertu du projet pédagogique ignatien, ils favorisent le développement "de chaque élève pour atteindre la pleine mesure des talents donnés par Dieu". Réflexions et journées missionnaires rythment les pages d'"Entre nous", la revue du lycée. » Bruno Le Maire y a fait toutes ses classes jusqu'à la terminale. Sa mère, après avoir élevé ses enfants, y sera directrice administrative de ce qu'on appelait à l'époque le "petit collègue". Selon lui : "C'est une formation intellectuelle et humaine de grande

1- Sept choses que vous ne saviez (peut-être) pas sur la jeunesse de Bruno Le Maire. Vincent Michelin. TfiInfo. 24 février 2016

qualité. Et qui offre une liberté absolue : celle de se rebeller." A condition d'être dans la culture du résultat. Car "Franklin" est aussi la reproduction à l'extrême du modèle français qui élimine. Trois de ses frères s'en sont fait virer². "Il ne faisait pas de bêtise, ne créait pas de problème. Il était toujours poli, un peu à l'ancienne", témoigne ainsi son ancienne directrice dans sa bio. Un ancien prof de lettres explique qu'il a "ce petit sourire amusé de celui qui en sait plus que les autres, et qui le montre". Ce qui ne l'empêche pas d'être mauvais en maths, car "les matières scientifiques le rebutent"³. A la surprise de son entourage, il opte pour les classes préparatoires littéraires au lycée Louis-le-Grand, "Quand j'ai parlé de la prépa littéraire à Louis-le-Grand, mes parents se sont récriés : "Hypokhâgne, c'est pour les filles!" se souvient-il. Déjà que ses frères l'avaient surnommé "le flamant rose" à cause de ses longues jambes grêles... Il a beau être éduqué par les jésuites, Bruno est aussi capable de s'enflammer. On apprend ainsi qu'il adore réciter du Stendhal, et qu'il pleure en déclamant du Rimbaud. Ce qui lui fait encore un point commun avec Alain Juppé. On apprend aussi qu'il a une passion pour *Lolita* de Nabokov, et qu'il est tombé amoureux, à 14 ans, d'une jeune allemande nommée Andrea, lors d'un voyage à Brême. Même s'il a grandi dans les beaux quartiers,



Bruno a fait quelques petits boulots. Il a été tour à tour livreur de pizzas et pompiste avant de percevoir un salaire à Normale Sup' dès l'âge de dix-neuf ans. Il acceptera même une commande d'un éditeur de la maison Harlequin pour signer sous pseudonyme anglais (Duc William) un opus mettant en scène une infirmière amoureuse", écrit Olivier Biscaye. "Une mission rémunérée 15.000

2- Bruno Le Maire, le rebelle des beaux quartiers. L'Obs. 10 septembre 2015

3-Sept choses que vous ne saviez (peut-être) pas sur la jeunesse de Bruno Le Maire. Vincent Michelin. TfiInfo. 24 février 2016

francs et dont il s'acquitta quand il était étudiant à Louis-le-Grand. Il le cacha longtemps à ses plus proches qui l'apprirent deux ou trois ans après la publication, et un peu par hasard. Dans son entourage, personne n'a vu ni lu ces premiers ouvrages, ou n'ose l'avouer." Il intègre l'École normale supérieure (ENS) en 1989 (section lettres) et là aussi même incompréhension : "A la rigueur Sciences-Po, mais là ! *Qu'allais-je faire parmi les gauchos, les barbus, les philosophes et tout ce qu'on n'aime pas...*" Dans ces années, le Ceres de Chevènement se porte bien à Ulm, ce qui n'exclut pas les "Talas", ceux qui "vont-à-la" messe. Cacique de lettres classiques et contributrice du journal de l'aumônerie, Mathilde Lencou-Barème ne se souvient pas d'y avoir vu son ami Bruno. Le *puer cantor* a mis de l'eau dans son vin de messe. Aux agrégés revient le privilège d'être installés dans "le couloir jaune". "Nous avons les chambres les plus spacieuses, avec de hauts plafonds qui permettaient d'avoir un lit mezzanine et de pouvoir recevoir les copains. Bruno était réputé pour son petit whisky", raconte la jeune femme devenue professeur à Ulm. Bruno mettait de la musique classique, ils étaient une poignée à discuter, un verre à la main. Il était détendu et chic, très mélomane. Ma mère lui trouvait un air germanique. Le jour de mon mariage, il m'a offert un beau plat Dior avec des légumes. Il travaillait aussi avec méthode et citait beaucoup Proust." Il obtient une licence d'allemand en 1990, puis une maîtrise de lettres à l'université Paris-IV en 1991, avec un mémoire intitulé « La statuaire dans "À la recherche du temps perdu" », sous la direction du grand spécialiste Jean-Yves Tadi. Proust, ou l'évocation d'un monde englouti, d'un monde ancien que le nouveau rattrape. "Il trouvait sa famille coincée", rapporte un autre normalien de sa promo qui le tenait pour "un minet BCBG" dont on ne pressentait pas le parcours à venir. Il entre à Sciences Po sur les conseils d'une amie, Sophie Boissard, normalienne, agrégée, énarque en poste à la SNCF. Il y trouve l'enseignement beaucoup trop scolaire. On entend à Sciences Po : vous n'êtes pas bon et vous n'avez rien compris. J'étais fier de ce que j'avais accompli jusque là et j'étais pas prêt à subir toute cette humiliation que j'avais déjà rencontrée en



hypokhâgne et khâgne. Il arrête Sciences Po et passe l'agrégation de lettres modernes où il est reçu premier, enseigne durant deux ans et se présente au concours de l'ENA. Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris en 1993 (section Service public), il intègre l'École nationale d'administration (ENA) au sein de la promotion Valmy (1996-1998) d'où il sortira classé 20ème. "J'ai beaucoup travaillé pour Normale et l'agrégation de lettres, mais j'ai obtenu des résultats qui dépassaient toutes mes espérances. J'ai été reçu troisième à Normale et j'ai été major à l'agrégation de lettres à 21 ans. J'y prenais du plaisir, c'était mon truc. Tout a été difficile en revanche à Sciences Po et à l'ENA. J'étais, à chaque fois, à côté de la plaque. Je ne savais pas ce qu'il fallait faire. Je ne comprenais pas ce que l'on me demandait. J'aime m'exprimer librement et on me demandait de ne pas être libre..." Bruno Le Maire est à la fois reconnaissant et sévère concernant les classes préparatoires, confronté à des suicides d'élèves. La culture normalienne apporte champ historique et humilité dans les décisions. La figure de Georges Pompidou illustre le normalien⁴.

Vie privée

Bruno Le Maire est marié depuis 1998 à Pauline Doussau de Bazignan, d'une famille de la bourgeoisie landaise avec qui il a quatre fils : Louis, Adrien, Matthias et Barthélemy. Etudiante aux Beaux-Arts, elle fréquentait la même auto-école que lui. De 2007 à 2013, elle est l'une de ses assistantes parlementaires. Lorsque Mediapart enquête sur "L'emploi flou de l'épouse de Brono Le Maire", il met fin à cette situation.

Son épouse se consacre alors à la peinture. Diplômée de la prestigieuse école des Beaux-Arts de Paris, c'est une artiste reconnue. Douée pour la peinture, elle est exposée dans le monde entier. Ses peintures sont ainsi visibles dans certaines des plus célèbres galeries parisiennes, comme le prestigieux Salon de Montrouge, mais aussi à New-York dans le non moins fameux Salon Zürcher. C'est aussi une poète amateur, avec un amour fort pour la littérature, une caractéristique qu'elle partage avec son mari.

Collaborations avec Dominique de Villepin

En 1998, à sa sortie de l'ENA, Bruno Le Maire entre au ministère des Affaires étrangères, à la Direction des affaires stratégiques, de sécurité et du désarmement. Il rejoint ensuite l'équipe

4- De bons élèves. L'École normale supérieure vue de l'intérieur. Marie-Laure Delorme. Stock. 2015

du secrétaire général de la présidence de la République de Jacques Chirac, Dominique de Villepin. Ils se sont rencontrés en 1998 dans la cour de l'institution Saint-Louis-de-Gonzague. Dominique de Villepin recherche alors de nouvelles plumes et il va prendre le jeune diplomate sous son aile. Bruno Le Maire se présente au secrétaire général de l'Élysée. Celui-ci venait de résumer au président de la République le tableau de chasse de l'énergumène qui allait devenir son conseiller spécial : 3ème à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, 1er à l'agrégation de lettres modernes et fraîchement sorti de l'ENA, au 20ème rang seulement, inexplicable laisser-aller qui lui barra la route de l'inspection des finances pour lui promettre un destin au Quai d'Orsay, lequel ne lui disait rien. Jacques Chirac aurait passé une tête dans le bureau : "Eh bien, vous avez encore pas mal de cheveux, pour une tête d'œuf !" c'est un peu le coup de foudre entre ces deux personnalités fort différentes. Deux cerveaux / TGV dévorés d'ambition. "A l'époque, Chirac bétonnait son bunker face à Lionel Jospin. L'Élysée ressemblait à Fort Alamo ", raconte Franz-Olivier Giesbert dans sa biographie de l'ancien président (Ed. Flammarion). Or Bruno Le Maire rêve de conquête : " Il est très vite devenu celui qui pose les cartes et désigne les cibles avec sang-froid ", se souvient un journaliste. Auprès de Dominique de Villepin, dont il dirigea ensuite le cabinet à Matignon, Le Maire était un chef d'état-major. Froid. Calme. Posé face à son tempétueux patron. Il le suit au ministère des Affaires



étrangères en 2002 en tant que conseiller pour les affaires étrangères au sein de son cabinet. Au quai d'Orsay, Le Maire hérite d'un bureau dont la terrasse donne sur le bureau du ministre : une position stratégique et un caractère affable on ne peut plus compatible avec les coups de sang du ministre : " C'est la période où Villepin sort de son bureau en claquant les portes et gueule tout le temps, raconte un ancien collaborateur. Bruno se tait, et grâce à la constance de son caractère, il l'apaise." Le Maire se fait vite quelques ennemis dans le cabinet du ministre, agacés par ce "flagorneur", qui hérite du surnom de "Oui-Oui". Il

suit de Villepin au ministère de l'Intérieur en 2004 avec la même attribution, puis à Matignon en mai 2005, où il devient le conseiller politique du Premier ministre. En juillet 2006, il est nommé directeur de cabinet du Premier ministre, en remplacement de Pierre Mongin. Il reste à cette fonction jusqu'au départ de Dominique de Villepin en 2007.

Ensemble, ils vont affronter quelques tempêtes. Il faut évoquer le fameux discours prononcé par Dominique de Villepin, le 14 février 2003, devant l'assemblée générale de l'ONU. Villepin est alors ministre des Affaires étrangères et il exprime à New York la forte réticence de la France face à une éventuelle intervention militaire alliée contre l'Irak. Il est alors le porte-parole d'une France qui s'oppose à l'hégémonie américaine. Il profite également de ce discours pour répondre au secrétaire d'État à la Défense américain Donald Rumsfeld qui, quelques semaines plus tôt, avait jugé que la France et l'Allemagne relevaient désormais de " la vieille Europe ", en passe d'être diplomatiquement et économiquement dominée par une Europe de l'Est dynamique, bénéficiant d'une croissance et d'un taux de natalité qui lui promettaient des lendemains qui chantent. Applaudi par les autres membres du conseil de sécurité de l'ONU – fait rarissime dans ce temple de la retenue –, ce discours est souvent cité en exemple comme un moment fort de la politique étrangère de la France. Bruno Le Maire contribue à la rédaction du désormais célèbre discours de Dominique de Villepin à l'ONU. "Je l'ai écrit, mais dans une

interaction complète avec Dominique de Villepin", soutient-il aujourd'hui. "Les mots, les expressions, le ton, tout ça, c'est lui. Je tenais la plume, mais c'est son discours." Le directeur de cabinet pousse si loin la dévotion qu'il aurait, si l'on en croit certains de ses proches, écrit plusieurs ouvrages de son patron d'alors, dont son recueil de poésie, *Eloge des voleurs de feu*, publié en 2003. " Tout le monde disait que c'était Bruno qui écrivait pour Villepin ", raconte un de ses amis. A l'époque, Villepin est secrétaire général de l'Élysée. Il ferraille jour, nuit et même les week-ends au Château : comment trouve-t-il le temps de se livrer à une telle entreprise ? " Je ne répondrai pas à cette question", répond Le Maire . Il affiche néanmoins un petit sourire gourmand au coin de la bouche, qui vaudrait presque confirmation.

L'affaire Clearstream n'en finit pas de défrayer la chronique de 2004 à 2011. Ce fut une tentative de manipulation de la justice afin d'impliquer dans le scandale des frégates de Taïwan des personnalités innocentes dans le but de les éliminer de la scène

politique, en faisant état de versements de commissions et rétrocommissions. Bruno Le Maire, l'homme lige du Premier ministre, réussit à échapper au règlement de comptes. Interrogé plus tard sur Dominique de Villepin, Bruno Le Maire exprime un reproche à son égard, lié à l'affaire Clearstream : "Je lui en veux de ne pas m'avoir informé de ce qu'il traficotait par derrière. Je suis passé complètement à côté. J'en ai tiré la conclusion que Villepin était quelqu'un de très double. Il me présentait la face " homme politique et grands discours ", mais il y en avait une autre, plus sombre."

Après le Quai d'Orsay, la place Beauvau. Le Maire suit Villepin et écope d'une tâche on ne peut plus politique : " C'est lui qui a piloté l'arrivée de Villepin à Matignon, plus tard, en structurant son réseau, raconte son plus proche conseiller, Bertrand Sirven, en imaginant les premiers mois au pouvoir et son futur gouvernement." Ce que les collaborateurs de Bruno Le Maire ne disent pas, c'est que c'est aussi la période où ce dernier est le plus rude, le plus féroce à l'égard de celui qui deviendra quelques années plus tard le président de la République. Toute occasion est alors bonne pour lancer Villepin dans l'affrontement contre Sarkozy : " Il disait que Sarkozy était un danger pour la France ", se souvient un collègue de l'époque. C'est que, plus encore que l'homme, Le Maire tient en horreur son entourage. Tout à sa culture historique, il rebaptise les deux "sarkoboy" Brice Hortefeux et Claude Guéant. Le premier est surnommé "Rommel", du nom du maréchal allemand. Guéant, lui, hérite de "Himmler" comme petit nom. A ceux qui suggèrent à Villepin de trouver un accord avec Sarkozy, Le Maire s'insurge : " On n'a rien à faire avec ce type ! "

En décidant, en 2005, de privatiser les sociétés d'autoroutes, dont le modèle économique arrivait à maturité, le premier ministre, Dominique de Villepin, prend le contre-pied de son prédécesseur, Jean-Pierre Raffarin, qui avait résisté aux injonctions de Bercy. Les groupes Vinci, Eiffage et Abertis se partagent le réseau français en rachetant les parts de l'Etat pour 15 milliards d'euro d'€, qui s'ajoutent à plus de 7 milliards de participations minoritaires acquises depuis 2002, et débarrassent l'Etat des 20 milliards de dettes que portaient ces sociétés d'autoroute" *La privatisation des autoroutes a d'abord été une erreur politique : quoi qu'on pense du prix obtenu, les confier à des capitaux privés au moment où elles allaient commencer à afficher des profits très importants a rendu insoutenable pour longtemps la politique des concessions en France* ", analyse un bon connaisseur du dossier, pour l'avoir géré au sein de l'appareil d'Etat. En 2019, alors promoteur de la

privatisation d'Aéroports de Paris en tant que ministre de l'Économie, il reconnaît que " des erreurs ont été faites " à l'époque par manque de " garantie suffisante ", et indique en avoir " tiré les leçons " .

Le 27 octobre 2005, deux adolescents trouvent la mort, électrocutés dans un transformateur EDF, en cherchant à fuir un contrôle de police à Clichy-sous-Bois. En réaction à ces morts, des violences éclatent dès la nuit suivante à Clichy-sous-Bois et Montfermeil. A partir du 1er novembre, les émeutes gagnent rapidement de nombreuses villes de banlieue parisienne, puis s'étendent à des zones urbaines sensibles dans toute la France. Face à ces violences dont l'extension est croissante, les autorités déploient des forces de police considérables. Le 8 novembre, le gouvernement Villepin décide de décréter l'état d'urgence. Progressivement, le calme revient dans les banlieues et les violences prennent définitivement fin le 17 novembre 2005, après trois semaines d'émeutes. Ces violences d'une ampleur exceptionnelle témoignent de l'échec de l'ensemble des politiques de la ville conduites depuis les années 1980.

Bruno Le Maire revient parfois sur l'échec du CPE (contrat première embauche), qu'il a défendu en 2006 aux côtés de Dominique de Villepin malgré la mobilisation des jeunes, ce qui coûtera à son champion ses ambitions présidentielles : "J'y ai pris toute ma responsabilité", dit-il. "En 2005, j'étais déjà révolté par le niveau du chômage des jeunes. Je pensais que prendre une mesure spécifique était une bonne idée, on s'est plantés", ajoute Bruno Le Maire. Présenté par les syndicalistes comme étant une menace contre le Code du travail et le CDI, ce projet rencontre l'opposition franche de la gauche, et suscite d'importantes manifestations et grèves d'étudiants. L'opposition lance alors une bataille d'amendements. À la suite de l'adoption de l'article de loi concernant la mise en place du CPE, le Premier ministre décide d'utiliser l'article 49 alinéa 3 de la Constitution sur le vote des derniers articles du projet de loi permettant une adoption rapide du texte. Après des semaines de manifestations et de blocages d'universités par les syndicats, Jacques Chirac est forcé d'intervenir et de réclamer la non-application du texte de loi. Le 10 avril, après de multiples tentatives pour calmer la protestation, dont la non-promulgation par le président Chirac de la loi, pourtant validée par le Conseil constitutionnel, Dominique de Villepin annonce le remplacement rapide du CPE par une autre mesure, ce qui revient à son abrogation.

Bruno Le Maire, à 38 ans, est à un tournant de sa carrière. Ou bien il reste dans la haute

administration ou la diplomatie ou bien il s'engage dans une carrière politique. D'ailleurs on lui a offert, en 2006 un poste d'ambassadeur, qu'il a décliné.

Les élections législatives de 2007

Nicolas Sarkozy nomme Jean-Louis Debré président du Conseil constitutionnel. Le député de l'Eure souhaite céder sa circonscription à un



chiracien. Il se tourne naturellement vers Dominique de Villepin. Mais l'ancien Premier ministre ne brigue pas les mandats électoraux. Bruno Le Maire saute sur l'occasion. Ne manque plus que l'accord du nouveau président, qui annonce sa décision à Villepin par téléphone : " Puisque Bruno Le Maire est ton collaborateur principal, il est normal qu'il obtienne une circonscription."

Accueilli par une dissidence de droite et des accusations (justifiées) de parachutage, le collaborateur-de-toujours doit devenir un homme politique. Son ancien adversaire de droite Louis Petiet, également proche de Villepin, raconte avoir vu Le Maire mener " une campagne de réseau ". Alors que leurs militants s'insultent, le futur ministre fait la rencontre des élus locaux et enchaîne les réunions pour assurer son élection. " Il a montré à ce moment-là qu'il était malin ", se souvient Petiet. Celui-ci a désormais rallié la maison Le Maire et croit savoir ce qui fait le succès de l'ancien collaborateur : " Il a l'intelligence tactique d'observer les hommes faire pendant des années, il les voit se planter, il enregistre tout et il en tire les bonnes conclusions après."

Candidat de l'UMP, il est élu député avec 58,3 % des suffrages, face à la socialiste Anne Mansouret, dans la 1^{re} circonscription de l'Eure, occupée pendant plus de deux décennies par Jean-Louis Debré. Son suppléant est Guy Lefrand. En juin 2012, il est réélu avec 58 % des suffrages au 2^{ème} tour sous l'étiquette UMP/LR contre Michel Champredon PRG/PS, avec le même suppléant. Il est réélu en 2017 sous l'étiquette LRM avec Séverine Gipson comme suppléante, avec 64,5 %

des suffrages contre Fabienne Delacour FN. Bruno Le Maire ne se représente pas en 2022. " Je ne solliciterai pas de nouveau un mandat de député de l'Eure. J'ai toujours dit que je ne ferais pas plus de trois mandats. Je respecte mes promesses ", a-t-il déclaré lors d'un point de presse à Evreux, dans l'Eure. Il estime qu'une circonscription "n'est ni un droit ni une rente: elle impose des devoirs dont celui de laisser sa place à des personnalités nouvelles ou différentes".

Secrétariat d'État aux Affaires européennes

Devenu conseiller politique de l'UMP en avril 2008, il est nommé secrétaire d'État aux Affaires européennes le 12 décembre 2008, en remplacement de Jean-Pierre Jouyet qui prend la tête de l'Autorité des marchés financiers. Ce n'était un secret pour personne. "Je ne sais pas quelles seront vos responsabilités à l'avenir, lui avait lancé M. Jouyet. Mais je sais que là où vous serez, la connaissance que vous avez de l'Allemagne et de sa langue seront déterminantes". Une façon de dire que le choix de Bruno Le Maire répond au besoin de réparer le lien traditionnel franco-allemand, mis à rude épreuve par la crise. Le président Sarkozy juge trop timide le plan de relance de la première économie européenne. La chancelière Angela Merkel répète qu'elle veut d'abord évaluer l'effet des mesures adoptées avant de lancer d'autres chantiers, même si à Bruxelles, elle a donné à ses pairs des signes d'ouverture. Signe de tension, elle n'avait pas été conviée lundi au mini-sommet qui a



réuni à Londres Nicolas Sarkozy, président en exercice de l'Union européenne, le Premier ministre britannique Gordon Brown et le président de la Commission européenne José Manuel Barroso. L'extension à la restauration des taux réduits de TVA, une demande récurrente de la France, est un autre sujet de friction avec l'Allemagne. Il était de nouveau à l'ordre du jour jeudi et vendredi à Bruxelles. Outre sa maîtrise de l'allemand, le nouveau secrétaire d'Etat pourra compter sur son expérience de diplomate, acquise

dès sa sortie de l'ENA au ministère des Affaires étrangères. De ce point de vue, la nomination de Bruno Le Maire peut être considérée comme une prise de guerre de Nicolas Sarkozy, même si le nouveau secrétaire d'Etat ne s'est jamais joint au carré des villepinistes historiques, qui envoient pique sur pique au gouvernement. A l'Assemblée, l'élu de la circonscription d'Evreux-Sud a préféré se compter parmi les jeunes députés UMP "non-alignés", c'est-à-dire désireux de se tenir à l'écart des luttes de pouvoir. Il a aussi publié une chronique de ses années à Matignon, "Des hommes d'Etat", relatant - sans jamais insulter l'avenir - la relation conflictuelle entre Villepin et Sarkozy, son ancien et son nouveau patron.

Au Ministère de l'Agriculture

Le **23 juin 2009**, à la faveur d'un remaniement ministériel, Bruno Le Maire est nommé ministre de l'Alimentation, de l'Agriculture et de la Pêche. Le nom de Laurent Wauquiez avait été évoqué pour succéder à Michel Barnier mais il déclara ne pas être au courant : " Franchement ? Non ! Mais c'est vrai que je suis dans un département où l'agriculture compte particulièrement. Et c'est un domaine qui m'intéresse. Après, je ne demande rien. Je me plais dans mes fonctions⁵... " C'est un quasi inconnu du monde agricole, Bruno Le Maire, qui devient le ministre de l'Agriculture⁶. Inconnu même du grand public, son poste de secrétaire d'Etat aux affaires européennes, qu'il détenait depuis décembre dernier, l'ayant plus porté aux négociations discrètes à Bruxelles. Sa nomination comporte des atouts intéressants pour les agriculteurs. Son

expérience internationale peut lui apporter un savoir-faire utile pour l'avenir. Il est rompu à la négociation européenne en tant que secrétaire d'Etat. Il a milité pour le rapprochement du couple franco-allemand notamment dans la perspective de la future réforme de la politique agricole commune. " C'est un homme droit, de grande



5- « Laurent Wauquiez... se rattache à ses racines ». Guillaume Laurent. Renouveau de la Haute-Loire. 27 février 2009

6- « Bruno Le Maire, un diplomate à l'alimentation, l'agriculture et à la pêche ». N.C. caracterres.fr / 1 juillet 2009

qualité et sérieux " déclarait Michel Barnier, le 24 juin, avant la passation de pouvoir entre les deux hommes. " Il a eu une expérience au Quai d'Orsay. Il connaît bien l'Allemagne, a souligné Michel Barnier. C'est un vrai atout que le nouveau ministre de l'Agriculture ait ce lien avec l'Allemagne dans les débats qui viennent." En effet, le débat budgétaire sur la PAC qui s'ouvrira en 2010 sera "extrêmement difficile " prévient Michel Barnier. Pouvoir compter sur une bonne entente du couple franco-allemand est donc important. Son portefeuille devient celui de l'alimentation, de l'agriculture et de la pêche. Une dénomination qui implique bien une évolution de l'orientation du ministère. Michel Barnier, n'avait pas cessé de réclamer ce changement de dénomination. Cela implique une double conséquence pour les agriculteurs : leur rôle envers la société est pleinement reconnu comme producteurs d'aliments mais en même temps, cela signifie que la priorité est, non l'agriculture en soi, mais celle de l'alimentation, de sa qualité et de sa sécurité. En le nommant à un ministère important, Nicolas Sarkozy pratique une ouverture envers les ex-alliés de son rival Dominique de Villepin, dont Bruno Le Maire fut longtemps directeur de cabinet. Mais surtout, être " DirCab " à Matignon, cela donne une belle expérience des rouages interministériels dont un ministre de l'Agriculture a toujours besoin. Bruno Le Maire a d'ailleurs raconté son expérience dans un livre paru en 2007 et intitulé *Des hommes d'État*, livre dans lequel il raconte, au jour le jour, les relations compliquées entre le Premier ministre de l'époque et le futur président de la République.

Bruno Le Maire est incontestablement un citoyen intellectuel, mais un intellectuel qui a su se faire élire député à Evreux, dans l'Eure, département céréalier et de polyculture.

Bruno Le Maire va vite en besogne. A peine installé, il reçoit le **25 juin 2009**, Marian Fischer Boel, la commissaire européenne à l'Agriculture avec au menu de ce déjeuner, la crise laitière⁷. Il entend donner rapidement des gages aux

éleveurs, qu'il rencontre en Seine-Maritime. A court terme, ses réponses passent par un nouvel effort de Bruxelles pour accroître le financement du

7 - Bruno Le Maire promet de se battre pour réguler le marché du lait. Marie-Josée Cougard. Les Echos. 26 juin 2009

stockage privé. " *C'est effectivement une bonne solution et un atout précieux* ", tant que le marché du lait n'a pas retrouvé un peu de son dynamisme, a-t-il commenté. Poursuivant la même logique, il a également demandé à Marian Fischer Boel une hausse des aides à l'exportation. La commissaire, encore en place pour six mois, s'est engagée à examiner cette possibilité, mais elle l'a mis en garde contre le risque de se mettre ainsi à dos les partenaires commerciaux de l'Europe. Elle s'est quant à elle engagée à présenter le 22 juillet les propositions de la Commission pour " *stabiliser le marché* ", tout en soulignant que la crise laitière est mondiale. " *Ce sera notre manière de donner un signal politique fort de la Commission* ", a-t-elle commenté. Marian Fischer Boel estime que les instances bruxelloises ont " *évité l'effondrement du marché* ", grâce notamment à la réactivation des aides à l'export en février, puis à leur doublement en juin."« *Mais la situation reste grave.* "

Bruno Le Maire et la commissaire, qui avaient choisi de présenter une position commune en tous points, ne croient ni l'un ni l'autre que les quotas soient forcément la solution susceptible d'apporter " *la visibilité* " réclamée par les producteurs. Le ministre se méfie cependant du libéralisme à tout crin et juge indispensable de " *réguler la production* ", mais par d'autres biais que les quotas. La contractualisation est une piste. La transparence des prix est " *une nécessité* " pour le ministre comme pour la commissaire. " *Après la baisse de 27 % du lait à la production, les prix au*



consommateur n'ont baissé que de 2 %. Où *est passé l'argent ?* ", s'est interrogée Marian Fischer Boel. Bruno Le Maire voudrait aussi que cessent les violences des agriculteurs à l'égard de la distribution. " *La relation ne peut pas être la force* ", a ajouté le ministre, qui s'est engagé à faire établir " *un rapport très précis sur la répartition des marges* ". Et pour apaiser le monde agricole, le ministre et la commissaire ont tous deux reconnu que " *l'Union européenne ne doit pas aller plus loin*

dans les concessions à l'OMC ". Un seul bémol à cette entente cordiale : Marian Fischer Boel n'est " *pas sûre de donner le même sens à la régulation du marché* " que Bruno Le Maire.

Bruno Le Maire, doit s'attaquer d'urgence à la crise du lait⁸. Même si un accord a été conclu, début juin 2009, le feu couve encore sous la braise. Tous les acteurs de la filiere agriculteurs, industriels et distributeurs sont invités, **mi-juillet 2009**, rue de Varenne pour faire le point. " Nous souhaitons mettre en place un système d'information aboutissant à la transparence des marges sur les produits laitiers ", explique un conseiller. Un objectif ambitieux mais qui risque de prendre du temps. Or, dans les campagnes, notamment dans le Nord et en Bretagne, la colère monte à mesure que les prix du lait restent, eux, désespérément bas. Emmen s par la Coordination rurale, de nombreux éleveurs s'apprêtent même à arrêter leurs livraisons. Pourquoi l'accord signé début juin n'a-t-il pas endigué la grogne ? Paraph  par la FNSEA, le syndicat agricole majoritaire, cet accord entérine une baisse des prix du lait d'environ 20 % par rapport à 2008. Une potion amère qui divise car les 90 000 producteurs laitiers ne sont pas tous logés à la même enseigne. Selon que le lait est transformé en un produit " noble " ou pas, du lait en poudre au beurre en passant par le fromage à pizza ou les yaourts frais, les tarifs varient. L'accord de juin fixe ainsi trois seuils de prix en fonction de la "valorisation" que l'industriel pourra tirer du lait. En outre, ce dernier conserve le droit de payer

moins que ces prix planchers comme c'est le cas actuellement de la société Entremont, confrontée à de graves difficultés. Quelles sont les pistes de sortie ? Depuis un an, le prix du lait n'est plus r glement . Le gouvernement entend promouvoir la "contractualisation" avec les industriels afin de limiter la fluctuation des revenus agricoles. En revanche, la France vient finalement d'accepter la mort programm e des quotas laitiers européens, à l'horizon 2015. Elle tente désormais de faire pression avec l'Allemagne pour que Bruxelles imagine "de nouvelles formes de régulation". Mais trouver un accord entre les 27 pays européens s'annonce particulièrement difficile. Selon le ministre de l'agriculture, il existe un "accord très fort" de la filiere laitière pour une

8- Le Parisien. 15 juillet 2009

nouvelle régulation européenne⁹. Une table ronde chargée de préparer la réunion des ministres de l'agriculture le 5 octobre à Bruxelles s'est réunie jeudi 1er **octobre 2009** à Paris. A l'issue de cette réunion, qui a duré plus de deux heures, M. Le Maire a fait état d'un "accord très fort sur la nécessité de mieux organiser la filière en France dans des délais rapides, c'est-à-dire avant la fin de l'année 2009". De même, selon lui, s'est dégagé un "consensus" sur la "nécessité de mettre en place une régulation européenne sur le marché du lait sur la base des propositions franco-allemandes". M. Le Maire a réaffirmé le besoin d'obtenir "un signal politique fort" lors de la réunion à Bruxelles en faveur d'une "nouvelle régulation" européenne destinée à remplacer l'abandon des quotas. Face aux revendications de la Confédération paysanne, syndicat minoritaire qui réclame une hausse des prix du lait pour 2009, le ministre a répondu : "La raison, la sagesse, c'est de préserver l'accord du 3 juin qui garantit un prix minimal [...], toute atteinte à cet accord ferait courir le risque à des milliers de producteurs en France d'être payés moins bien." Ce rendez-vous européen est très attendu par l'ensemble du secteur, en butte à des crises à répétition. La dernière en date, une grève du lait des producteurs, a été suivie pendant deux semaines en France ainsi que dans certains pays européens. Depuis des mois, les producteurs sont confrontés à une chute brutale des prix, due en grande partie à la crise, mais aussi à une surproduction mondiale.



Le projet de loi de modernisation de l'agriculture et de la pêche (LMAP) est présenté au Conseil des ministres, le **13 janvier 2010**, par Bruno Le Maire¹⁰. Le texte sera promulgué six mois plus tard. Son objectif est de stabiliser le revenu des agriculteurs, qui a connu une baisse de 34% en 2009. Présenté en conseil des ministres, le texte vise à mieux répartir "la valeur ajoutée" entre producteurs, transformateurs et distributeurs, a indiqué le ministre dans une interview au *Figaro*. "Les variations [de prix] sont beaucoup trop importantes d'une année sur l'autre (...) C'est insupportable pour les exploitants, qui doivent

pouvoir vivre décemment de leur travail et se projeter dans l'avenir", a-t-il ajouté. Si elle est acceptée, la loi – qui sera examinée après les élections régionales de mars prochain – rendra obligatoire les contrats entre producteurs et acheteurs sur certains produits. Cette contractualisation des relations sera encadrée par une commission publique chargée de "veiller à un juste équilibre" entre les parties. Le texte prévoit également l'élargissement de la mission de l'Observatoire des prix et des marges à l'ensemble des produits de l'agriculture et de la pêche. "Pour limiter les effets négatifs de la volatilité des prix, la 'dotation pour aléas' a été étendue aux crises économiques", a expliqué Bruno Le Maire, ajoutant que le gouvernement étudierait "les moyens de développer l'assurance-récolte" avec, éventuellement, un "système de réassurance public-privé". Mais le texte comprend également des volets consacrés à la sécurité alimentaire ou à la préservation des terres agricoles. A l'annonce de ce projet de loi, l'organisation écologiste France Nature Environnement (FNE) s'est félicitée, dans un communiqué, de l'action des pouvoirs publics,

regrettant tout de même l'absence de mesures en faveur de l'agriculture Haute Valeur

Environnementale (HVE). De son côté, la Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA) estime que le projet de loi, présenté par Bruno le Maire, "semble afficher de nouvelles ambitions pour redonner à nos

entreprises de la compétitivité et de la stabilité". En crise, l'agriculture française a enregistré des baisses de revenus de 20% en 2008 et de 34% en 2009. Pour redresser le secteur et contenir les tensions du monde agricole, Nicolas Sarkozy avait annoncé, fin octobre, un plan d'aide d'urgence d'un montant de 1,65 milliard d'euros. "Chaque agriculteur doit pouvoir vivre du prix de son travail et de sa production", avait alors déclaré le président français.

(à suivre...)

Jean Claude Brunelin

9- Selon Bruno Le Maire, l'ensemble de la filière souhaite la régulation. Le Monde avec AFP. 1 octobre 2009

10- Agriculture: Sortie de crise? ACh. D. JDD. 13 janvier 2010

Jean Grimaud nous a fait le plaisir et l'honneur de nous confier un article publié dans l'Eveil du 3 juin 1983. Inutile de présenter Jean Grimaud, il est connu comme le loup blanc, discret comme lui mais toujours aux aguets. Non pas d'une proie mais d'un pan du patrimoine du Velay dont il est fou amoureux et qu'il a parcouru à pied, à vélo, à VTT, à moto... Fin pêcheur, il vous raconterait aussi ses pêches miraculeuses, ombles et truites, du temps jadis. Il aime le patrimoine bâti mais surtout les hommes qui l'ont édifié. Il aime la campagne et les paysans. Ne vous y trompez pas, ses enquêtes-témoignages comme celle-ci font œuvre d'ethnographie en décrivant groupes humains et leurs caractéristiques

AVEC LES DERNIERS BERGERS COMMUNAUX

Cette véritable institution est en train de disparaître de nos campagnes

Une véritable et originale institution est en train de disparaître de nos campagnes, celles des bergers communaux. Les derniers encore en activité approchent l'âge de la retraite et ils n'auront probablement pas de successeurs. D'où l'idée de cette enquête-témoignage, menée dans trois villages du Velay qui ont encore leur « pastre » : Barges, Jagonzac, commune de Saint-Haon, et Jagonas, commune de Rauret. On verra qu'aux détails près, les usages se recoupent quant à la façon, pour les villageois, de confier leurs moutons aux bergers, de le nourrir, l'héberger et le rétribuer; également quant à la vie quotidienne de cette estimable corporation, dont la « corne » rythme, matin et soir, la journée du village, au départ et à l'arrivée du troupeau.

Nos trois bergers, Jean-Baptiste Cubizolles à Barges, Joseph Bacon à Jagonas et Auguste Blanc à Jagonzac sont des célibataires endurcis (dans le métier c'est presque une obligation, encore qu'on ait connu des bergers communaux chargés de famille. Ils ont la soixantaine, ne détestent pas la chopine, mais n'en abusent pas, adorent leurs moutons : « Le nôtre, explique Clovis Aurand, maire de Barges, n'est bien qu'au milieu de ses moutons. Autrement, il ne parle pas beaucoup ».

Les moutons du berger

Chacun des trois bergers gardent actuellement les moutons de 4 à 5 propriétaires, ce qui donne des troupeaux de 200 à 250 têtes, sans compter « les moutons du berger ». C'est en effet le plus souvent l'usage de laisser au berger communal le droit d'élever, au milieu du troupeau, un certain nombre de brebis qui lui est propre. Mais cet usage a ses exceptions. Dans d'autres villages du canton on nous a dit « ça ne marche bien que si le berger n'a pas de bêtes à lui ». Sous-entendu : « alors, il s'occupe davantage de celles là que des autres »...

Cependant, dans les trois cas qui nous intéressent, le « pastre » a ses brebis ; « une toutes les dix », c'est-à-dire, par exemple 25 pour 250. Mais on ne chipote pas : Joseph Bacon doit bien avoir une dizaine de brebis de plus que son compte. « Les brebis du berger » mangent avec les autres, toujours sur des terrains communaux, et le soir, elles se répartissent dans les bergeries du village. L'hiver, elles sont gardées et nourries par les propriétaires. A Jagonas néanmoins, Joseph Bacon s'occupe personnellement de 14 brebis sur les 25 qui lui appartiennent et il les héberge. Mais c'est le village qui lui « rentre le foin » nécessaire pour l'hiver, car le berger communal n'a ni terre à lui, ni matériel d'aucune sorte.



Le « pastre », c'est l'usage, manger à cœur de rade avec les patrons : ici chez les époux Gaizon à Jagonzac. Au-dessus l'heure du départ : Auguste Blanc fait le tour des bergeries du village.

Tantôt c'est le « pastre » lui-même (M. Blanc par exemple) qui va vendre ses agneaux personnels au marché, tantôt c'est le propriétaire qui se charge de les vendre, et lui rapporte l'argent (à Jagonas c'est le cas).

L'Inspection des lois sociales en agriculture a accepté de considérer les « brebis des bergers » comme avantage en nature, venant en déduction de son salaire, qui diminue d'autant celui-ci et la charge des propriétaires. Mais ce ne fut pas toujours le cas semble-t-il.

Le berger est à Pierre ou Paul

« De qui vous êtes Auguste ? De qui est le berger aujourd'hui ? Le berger il est bien vôtre ces jours-ci ? Non il est à ... Dupont. Des phrases de ce genre, nous en avons entendues dans tous les villages à bergers. Elles signifient tout simplement que, suivant les jours, le berger est nourri par tel ou tel des propriétaires qui lui confient leurs moutons.



L'heure de la tôte : Joseph Bacon est aux petits soins.

Là encore, il y a des usages non écrits, mais rigoureusement respectés. A Barges, c'est un jour de nourriture pour 5 brebis, plus un jour pour 10 agneaux. Par exemple, le propriétaire de 100 brebis va nourrir le berger pendant 20 jours consécutifs. Après, il ira chez le voisin, et ainsi de suite pendant toute l'année. Le berger est donc successivement l'hôte, pour le couvert (mais non pour le gîte) des différents propriétaires.

Il prend le matin un petit déjeuner ; pour midi, tantôt la « patronne » lui prépare la musette, tantôt il revient manger au village. Joseph Bacon préfère la deuxième solution : à midi, il revient parquer le troupeau et il passe à table. A partir du 1er juin, « il emporte son quatre heures » c'est-à-dire qu'on lui prépare une musette pour couper la faim de l'après midi, car il va rentrer tard, le soir pour souper. Au printemps, pas de « quatre heures », mais il emporte néanmoins une chopine au lieu du casse-croûte.

D'être ainsi l'hôte à tour de rôle des familles du village ne va pas sans poser parfois quelques problèmes, par exemple si le berger se montre trop bavard sur la vie et les affaires de Pierre ou Paul. C'est pourquoi l'on apprécie des bergers discrets, qui savent tenir leur langue.

En général, le berger passe la veillée avec ses patrons d'un jour. Mais il aide rarement aux travaux de la ferme, et surtout, il ne touche pas aux vaches. Le soir, il lit le journal ou regarde la télévision. Mais devant le petit écran, celui-ci s'énerve : il est allergique à un homme politique que nous ne citerons pas, et mieux vaut, en cas d'apparition du dit personnage, éteindre l'étrange lucarne. Les bergers passent souvent pour avoir mauvais caractère : disons qu'ils ont du caractère et sont assez susceptibles.

A la fin de la veillée, le « pastre » quitte ses patrons, et rejoint en général une petite maison, un peu à l'écart, louée par les gens du village. Il a là son lit et ses modestes effets personnels. Le confort est spartiate, mais le berger n'est pas exigeant sur ce point.

La corne¹

Les deux grands moments de la vie du berger et du village, sont le rassemblement et la dispersion du troupeau.

Autrefois tous les bergers avaient leur « corne », soit une corne de vache, soit un gros coquillage en hélice, spécialement percé. A Barges, le berger « corne » seulement le départ, en passant devant les bergeries : c'est le signal pour les propriétaires de libérer les brebis. Ainsi, au fur et à mesure de la traversée du village, le troupeau grandit. A quelque distance du village, le berger de Barges cache sa corne-coquillage sous une grosse pierre, et il la retrouve au retour.

Auguste Blanc, lui, n'a plus le souffle et la dentition en assez bon état pour utiliser sa corne. Alors il fait le tour du village et ouvre l'une après l'autre les bergeries. Le spectacle est amusant : les brebis s'en vont en



1- ndlr : on peut légitimement se demander comment ces conques ou cornes-coquillages sont parvenues en Velay. Une explication nous est donnée sur le site www.occitan-aveyron.fr qui s'est livré à un recueil et à des enregistrements sonores de cette ancienne tradition. Les trompes de bergers, généralement en bois ou en corne de vache, pouvaient être parfois une conque marine. Les gens les achetaient à des colporteurs ou sur la côte à l'occasion du service militaire ou des migrations saisonnières. Le matin le berger avait la charge de réveiller toute l'exploitation. Mais en soufflant dans sa trompe, son rôle n'était-il pas aussi magique ? Ne s'agissait-il pas en réalité d'une invocation à la lumière du jour ? Urbain Singlard de Salles la Source, né en 1918, l'évoque ainsi : *Lo matin, aquò èra per sonar, per far levar, per venir mólzer. Dins lo temps, a quatre oras del solelh, lo matin, a part qu'aquò èra a l'ora vièlha d'aquela epòca. E, quand entendián la còrna, disián : "Es l'ora de se levar." Aquò voliá dire que èra ora d'anar mólzer. Mème lo ser. Lo miu paure pèra fasiá pastre atanben e se'n servissiá tanben. Aquò's pas qu'una cauquilha de mar aquò. S'entendiá de luènh, la còrna. Sustot lo matin quand lo temps èra calme.* » Et Georges Andrieu, né en 1929 à Laviale-Haute de Vezins, en parle lui aussi : *« A-n-aquela epòca aviái dos vailets l'estiu, un pastre e i aviái la serventa atanben, e lo vaquièr, tot aquò, e lo pastre... Lo matin, per los sonar e ben ère lo premier levat e, ambe la còrna, allez, tot lo monde en l'èrt ! Los esperave per biure lo cafè e pièi d'aquí partissiam a la jaça. »*

La conque, à l'instar des cornes de bovins ou de caprins, est un instrument de signal et d'appel courant et répandu. Dans le monde pastoral et agricole, les destinations étaient très variées. Vers la fin du XIXe siècle, les bergers corses et sardes se seraient servis de conques à embouchure terminale pour communiquer entre eux. On parle aussi de conques utilisées pour rassembler le bétail en Haute-Corse et en Camargue, ou pour réveiller les gens pour la traite des brebis à quatre heures du matin dans le Tarn-et-Garonne, au Portugal pour réunir les membres de la communauté à l'occasion des travaux collectifs comme la cueillette des olives dans la région Alentejo, ou encore chaque matin au lever du soleil, pour assurer la garde du bétail par roulement, pour annoncer le début et la fin de la durée d'irrigation...

courant, jusqu'au communal, où elles s'arrêtent, et attendent sagement d'être rejointes par les autres troupeaux. Une fois tout l'effectif rassemblé, le grand troupeau du village prend la direction des communaux, les trois chiens en serre-fil aboyant joyeusement.

Ah les chiens de berger ! Indispensables auxiliaires et amis privilégiés. « Un berger n'est rien sans ses chiens », nous a-t-on répété.

Le soir, au retour du troupeau, il arrive que le berger « corne » à nouveau, mais c'est de plus en plus rare. En effet, autrefois les agneaux suivaient le troupeau et le tri à l'arrivée était plus difficile. Les propriétaires alertés par la corne venaient reconnaître et séparer les animaux.

Aujourd'hui, les jeunes agneaux ne suivent plus, et les mères les retrouvent dans leur bergerie.

Bien entendu, les brebis sont marquées, chaque propriétaire ayant sa « griffe » personnelle : ici une oreille dépointée, là deux encoches à l'oreille droite, là une seule à l'oreille gauche. Il arrive aussi qu'on marque la laine, à la poix ou à la peinture tout simplement.

Les bergers affirment reconnaître toutes leurs brebis sans le secours d'aucune marque, mais certains mettent en doute cette faculté que nous n'avons pu mettre à l'épreuve pour vérifier.

Ceci dit, de même que chaque village a ses petites particularités, chaque berger a sa personnalité. Celui de Jagonas, quand il ne garde pas, se déplace à mobylette et il manque rarement un mardi matin à Landos.

Celui de Jagonzac compte sur la bonne volonté des automobilistes pour se faire véhiculer.

Joseph et Auguste sont également différents quant à l'usage des clochettes et des sonnailles². Le premier en est un partisan convaincu, au point qu'il les achète lui-même de ses deniers : « ainsi elles se retrouvent mieux dans les bois, dit-il ; et puis quand il fait chaud elles se ramassent moins et mangent mieux ». Les bœliers du troupeau ont droit avec Joseph Bacon à une grosse cloche qu'il appelle « Pitassou ». Auguste Blanc, lui, est contre toutes ces sonneries, qui, dit-il, font courir le troupeau. Querelle d'experts...



Ils passent pour riches

Les bergers passent pour riches : nourris, logés, blanchis, exempts d'impôts, ils dépensent peu et même si leur salaire est modeste compte-tenu des avantages en nature, ce sont, dit-on de bons clients pour les caisses d'épargne.

Mais le métier est dur : les intempéries, l'exigence quotidienne du troupeau, cette vie fruste, solitaire et un peu bohème d'une maison à l'autre rebute les jeunes. Et puis les troupeaux ne sont plus ce qu'ils étaient. 400 à 500 têtes c'était monnaie courante autrefois. Les charges sociales, le faible rapport de cet élevage pratiqué de façon traditionnelle, ont également découragé les propriétaires. D'autre part les élevages mixtes ovins-bovins, pourvoyeurs naturels des bergers communaux, ont tendance à disparaître, alors qu'apparaissent les élevages spécialisés, bovins ou ovins, avec, cette fois de très gros troupeaux dont s'occupent les propriétaires eux-mêmes.

Bref, si il n'y a pas si longtemps on comptait dans la seule commune de Saint-Haon autant de bergers que de villages, soit une bonne douzaine : il en reste un seul aujourd'hui, qui n'aura pas de succession.

Encore une ou deux Saint-Michel – c'est à cette date qu'on « rempile » ou qu'on se dédit- et le dernier berger communal ira grossir le rang des retraités... et des souvenirs.

Jean Grimaud

2- ndlr : l'espace rural est peuplé d'odeurs et de sons, chant du coq, aboiements, meuglements, bêlements... clochettes et sonnailles, cornes qui concourent à sonoriser cet environnement. Ces sonorités soulignent une occupation sociale et sonore d'un groupe dans l'espace, en lui donnant ainsi une certaine identification et représentation. En Velay, nous pourrions ajouter à cet espace sonore la cloche de la maison de la béate appelant les enfants, les bruits des charrois et plus tard les premiers véhicules motorisés, mobylettes, motos, automobiles dont on identifiait facilement les propriétaires. La cloche des églises préside aussi au rythme de la vie rurale, oriente l'espace. Elle définit une identité et cristallise un attachement à la terre. C'est un langage ancien, un système de communication ; bien entendu à forte connotation religieuse. On recourt aussi à son usage pour traduire la liesse, la menace du feu ou la terreur des épidémies. Tous ces langages anciens et méconnus des citadins les indisposent souvent quand ils viennent s'installer à la campagne au point d'engager des actions de justice pour faire cesser ces bruits incongrus qui troublent plus leur sommeil que les pollutions sonores citadines. Les cloches de la terre. Alain Corbin. Albin Michel. 1994

La politique agricole de Napoléon Bonaparte

Les productions végétales

Pour remplacer le coton, Napoléon s'intéressa de près au développement de la production de laine. Il fallait doubler, tripler ou même décupler le cheptel ovin pour que la laine puisse remplacer le coton. Mais la France devait aussi développer le nombre des chevaux pour l'armée et il n'était pas possible de réduire les cheptels bovins et porcins en raison de l'augmentation de la consommation de viande dans les villes. Les pâturages n'étaient pas extensibles à l'infini, et le blé occupait une grande partie des terres labourables. Du point de vue des teintures, on obtint quelques succès. Grâce aux efforts des chimistes français, Charles de Lasteyrie notamment, le garant du Rhône permit d'obtenir un beau rouge et la plante pastel des nuances de bleu qui n'avaient rien à envier à l'indigo. On tenta de remplacer le café par la chicorée. Autre culture promise à un grand avenir : la betterave à sucre. Sous le Consulat, Napoléon encouragea les recherches destinées à remplacer le sucre de canne devenu très rare dès 1803 à cause de la perte progressive des colonies. Le savant Chaptal lança des études et des plantations de betteraves dans la plaine Saint-Denis virent le jour bien avant 1806. Avec le blocus, la question devint encore plus cruciale. Produire du sucre à partir de la betterave était alors une cause nationale. Ce fut l'entrepreneur Delessert qui parvint le premier à raffiner dans son usine de Passy des pains de sucre tout à fait acceptables. Mais, pour qu'il y ait une production suffisante, fallait-il encore que la culture de la betterave connût une extension considérable.

Le coton

L'industrie du coton, secteur emblématique de la « *Révolution industrielle* », était particulièrement concernée par le blocus. La disparition programmée de la forte concurrence anglaise dans ce secteur permettait aux fabricants français de nourrir les plus grands espoirs. En revanche, la dépendance de l'Europe en coton brut risquait de mettre sérieusement à mal toute cette branche d'activité.

Le plus grand artisan de l'essor de l'industrie cotonnière sous l'Empire fut sans conteste François Richard Lenoir (1765-1839). Ce fils de paysans avait fait tous les métiers, avant d'ouvrir, avec Lenoir Dufresne, un magasin de draps dans la rue Montorgueil. Il mit sur pied un tissage et une filature avec l'aide d'ouvriers anglais, transporta ses établissements dans l'ancien couvent du Bon Secours et en créa bien d'autres, Alençon (1800), Sées (1802), Laigle (1806), puis à Mortange et Aunay près de Caen. Mais la crise apparut en 1811 et Richard Lenoir dut solliciter l'aide massive du gouvernement. La chute de l'Empire ouvrant le marché français aux produits anglais ruina ses établissements.



Pour illustrer les difficultés de l'industrie française dans ce domaine, l'exemple de Christophe-Philippe Oberkampf (1738-1815) est intéressant. Spécialisée jusqu'en 1806 dans l'indiennage, c'est-à-dire l'impression des toiles de coton, l'entreprise avait évolué vers une intégration technique presque complète de son activité en créant des ateliers de filature et de tissage. Fabriquant désormais une partie de ses toiles de coton, l'entreprise devait donc acheter du coton brut. À l'été 1806, Oberkampf eut recours aux filières classiques, l'achat du coton brésilien via le Portugal et l'importation de cotons américains. Très rapidement, la situation se compliqua. L'expédition militaire française au Portugal en 1807, la contre-offensive anglaise et l'insurrection espagnole à partir de 1808, empêchèrent quasiment Oberkampf de se fournir en coton sud-américain. De surcroît, l'intendance militaire et les douanes françaises saisirent la plupart des commandes de l'entreprise avant qu'un décret spécial de Napoléon ne vienne débloquer la situation. Sur 4 000 balles commandées, à peine 360 avaient passé la frontière un an plus tard. Il fallut renoncer également à acheter du coton américain. Le contre-blocus anglais puis l'embargo décidé par Jefferson bloquèrent toute arrivée en provenance des États-Unis. Oberkampf fut alors obligé de prendre du coton brut provenant des saisies de marchandises opérées par la Douane ou des cotons du Levant. Les saisies étaient fortement taxées et le coton du Levant de qualité médiocre occasionnait un grand nombre de rebuts. La pénurie de coton brut assortie d'une forte hausse des prix entraîna une crise grave dès 1807. En quelques mois, 40 % des fileurs et tisserands travaillant dans l'industrie parisienne du coton furent mis au chômage. Il fallait donc d'une manière ou d'une autre essayer de pallier ces manques de matières premières, notamment en recherchant des produits de substitution. L'agriculture française pouvait peut-être sauver l'industrie.

Jean Althen, de son vrai nom Hovhannès Althounian (1709-1774), agronome français d'origine arménienne avait bien tenté la culture du coton¹, apprise lors de sa captivité en Asie Mineure. Entré en contact avec l'Ordre des dominicains qui l'avait aidé à se libérer, il leur révéla qu'il connaissait la culture du coton. Ce fut assez pour que les religieux puissent demander et obtenir une entrevue avec le roi. Louis XV s'intéressa à lui,



le décora et lui alloua une pension de 300 livres. Il présenta aux Etats du Languedoc en 1744, un projet de plantation de coton dont les premiers essais furent effectués à Castres mais sans résultats probants. A la fin de l'année 1745, il s'établit à Montpellier et poursuit ses expérimentations dans un jardin du faubourg de la Sonnerie, avec le projet de produire du coton mais aussi de le rendre commercialisable. Encouragé par la Société royale des Sciences de Montpellier, il transfère son champ d'expériences à Lattes, à quelques kilomètres de Montpellier, y établissant une véritable plantation de coton. Il hésita à donner plus d'ampleur à son projet d'autant plus que le Commissaire général du Languedoc lui refusa le privilège exclusif pour la plantation de coton. Malgré tout, il inventa en 1753 une « machine à éplucher le coton ». L'expérience ayant réussi, elle souleva l'hostilité des manufacturiers de soie lyonnais qui parvinrent à faire cesser ces nouvelles plantations.

Les préfets avaient bien reçu des consignes pour tenter la culture de cotonniers dans les départements du Midi, comme dans le Var². Les essais en grand avaient montré que quelques variétés de cotonnier étaient parvenues à maturité. M. Turrel, conseiller de préfecture s'était livré à la culture du cotonnier mais il avait renoncé, parce que les pluies de l'équinoxe d'automne surprenaient toujours le coton avant sa complète maturité. Le champ qui avait servi à ces expériences n'était pas très abrité et l'on pourrait trouver des expositions meilleures. Le rétablissement des relations commerciales à la suite de la paix fit abandonner cette culture qui n'offrait plus le même intérêt, à raison de la facilité qu'eurent alors les fabricants à se procurer à un prix bien inférieur à celui du coton indigène, toute la quantité de cette matière dont ils pouvaient avoir besoin. En 1840, le Préfet sollicite à nouveau les Société savantes.

« Le gouvernement du Roi dans sa sollicitude, a pensé qu'il serait possible de rétablir cette culture en certains points de la France méridionale et qu'il était intéressant de tenter de nouveaux essais ... Il serait cependant à désirer, attendu la grande extension qu'a prise depuis, la fabrication des tissus de coton en France et l'énorme tribut que par suite, notre industrie paye à l'étranger pour l'achat de la matière première, qu'une partie de celle-ci pût être produite chez nous, afin de diminuer d'autant ce tribut ».

Le Préfet demande aux sociétaires de lui transmettre leur opinion sur les résultats présumés des essais sur la culture du coton que l'on pourrait tenter, et de lui faire connaître les localités propres à cette culture et les variétés qui seraient jugées les plus appropriées au climat. M. Ardoin, maire de Draguignan, tout en reconnaissant que les pluies qui arrivent en septembre dans le Var contrarient la récolte, pense qu'il serait bon de faire de nouveaux essais et de demander au gouvernement des graines plus hâtives et plus précoces. Il fait remarquer que si toutes les parties du département ne sont pas propices à cette culture, du moins il existe depuis le Var jusqu'à Marseille des terres qui semblent réunir toutes les conditions pour obtenir d'heureux résultats. Plusieurs membres font observer que le coton est à si bas prix que jamais nos cotons ne pourront faire concurrence avec ceux d'Egypte, à moins que le gouvernement n'intervînt pour rétablir l'équilibre entre la production indigène et les cotons exotiques. En conclusion, la Société déclare qu'elle regarde la culture du cotonnier comme ayant quelques chances de succès, depuis le Var jusqu'à Marseille, en choisissant les meilleures expositions et prie le gouvernement d'envoyer les graines des espèces les plus hâtives et des instructions spéciales pour que la Société pût faire procéder à des essais comparatifs qui fixeraient gouvernement et l'opinion publique sur cette culture.

Pour remplacer le coton, Napoléon s'intéressa de près au développement de la production de laine. Il fallait doubler, tripler ou même décupler le cheptel ovin pour que la laine puisse remplacer le coton. Ce n'était pas possible en si peu de temps d'autant plus la paysannerie française fut réticente aux introductions de mérinos en provenance d'Espagne. Leur nombre augmenta quand même et dans le même temps, plus de 1,2 millions de pièces de tissus en laine sortirent des manufactures françaises en 1812 contre moins de 325 000 en 1789.

1- Exprimer le génocide des Arméniens : Connaissance, arts et engagement. Annick Asso, Hélène Demirdjian, Patrick Louvier. Presses universitaires de Rennes. 2016

2- Journal de la Société d'agriculture et de commerce du département du Var. Juillet Aout 1840

Le café

En interdisant l'accès aux bateaux depuis les ports de Marseille à Hambourg, le blocus prive le consommateur français d'une boisson passée à la mode, le café. Il faut donc lui trouver un substitut.



Sébastien Bottin³ dès 1809 avait présenté à la Société des Amateurs de Sciences et d'Arts de Lille un exposé sur la chicorée (*Cichorium intybus*) qui avait commencé à être cultivée industriellement dans le Nord dès 1798, par M. Giraud à Onnaing près de Valenciennes. Routine et préjugés s'opposèrent d'abord à cette innovation. On accusait la chicorée dont les racines s'enfoncent profondément, de stériliser la terre. Bottin essaya de réfuter l'accusation et de prouver qu'un hectare pouvait produire 460 kg de poudre de café assurant un bénéfice considérable car à ce moment-là le café avait atteint un prix exorbitant. Il évoqua aussi la chicorée endive (*Cichorium endivi*) cultivée en grand à Lezennes.

En 1808, François de Neufchâteau, en relation épistolaire avec Sébastien Bottin, adresse une lettre⁴ à M. Tessier, relative à la Culture de la Chicorée sauvage. Cette longue lettre montre à quel point la question le remplacement du café par la poudre de la chicorée a particulièrement préoccupé les scientifiques pendant le blocus. La chicorée est déjà cultivée à Brunswick (Braunschweig) en Allemagne et en France dans la vue d'obtenir un café secondaire ou une poudre que l'on mêle avec le vrai

café. Cretté de Palluel (1791) tente le premier la culture pour les animaux, fourrage très précoce et très sain. Elle pourrait peut-être s'utiliser pour le remplacement des graines de café, par la poudre de ses racines desséchées et torréfiées. Cette substitution de la chicorée au café a donné lieu à plusieurs controverses : salubrité de cette poudre en remplacement du café, intérêt économique de sa culture, risque d'épuisement des terres, autres plantes moins voraces. En effet, la racine de chicorée, torréfiée et mise en poudre, est amère, gâte le bon café. Son usage quotidien, en guise de café, est accusé d'être malsain et de troubler la digestion, d'affaiblir l'estomac, de causer des vertiges. Il serait utile de consulter en la matière « *des maîtres en l'art de guérir* » surtout sur la diététique.

« Avant de présenter à nos agriculteurs un nouvel objet de culture, il faut bien s'assurer que ce qu'on recommande n'est pas une substance d'une nature délétère. On conçoit aisément la raison de douter que de simples racines, cultivées dans un pays froid, nourries dans le sein de la terre, puissent jamais avoir la vertu du café qui croît à la lumière et s'alimente de la flamme des climats les plus chauds. Notre grand poète vivant, le célèbre Delille, a loué, comme un amateur, ce café salubre dans un poème : « Il est une liqueur au poète plus chère Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire. C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur, Sans altérer la tête, épanouit le cœur. A peine, j'ai senti ta vapeur odorante, Soudain, de ton climat, la chaleur pénétrante, Il éveille tous mes sens, sans trouble et sans cahots. Mes pensées, plus nombreuses, accourent à grands flots, Mon idée était triste, aride, dépouillée : Elle rit, elle sort, richement habillée, Et je crois, du génie, éprouvant le réveil, Boire dans chaque goutte un rayon du soleil ». Comment un végétal qui demeure ainsi imparfait, pourrait-il remplacer avantageusement les graines vigoureuses du jasmin du Yémen ? »

Cependant la chicorée a trouvé des défenseurs et des apôtres. Les Suédois la considère comme un café national et un de leurs pasteurs assure avoir été guéri de la jaunisse par l'usage de ses racines. Cette culture passe pour épuisante, on prétend qu'elle a ruiné et appauvri les terres du duché de Brunswick. Les propriétaires du Nord où l'on a commencé à fabriquer de ce café de chicorée, se refusent à affermer leurs terres pour cette culture qu'on croit desséchante et funeste. La chicorée, dont les racines pivotent si profondément, devrait trouver sa place sans danger, dans un assolement adapté. Ainsi, M. le baron von Voght de Hambourg, alterne heureusement ses terres entre la chicorée sauvage et les pommes de terre.

Question rentabilité de la culture, feu Christophe Dieudonné (Préfet du nord de 1801-1805) a donné des chiffres dans la Statistique du département du Nord. Un hectare employé à cette culture pouvait donner de produit brut plus de 400 francs. Les frais d'arrachement et de préparation des plantes avant les mettre dans le commerce étaient évalués à 80 francs par hectare.

On a aussi imaginé d'autres produits de substitution : les carottes séchées et puis pulvérisées, les betteraves

3- Sébastien Bottin (1764-1853), administrateur et statisticien français, est surtout connu par l'édition annuelle, de 1819 à 1853, de l'*Almanach du commerce de Paris et des principales villes du monde*, qui donnera le nom générique de *bottin*.

4- La lettre de François de Neufchâteau fut publiée dans le Journal d'Agriculture et des Arts et feuille d'avis du 27 août 1808

préconisées par Parmentier, l'orge et surtout le seigle, les grains du Sarrazin ou blé de Tartarie, les pois, surtout le pois café, le lotier cultivé ou le lotier quadrangulaire (lotus tetran), les glands du chêne bien bouillis et ensuite torréfiés, les baies du houx, le grateron qui est, ainsi que la garance, une plante rubiacée de la même famille dont est le caféier...

La plupart de ces substances sont très peu agréables et quelques-unes sont fort rares. Il y aurait d'autres expériences plus heureuses à faire avec les semences du tournesol de nos jardins (*helianthus annuus*), la faîne du hêtre, les pépins de raisin...

Aucune de ces plantes n'a donné de résultats probants « *pour satisfaire à moins de frais le goût universel qui demande aujourd'hui une boisson caféiforme.* »

François de Neufchâteau termine sa lettre en exhortant Tessier à solliciter les scientifiques compétents et disserte sur ce besoin « moderne » et exotique.

Le café en Europe est un besoin moderne : Henri IV n'en prenait pas. Les cafés de Paris ne datent que d'un siècle et demi. Quand Madame de Sévigné écrivait que la vogue des pièces de Racine ne durerait pas plus que celle du café, elle se trompait doublement. Le café a trouvé des partisans illustres. On sait combien ce poison lent était du goût de Fontenelle. Un de mes illustres collègues le savant Cabanis, qualifie le café de boisson intellectuelle. Condorcet, qui a prétendu que le tabac avait pu nuire aux progrès de l'esprit humain, n'aurait pas adressé ce reproche au café. Comment donc ! Une plante pourrait hâter ou retarder ou suspendre peut-être les développements de l'espèce qui croit régner sur l'univers... Le thé, le chocolat, les épiceries et les drogues qu'on va chercher si loin, pourraient être substituées par des productions de notre propre sol. On ne peut trop encourager, provoquer et répandre les recherches et les épreuves qui auront un but si louable. Je suis un des premiers parmi ceux qui ont récemment ramené vers ce but les idées des agriculteurs et l'attention des savants. Je crois avoir donné l'éveil sur la nécessité de mieux étudier nos ressources nationales...

Finalement, aucun de ces substituts ne remplacera le café qui reprendra ses droits à la fin du blocus. Cependant la chicorée a trouvé sa place sur le marché comme boisson naturelle, exempte de caféine. L'inuline qu'elle contient passe pour stimuler l'activité de la flore intestinale. La chicorée est aussi un ingrédient couramment utilisé en pâtisserie. Les cossettes sèches sont également utilisées dans la fabrication de croquettes pour chiens et chats. La chicorée, sous forme de boisson combinée ou non au café, est encore très populaire en Belgique, ainsi que dans le Nord-Pas-de-Calais, au point d'être l'un des symboles de cette région.

Les plantes tinctoriales

Le blocus continental mis en place à la fin de 1806 par Napoléon, eut pour effet de tarir des produits en provenance des colonies anglaises. De plus, le célèbre tarif de Trianon du 5 août 1810 rendit toutes les marchandises exotiques hors de prix à cause de ruineuses taxes. Il fallait donc, autant que possible, trouver sur place des produits de remplacement. Des tentatives eurent pour but l'approvisionnement en colorants à partir de plantes tinctoriales locales déjà bien connues comme le pastel, le safran et la garance, mais évincées au profit d'autres, exotiques : indigos, cochenilles, curcuma, bois de Brésil... qui fournissaient à meilleur compte des teintures plus riches. Lors du blocus continental, on se tourna à nouveau vers les ressources indigènes délaissées. Les préfets reçurent l'ordre d'examiner dans chacun des départements les possibilités soit de remettre en culture, avec des techniques améliorées, d'anciennes plantes économiques, soit de faire expérimenter la culture de plantes nouvellement introduites.

Ainsi, dans le Vaucluse, le préfet de l'époque fit-il mener dans les années 1810-1812 de nombreuses enquêtes sur les cultures existantes ou possibles dans son département dont un certain nombre de plantes tinctoriales.

Le pastel

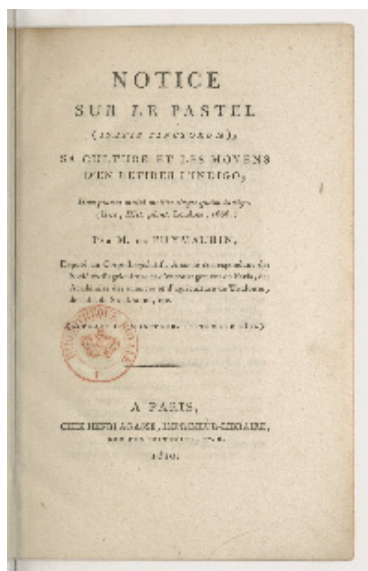
Avant l'introduction de l'indigo d'Asie (*Indigofera tinctoria* L.), le pastel [*Isatis tinctoria* L.] était en Europe occidentale la seule plante donnant un colorant bleu. Indigène sous les climats de presque toute l'Europe, croissant sur les terrains pierreux et calcaires, le pastel semble avoir été utilisé dès le VI^e siècle. En France, on le cultivait surtout dans le Languedoc.

Jadis le Languedoc avait dû sa richesse au pastel. On l'avait cultivé dans l'Albigeois, la région de Mirepoix, et surtout, dans le Lauragais⁵ qui lui convenait parfaitement. Aussi dénommait-on parfois le pastel « *l'herbe lauragaise* ». Un décret impérial faisait état, dans ses considérants, de l'importance passée de cette culture : « *... le commerce du pastel y était d'une telle importance, vers la fin du xv^e* siècle, qu'on exportait environ 200.000 balles par an, du poids de 200 livres chacune.* » C'était même cette culture qui avait valu au Lauragais son titre de pays de Cocagne, « *puisque la cocagne, qui n'est autre chose que le pastel, le rendait*

5- À propos du blocus continental : le pastel toulousain. Claude Fohlen. Annales du Midi. Année 1949

le pays le plus heureux et le plus riche. » Elle avait considérablement enrichi les commerçants de Toulouse, qui était le centre d'exportation, comme le rappelle Olivier de Serres : « *Grand trafic en est fait, es quartiers de Tolose, la très bien connue.* » Le pastel était donc anciennement connu dans le Languedoc, et d'un rapport excellent. Cependant sa prospérité fut éphémère. Deux circonstances hâtèrent sa décadence, d'abord, l'introduction du maïs : « *Le maïs, disait M. de Villèle père, ce présent si précieux que l'Amérique fit à l'Europe, vint remplacer chez nous, pour la nourriture de l'homme, pour la subsistance et l'engrais des animaux et des volailles, une plante qui n'avait jamais eu un avantage de cette nature, et qui venait de voir réduit et diminué à peu de choses l'usage dont elle pourrait être encore dans la teinture.* » M. de Villèle indique en même temps que l'on préféra désormais en teinture l'indigo des Iles ou de l'Inde. Il revenait dix fois moins cher, affirmait-il, et la teinture qu'on en extrayait était supérieure à celle du pastel. Le Languedoc tenta d'abord de résister. Pendant plus d'un siècle, propriétaires, d'une part, teinturiers, d'autre part, firent pression sur les Etats pour obtenir satisfaction, au gré de leurs intérêts. Il ne se maintint qu'en de rares districts, comme l'Albigeois. Le blocus continental donna quelques espoirs de ressusciter le pastel et refaire du Languedoc un pays de cocagne. Mais la pratique et même le souvenir du pastel s'étaient évanouis, sauf autour d'Albi. D'après divers renseignements, on peut évaluer à 100 hectares les surfacesensemencées en pastel autour de cette ville, et la production, à 2.500 quintaux de coques.

Il était inutile de s'adresser aux petits exploitants, trop routiniers et trop peu de terres pour s'adonner à une culture aléatoire. Seuls pouvaient être touchés les gros propriétaires, ce que firent les Sociétés d'agriculture en organisant une campagne de presse. La Société d'agriculture de Toulouse mit la main à la pâte et déclara le 11 octobre 1810, qu'elle « *avait décidé de faire à ses frais des essais de culture du pastel et de rédiger une instruction sur le meilleur mode de cultiver le pastel en Haute-Garonne* ». Elle offrait, en même temps,



gratuitement des graines à ceux qui en désireraient. La pression gouvernementale devient plus forte et un décret impérial du 4 avril 1811 impose aux départements une surface à mettre en culture, 600 ha pour la Haute-Garonne. La plupart, des exploitants se dérochèrent, soit que leurs terres fussent affermées ou confiées à des métayers et qu'ils ne pussent modifier la répartition des cultures, soit qu'ils craignissent un échec. Toulouse fut pourvue d'une indigoterie en 1813, mais ce fut encore un échec. Même si la culture n'en avait jamais complètement cessé, la fabrication de la teinture n'était pas au point. Aussi fallait-il retrouver et perfectionner les procédés d'extraction et de teinture. Des recherches furent entreprises, encouragées par un décret impérial qui accordait une prime de 25.000 francs « *à celui qui ferait connaître un moyen facile et sûr d'extraire de la plante, qui fournit le pastel, la fécule colorante et de l'employer dans la teinture.* » A Paris, Chaptal et Berthollet s'intéressèrent à la question. A Albi, les recherches de MM. Limouzin-Lamothe et de Puymaurin. aboutirent et « *L'indigo de pastel fournit quant à présent une couleur aussi éclatante que l'indigo du Bengale* » à un prix acceptable. En présence de ces résultats, il était maintenant possible de renforcer la prohibition de

l'indigo. Tel fut l'objet du décret du 14 janvier 1813, il augmentait les droits d'importation et consacrait les profits de ces levées à la création de trois fabriques impériales d'indigo pastel, à Toulouse, Turin et Florence. L'indigoterie de Toulouse ne survécut pas aux événements de 1814-1815.

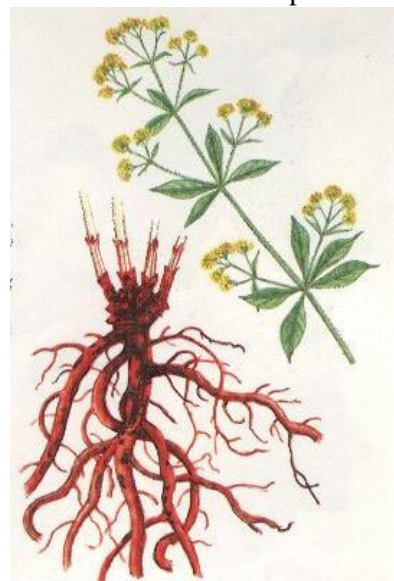
La décision de mettre en culture le pastel dans le Vaucluse⁶ date de 1810, en plein blocus continental, et Napoléon « *qui désire vivement que la culture du pastel s'étende à toutes les parties de son Empire où elle est susceptible de réussir* ». Par un décret du 12 décembre 1810, une prime est attribuée en vue d'en encourager la culture. Un contingent de 250 hectares est assigné au Vaucluse pour produire du pastel. Des graines provenant du département du Pô sont expédiées afin d'être distribuées aux agriculteurs. Hormis quelques initiatives et expériences qui sont le fait de notables éclairés tels M. Dubouquet, maire de Cucuron, et M. Debournissac, la réaction générale est la méfiance et le refus de coopérer. En mai 1811, le préfet du Vaucluse envoie aux maires du département un questionnaire pour s'enquérir des résultats des essais. Les réponses sont variées et, dans leur très large ensemble, fort peu enthousiastes. En plusieurs endroits, cette nouvelle culture vient en surcharge sur un terroir déjà bien utilisé par des récoltes rentables. De vieilles habitudes, l'apathie des cultivateurs, le petit nombre de propriétaires aisés et entreprenants, condamnent cette culture. En 1812, le pastel est un peu mieux accueilli et les surfacesensemencées s'accroissent. Une notice sur le pastel et sa culture avait accompagné de nouvelles distributions de graines. Ce succès tourna court car

6- Les plantes tinctoriales dans l'économie du Vaucluse au XIXe siècle. Alice Peeters. Études rurales. Année 1975

les agriculteurs ne surent que faire de leur récolte : absence d'informations sur la façon d'extraire l'indigo du pastel, marché inorganisé et débouchés mal connus ou inexistants. Le pastel fut arraché et une partie servit de fourrage aux moutons. Cependant, obtenir de l'indigo à partir du pastel demeurait une nécessité au niveau national. C'est pourquoi un décret du 14 janvier 1813 octroya une prime pour en encourager l'extraction. Pourraient en bénéficier tous ceux qui pendant quatre ans justifieraient d'une fabrication annuelle de plus de 200 kilos. Moins de deux mois plus tard, les demandes de licence d'extraction de l'indigo étaient toujours fort peu nombreuses. La production minimale requise pour percevoir la prime fut ramenée à 50 kilos. La Restauration, et la réouverture consécutive des frontières, devait balayer d'un coup cette industrie naissante. Les indigos exotiques aux qualités colorantes supérieures, reconquirent le marché.

La garance

Sa culture de cette plante a démarré sous le règne de Louis XIV. Dans le but de stimuler une industrie teinturière française, Jean-Baptiste Colbert avait promulgué une instruction sur la culture et l'emploi de la garance. Un édit royal exonérait de l'impôt toute personne qui la cultiverait dans les anciens marais asséchés. En 1698, un marchand de Nîmes, Martin, avait obtenu un privilège royal pour en introduire la culture dans le Languedoc, mais ses tentatives, qui ne durèrent pas plus de deux ou trois ans, restèrent vaines. En Europe, les Néerlandais gardaient le monopole de cette culture. En 1754, Jean Althen Hovhannès Althounian⁷ (1710-1774), d'origine arménienne, commença des essais de culture à Saint-Chamond⁸, puis les renouvela à partir de 1763 avec plus de réussite dans le Comtat Venaissin avec l'appui du marquis de Caumont, premier consul d'Avignon. Le succès fut rapide car la demande du colorant rouge extrait de ses racines était importante et cette plante n'entraînait pas en concurrence avec d'autres récoltes. Bien au contraire, elle se répandit dans des espaces inexploités, les paluds, régions semi-marécageuses. Les guerres de la Révolution ayant entravé le commerce, les cultivateurs se lancèrent dans cette culture qui se développa pour atteindre son maximum vers 1860, essentiellement dans le Vaucluse, les Bouches-du-Rhône et à un bien moindre degré dans le Gard, l'Hérault, les Alpes de Haute-Provence, l'Ardèche, la Drôme et le Bas-Rhin.



Sous le Directoire, une interdiction de courte durée d'exporter la garance avait provoqué une chute vertigineuse des prix et entraîné une diminution des surfaces cultivées. En fait, il se serait agi d'un faux bruit. Les craintes de l'an XI passées, la production de garance vauclusienne se développe et prospère assez régulièrement pendant une quarantaine d'années. Les surfaces qui lui sont dévolues s'accroissent progressivement et débordent largement la zone des paluds. Le succès commercial et la forte demande incitent sans cesse de nouveaux agriculteurs à cultiver de la garance, partout où le type de terrain et les ressources en eau le permettent. Au cours de cette période de prospérité, seuls quelques nuages apparaissent en 1817, puis en 1821 : le prix de la garance baisse, ce qui suscite de nombreuses protestations. De nombreux moulins furent construits pour traiter les racines. La culture de cette plante nécessite des sols profonds, défoncés, humides mais sans excès pour éviter le pourrissement des racines. La préparation du sol est un véritable travail de forçat car il faut retourner profondément la terre à l'aide d'un outil spécial et renforcé, le *luchet* à trois ou quatre dents. Les semis étaient effectués au mois de mars. Des sarclages fréquents étaient nécessaires pour enlever les mauvaises herbes. La récolte était effectuée au mois de septembre, trois ans après la plantation afin d'avoir une racine plus riche en matière colorante. L'arrachage était également très pénible et se faisait au *luchet* pour déterrer les racines qui s'enfoncent jusqu'à 70 cm de profondeur. Les rendements obtenus s'élevaient à environ 3 tonnes par hectare. La culture de la garance constituait une très bonne tête d'assolement. De plus, le feuillage de la plante, qui était coupé pour favoriser le développement des racines, constituait un fourrage de qualité. La racine de garance comporte trois parties

7- Sa famille fut massacrée par les Turcs. Il réussit à fuir, mais fut capturé par les Arabes dans le sud de la mer Noire et vendu comme esclave à un trafiquant. Pendant les quinze ans de sa captivité, il fut affecté à la culture de la garance. Ayant réussi à s'évader, il parvint jusqu'au port turc d'Izmir, l'antique Smyrne, et à se placer sous la protection du consul de France

8- J. C. Flachet, le directeur de la manufacture royale de Saint-Chamond, prit fait et cause pour l'agronome et le fit venir à Saint-Étienne. Là, en 1754 Jean Althen put commencer ses premiers essais de culture de la garance. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence, le climat forézien ne convenait point. Althen s'en fut à Avignon, avec une lettre de recommandation.

bien distinctes, cœur, partie corticale et épiderme. Le principe colorant rouge se trouve surtout dans la partie corticale. La mouture de la racine, préalablement séchée et vannée, avait donc pour but de l'isoler des deux autres. La racine entière était commercialisée sous le nom d'alizari. Pulvérisée, on l'appelait poudre de garance. Le prix des poudres variait en raison de la finesse plus ou moins grande de la mouture. La qualité du colorant dépendait surtout de la terre. Cultivées dans les paluds, les racines donnaient en teinture des couleurs rouge sang, provenant des autres terres, elles ne procuraient que des garances rosées mais plus brillantes. Des mélanges en proportions variables permettaient d'obtenir une gamme étendue de rouges. En 1829, Charles X impose au troupier français le pantalon et képi rouge garance afin de favoriser la culture française de la garance et d'avoir une couleur moins salissante que le blanc. Son usage sera abandonné lors de la Première Guerre mondiale, fin 1914, au profit de l'uniforme bleu horizon, moins voyant. En 1839, on compte cinquante moulins à garance en Vaucluse, alors qu'il n'y avait que dix moulins sur la Sorgue en 1804. Le Vaucluse, certaines années, générera jusqu'à 65 % de la garance au niveau mondial. La suppression des droits d'entrée sur les garances étrangères, décision qui avait provoqué, dès 1847, de la part des Vauclusiens pétitions et manifestations, avait bien eu les conséquences redoutées : le marché d'Avignon⁹ fut envahi par la garance de Naples. Aux problèmes causés par les importations de garances étrangères devaient bientôt s'ajouter ceux provoqués par la découverte due, en 1868, à Graebe et Liebermann, du procédé de fabrication de l'alizarine synthétique à partir de l'antracène du goudron de houille. Peu après, la fabrication de l'alizarine devenait industrielle. La production vauclusienne de garance passe de 15 900 tonnes en 1870 à 500 tonnes en 1881. Entre 1870 et 1880, les cultivateurs tentèrent vainement de lutter contre l'alizarine synthétique en acceptant de vendre leurs racines à bas prix. En 1888, le Conseil municipal d'Avignon et la Société d'agriculture et d'horticulture de Vaucluse émettent le vœu que la garance végétale seule soit utilisée pour la teinture des draps de troupe. Mais cette production a définitivement vécu.



(à suivre...)

Jean Claude Brunelin

9- Gaston Pernod, originaire de Lalleyriat dans l'Ain, vient s'installer à Avignon comme teinturier en soies et indiennes. A l'époque, la ville est la capitale de la teinturerie, fournissant notamment la couleur garance, issue de la plante du même nom, pour les pantalons de l'armée. Son fils, Jules-François Pernod, né à Avignon en 1827, suit une formation de chimiste dans les industries lyonnaises et revient travailler à Avignon dans l'entreprise de garance Amic. Il fonde en 1860 la société Jules Pernod, d'abord spécialisée dans l'extraction de la garance, sur laquelle il mettra en commun ses recherches avec Jean-Henri Fabre. En 1870, la synthèse de l'alizarine rend leurs recherches inutiles. Jules Pernod transforme en 1872 sa société en Société Pernod père et fils. A partir de 1884, il se lance dans la distillation de l'extrait d'absinthe dans son usine de Montfavet.

Jean Henri Fabre (1823-1915) est professeur de physique-chimie au lycée impérial d'Avignon. C'est dans l'église St Martial, mise à sa disposition par la ville d'Avignon pour dispenser des cours municipaux pour adultes, que Fabre trouve « un laboratoire spacieux, assez bien outillé. Pourquoi ne pas en profiter ? ...utilisons cuves et fourneaux, coûteux outillage dont j'ai hérité, donc, à l'œuvre... La grande industrie d'Avignon était celle de la garance...Je me propose d'extraire le principe tinctorial l'alizarine, ... J'obtiens, de façon pratique et peu coûteuse, la matière colorante pure, concentrée en petit volume...un de mes amis commence, dans son usine, l'exploitation en grand de mon procédé ; quelques ateliers d'indiennes adoptent le produit, s'en montrent satisfaits...Enfin l'avenir sourit. »

QUE DEVIENNENT LES ANIMAUX EN UKRAINE ?

Depuis le début de cette guerre, les médias (journaux, télévisions, radios) et même les réseaux sociaux parlent des victimes humaines, presque jamais des victimes animales.

Il est quelquefois fait allusion au sort des animaux domestiques (chiens et chats) mais jamais des animaux de ferme (bovins, ovins, porcins, volailles, ...), ni de la faune sauvage ou des pensionnaires de zoos.

Il est difficile de trouver des informations et elles peuvent évoluer très vite dans le mauvais sens. Nous essaierons dans cet article de donner quelques éléments recueillis sur le Net.

De très grosses pertes sur les animaux d'élevage

- 300 000 bovins auraient déjà péri selon une ONG.

Il y avait avant la guerre 3,7 millions de bovins en UKRAINE (lait + viande).

Dans un rapport établi en juin 2022, une ONG Open Cages Ukraine avance le chiffre de 300 000 pertes à partir du contact avec 290 fermes. Il faut dire que les fermes laitières sont des agroholdings avec un cheptel entre 500 et 1 000 vaches.

Les autorités ukrainiennes pensent que 15 % du bétail serait perdu, ce qui ferait plutôt

500 000 pertes et la guerre n'est pas finie.

Les causes en sont multiples : bombardements, malnutrition, abandon avec des agriculteurs tués ou tout simplement partis combattre l'ennemi russe.

- Pas d'informations sur les ovins + caprins.

Les statistiques avant le conflit faisait état de 1, 4

millions de têtes pour ces deux espèces, les pertes pour les mêmes raisons citées ci-dessus doivent aussi être très importantes pour des cheptels souvent à l'extérieur, donc plus exposés.

- Ni sur le cheptel porcin.

Cette production montait en puissance avec 6 millions de têtes et le constat doit rester le même que pour les autres élevages.

- Le plus gros poulailler européen détruit.

L'Ukraine exporte des céréales mais aussi beaucoup de produits avicoles : poulets , œufs car sa production est importante : 1, 5 million de tonnes de viande et 1, 3 million de tonnes d'œufs. Dans l'immédiat, 80 % des élevages ne seraient pas dans les zones de combat. On note cependant que dans le plus grand poulailler d'Europe situé près de Kherson, 4 millions de poules sont mortes de faim et de soif.

Chiens et chats en errance ou morts

Un certain nombre d'entre eux ont été emmenés par les ukrainiens qui ont fui leur pays mais beaucoup ont été abandonnés, on parle d'un chiffre de 700 000 animaux errants dans les rues, les gares, ... dont certains sont morts sous les bombes ou les balles de soldats russes, d'autres recueillis dans les refuges.

La Faune sauvage doit aussi payer un fort tribut

Avant la guerre, l'Ukraine bénéficiait d'une richesse peu commune en matière d'environnement. Selon la Convention on Biological Diversity, le pays renfermait avant la guerre pas moins de 35% de la biodiversité européenne pour 6% de sa surface. Une faune et une flore riche de plus de 70.000 espèces, dont certaines rares et endémiques. Que sont-elles devenues sous la mitraille ? Le zoo de KARKHIV qui comporte de grands prédateurs (lions, tigres, ours) envisage de les euthanasier pour éviter qu'ils s'échappent en cas de bombardements et menacent les humains.



Le loup a fait son retour dans nos campagnes et sévit principalement en Margeride. Les éleveurs ovins excédés ont récemment organisé une manifestation au Mont-Mouchet, haut-lieu de la Résistance, résistance au prédateur agissant en toute impunité, protégé par des lois européennes, face à des éleveurs désarmés au sens propre. Il n'est dans l'esprit de personne d'exterminer à nouveau l'espèce mais simplement de la limiter sérieusement afin d'assurer une relative tranquillité aux éleveurs.

La quête au loup

Jean-Marc Moriceau rappelle que, traditionnellement, une quête était organisée dans les campagnes, le destructeur promenait dans les paroisses alentour la dépouille du loup, souvent incomplète car la tête avait pu être coupée afin de toucher la prime officielle. Il s'agissait de recueillir quelques compléments, en forme de remerciements, pour avoir délivré le secteur d'un tel animal. L'administration prévoit même que la quête peut être réalisée avec la peau seule¹. Certaines attestations fournies par les maires étaient peut-être destinées à donner un document officiel pour favoriser cette quête.

Léon d'Amboise, alias Léon Guillemin, évoque cette quête dans un petit ouvrage intitulé *Physiologie² du curé de campagne³*, le chapitre IX est intitulé « Oraison funèbre du Loup » :

Les méchants qui ont fait du mal pendant leur vie ne méritent pas qu'on les plaigne après leur mort.
Maître loup était dans ce cas.
Il a été si mauvais loup, qu'il a encouru la malédiction de Monsieur le Curé ; et vous savez comme moi où cette malédiction l'a conduit.
Le loup n'a eu que ce qu'il méritait.
Qui tue les gens, mérite d'être tué.



Cela s'appelle, par tout pays, la peine du talion ; et cette peine-là existe pour tous, même pour les loups.
Gardons-nous donc de plaindre la fin tragique du défunt.
Le plaindre, même après son trépas !
Vraiment non ?
Loin de là, nous ferons comme le village.
Que fait donc le village ?
Oh ! Ne le voyez-vous pas ?
Il danse autour de l'ennemi abattu.
Puis, deux paysans robustes le portent de la manière que vous voyez.
Où vont-ils ainsi chargés de ce trophée de nouveau genre ?
Ils vont à la quête au loup.
Et cette quête sera abondante ; gardez-vous d'en douter.

Pour la quête au renard, ce cousin en malice du défunt, on reçoit des œufs, des poules.
Pour la quête au loup, on reçoit du blé, du vin ; les plus généreux se cotisent pour donner un agneau.
Les Lucullus⁴ de l'endroit vont jusqu'à donner une pièce de quinze sous.
Il ne faut pas qu'une telle générosité vous étonne.
Les pièces de quinze sous commencent à n'avoir plus cours au village.
La quête terminée, c'est encore Monsieur le Curé qui la partage entre les plus nécessiteux.
Ce n'est pas tout.

1- Lettre au ministre de l'Intérieur du 14 juillet 1813, citée par Jean Marc Moriceau, *L'homme contre le loup, une guerre de deux mille ans*, Fayard, 2011, p. 388.

2- Physiologie au sens vieilli du mot : Type d'étude qui s'attachait à décrire le fonctionnement d'un groupe social, d'un type humain, d'une institution, etc., et qui fut particulièrement en vogue au début du XIX^e siècle (Dictionnaire de l'Académie, 9^e édition).

3- L'ouvrage illustré par Lacoste et Kolb est paru en 1841 chez le libraire-éditeur Desloges, à Paris.

4- Nom d'un Romain célèbre par le faste de sa table, devenu un nom commun désignant un homme opulent qui aime à traiter splendidement.

Le loup n'a pas encore assez expié ses crimes.
Il faut que sa fin déplorable puisse servir d'exemple à tous les loups passés, présents et à venir.
Aussi ses pattes seront-elles clouées à quelque portail, d'où chacun pourra les voir.
Grande leçon !
Ainsi finissent les loups.
Ainsi finissent les méchants.
Seulement, il en est qui font du mal pendant leur vie, et ne rapportent rien après leur mort.
Voilà toute la différence.

Laissons à chacun le soin de juger le fond et le style de ce texte, sans oublier qu'il correspond à une sensibilité d'une autre époque, mais retenons le fait que cette quête est présentée comme devant être utilisée en faveur des « plus nécessiteux ».

Nous n'avons pas trouvé d'exemples d'une telle quête au loup en Haute-Loire, mais par principe, ce n'est pas le genre d'activité qui laisse des archives. Toutefois, une lettre du maire du Pertuis, Florentin Loubet, en date du 11 décembre 1864, nous prouve qu'une pratique similaire existait dans notre département⁵. Sa lettre, adressée au préfet contient une demande assez surprenante :

Avant-hier, neuf du mois courant, j'ai eu l'honneur de parler à Monsieur Titaut, et l'ai prié de vouloir bien autoriser le sieur François Sabatier, domicilié dans la commune à courir le loup qui a été tué par le sieur Monchalin Baptiste, pour faire la quête ; et cela pour subvenir aux pressants besoins de sa nombreuse famille.

Il m'a répondu qu'il ne pouvait s'arroger le droit de m'accorder cette faveur, et de m'adresser à vous, que peut-être vous autoriseriez le susnommé Sabatier pour lequel je sollicite. Veuillez, Monsieur le Préfet, autoriser ce pauvre malheureux qui est d'une indigence absolue à quête dans tout le département.

Il ne s'agit pas ici, de favoriser le tueur du loup, mais d'en faire profiter quelqu'un qui est dans la nécessité, ce qui rejoint l'idée évoquée par Léon Guillemin. Malheureusement, pour François Sabatier, la lettre porte en marge : « Impossible, on ne pourrait que fermer les yeux » et le préfet invite le maire du Pertuis à passer à la préfecture. Une telle quête serait assimilée à de la mendicité, ce qui est alors interdit⁶.

René BORE
12 janvier 2014



La Haute-Loire n'était pas un cas isolé pour interdire la mendicité, comme le montre cette plaque conservée à Saint-Leu-d'Esserent (Oise).

5-- ADHL 4 M 68.

6- Voir à ce sujet l'article de Marie-Claire Bertholet, « Quelques données au sujet du vagabondage et mendicité en Haute-Loire », *Per Lous Chamis*, Nos 32 et 33, 1980. Article illustré d'une photo d'une plaque émaillée mentionnant l'interdiction de la mendicité en Haute-Loire (N° 32, p. 29).

LES BEATS

Nous connaissons les Béates, cette institution fort bien décrite dans un livre qui nous semble faire référence en la matière : « Un voyage au pays des béates¹... » Il y est question de ces filles pieuses rattachées aux Sœurs de l'Instruction. Les auteurs précisent que dans le canton de Saugues d'autres béates dépendent de la Congrégation du mont Carmel et que dans d'autres diocèses du Massif central, des filles pieuses remplissent sous d'autres dénominations, les mêmes tâches qu'en Haute-Loire (Lozère, Cantal, Ardèche). A la fin du XIXe siècle, le docteur Mazon sous le pseudonyme de Francus visite la chartreuse de Bonnefoy et y trouve un « béat » qui n'est ni un bienheureux ni un saint, ni d'ailleurs un innocent ou un arriéré, mais un personnage rustique, très sensé, de bon conseil et de grande sensibilité.

Dans le journal « Le Dimanche de la Haute-Loire » du 10 ou 17 mai 1959, nous avons trouvé dans la rubrique « Autrefois chez nos voisins de la Haute-Ardèche », l'article suivant, non signé.

Qui était le « Béat » ?

J'ai bien dit « béat » et non « béate ». Dans son Voyage fantaisiste et sérieux à travers l'Ardèche et la Haute-Loire², voyage entrepris au siècle dernier par l'auteur et trois de ses amis dont un jeune ingénieur, le docteur Francus met en scène un « béat » dans des circonstances qu'il n'est pas inutile de rapporter.

Au cours de ses pérégrinations dans la montagne, aux environs du Gerbier des Joncs, le jeune ingénieur s'éprend de la fille d'un riche cultivateur et demande sa main. C'est alors que la jeune fille et ses parents décident, d'un commun accord, de consulter le « béat » du village dont l'auteur nous raconte brièvement l'histoire.

On pourrait croire qu'il s'agit d'un personnage entièrement fictif, introduit par Francus dans son livre pour y ajouter un élément pittoresque de plus. En réalité, il existait bien, autrefois, des « béats » dans toute cette région de la haute Ardèche située aux confins des deux départements de l'Ardèche et de la Haute-Loire. Bien que fortement romancé et sans doute quelque peu idéalisé, le portrait que trace l'érudit écrivain peut être considéré comme exact dans ses grandes lignes.

Francus nous représente son « béat » sous les traits d'un homme très pieux, très charitable et de bon conseil. Resté célibataire, il vit en ascète, pratique le jeûne et l'abstinence. En particulier « il ne goûte pas le vin » et ne mange pas de viande. D'une sobriété extrême, il se nourrit si peu, dit l'auteur de « Voyage fantaisiste », qu'aux yeux de la population à la foi naïve, il passe pour « vivre de l'amour de Dieu ». Tout le monde le respecte et l'a en haute considération. Le dimanche, lorsque l'on redoute dans les auberges une rixe après boire, on lui demande de venir et sa seule présence suffit à maintenir le calme. Nul ne s'aviserait de le railler ou de l'insulter et encore moins de lever la main sur lui. Quelqu'un hésite-t-il sur le choix d'une décision à prendre ? Il demande conseil au « Béat » qui, grâce à sa grande rectitude de jugement, sait trouver la solution la meilleure. En somme, c'est presque un saint doublé d'un sage.

Dans la pratique, le « Béat » ne correspondait pas toujours à un type social bien défini. Il n'avait pas une existence pour ainsi dire officielle, comme la Béate dans le Velay, bien qu'il ait rempli à peu près les mêmes fonctions. Son appellation variait avec les communes.

Aux Etables, dans les fermes isolées de la montagne, les riches paysans engageaient pour la durée de l'hiver un « maître » qui, vivant sous le toit familial, partageaient l'existence des gens de la maison. Il possédait un maigre bagage, du niveau à peine du certificat d'études, mais suffisant pour l'époque. Alors qu'au dehors tourbillonnait la neige et soufflait la tourmente, on se le représente dans la vaste cuisine apprenant à lire et à compter aux enfants du fermier. Ce « maître » portait aussi quelquefois le nom de « béat ».

« Béat » également, dans les bourgs, cet auxiliaire du curé, qui secondait le prêtre à l'église, chantait au lutrin, allait enseigner le catéchisme aux enfants des hameaux éloignés.

Il visitait les malades, même aux plus mauvais jours de l'hiver. En général, il donnait l'exemple des plus belles vertus chrétiennes. D'une grande élévation morale, ses avis étaient recherchés et écoutés, non pas temps pour des questions pratiques et matérielles que pour de ces cas de conscience ou des problèmes d'ordre moral.



1- Un voyage au pays des béates... Auguste Rivet, Philippe Moret, Pierre Burger, André Crémillieux. De Borée. 2003

2- Voyage fantaisiste et sérieux à travers l'Ardèche et la Haute-Loire. Docteur Francus. Albin Mazon. 1894

<https://docteur-francus.eu.org>

Aux heures graves et difficiles, c'était un confident auquel on s'adressait sans crainte et en toute confiance. Sur ce point, Francus, s'est certainement, dans son livre, inspiré de la plus exacte réalité.

Peu nombreux, à peine une cinquantaine vers 1830, les derniers « béats » ont disparus depuis longtemps. De nos jours, il est extrêmement difficile d'obtenir des renseignements précis à leur sujet. Effacés et modestes, on dirait qu'ils ont voulu – marque d'humilité suprême – que jusqu'à leur souvenir s'évanouisse.

Nous sommes allés à la source, Voyage fantaisiste et sérieux à travers l'Ardèche et la Haute-Loire, au chapitre XV et voici le récit du docteur Francus.

Le Béat

...La famille Gerbier, nous dit cet ecclésiastique, est le type accompli des familles patriarcales de nos montagnes...

Mais le plus digne d'admiration parmi eux est celui qu'on appelle ici l'oncle Jérôme, et dans quelques-unes des paroisses voisines, surtout dans la Haute-Loire, le Béat.

Le Béat – appelons-le par ce nom, puisque c'est celui sous lequel il est le plus connu – est un saint. Je tiens d'un vieillard, qui l'avait suivi depuis sa jeunesse, qu'il s'était épris d'une véritable passion pour l'ordre des Chartreux, sans doute à cause de la bonne réputation qu'ont laissée dans nos pays les chartreux de Bonnefoy, peut-être aussi à cause d'une Vie de saint Bruno, recueillie dans le naufrage révolutionnaire de Bonnefoy, dans laquelle un de mes prédécesseurs lui avait appris à lire. Tout enfant, il aimait à parcourir les ruines du monastère ; il s'y était même pratiqué une sorte de retraite dans les bâtiments abandonnés, et s'est attiré plus d'une objurgation paternelle, pour y avoir fait des séjours prolongés, y passant parfois des semaines entières dans l'étude et la méditation, pendant les mois d'hiver, où il pouvait s'absenter sans préjudice pour les travaux du domaine.

Comme l'aîné de la famille, le Béat devait naturellement succéder à son père dans la maison paternelle. Celui-ci étant mort quand l'âge de la conscription arriva, le Béat pouvait ne pas partir. Mais sachant que son frère avait une amitié, il s'engagea pour lui laisser le bénéfice de fils aîné de veuve, et lui permettre de se marier. Et de plus, il lui fit donation de son bien. Quand il eut achevé son temps, il revint au village, et l'on s'étonna de voir qu'au lieu d'affaiblir en lui l'esprit religieux, la vie de caserne l'avait plutôt développé.

Il partit peu après pour la Grande-Chartreuse mais n'y passa que quelques mois. On a supposé qu'il y était allé avec l'intention d'y rester, et que des considérations ignorées avaient modifié sa résolution. A-t-il reculé devant les règles de l'ordre, devant l'isolement ? Je ne le pense pas, car ces règles, il les applique d'une façon très rigoureuse, à part la réclusion dans un monastère. Sa sobriété est proverbiale dans le pays, et beaucoup de gens croient même qu'il vit uniquement de l'amour de Dieu. La vérité est qu'il ne mange jamais de viande et ne boit jamais de vin, et que sa nourriture se compose uniquement de fruits de la terre et de laitage, de même que l'eau est son unique boisson.

Remarquez qu'avec cela il n'est jamais malade, malgré ses courses incessantes et les fatigues qu'il ne s'épargne pas. Si le Béat n'est pas resté au couvent, il en a rapporté, non seulement l'esprit de mortification, mais encore la pratique de la charité au plus degré. Sa vie se passe à rendre service aux uns et aux autres, ici soignant un malade, ailleurs faisant le labour, la moisson ou la fenaison pour un voisin malade ou empêché. On l'a vu remplaçant des bergers à la garde des troupeaux. Il connaît tous les abeillards (les chefs de grands troupeaux), et l'un d'eux étant mort en montagne, c'est lui qui ramena le troupeau à son propriétaire en Provence. Il sait tous les métiers et peut suppléer chacun à l'improviste : il est moissonneur, faucheur, sabotier, menuisier, dentellier au besoin, tout cela pour l'amour de Dieu, déclarant qu'il n'a aucun mérite à rendre les services qu'on lui demande, car Dieu l'a ainsi fait que le travail et la souffrance lui paraissent préférables à ce qu'on appelle les plaisirs et les commodités de la vie. Il excelle surtout à soigner les malades ; sans avoir jamais étudié la médecine, il en a le sens, comme nous disait l'autre jour un docteur du Puy, et, en l'absence des hommes de l'art qu'il va quelquefois chercher lui-même à Vals, au Monastier, ou au Puy, il donne de sages conseils et indique les précautions à prendre. Au reste, sa présence seule suffit à rassurer les malades, et quelquefois à les guérir, tellement est grande la confiance qu'il inspire. Je suis heureux quand il m'accompagne, certain d'avance de l'influence favorable à la santé du corps comme à la santé de l'âme, que son renom de sainteté doit exercer sur le souffrant.

Le Béat est une sorte de moine ambulante. Il ne parle que par nécessité. Il dit que le silence vaut encore mieux que la parole, – en quoi nous sommes en léger désaccord – le seul qui existe entre nous – et ajoute, ce qui est vrai, que l'exemple est le plus éloquent des enseignements. Mon ministère m'oblige à parler plus que lui, mais combien dans les actes je suis au-dessous de ce saint homme !

Le Béat applique non moins rigoureusement le vœu de pauvreté. Il n'a jamais d'argent sur lui. Quand il n'est pas ici, il est à Bonnefoy, où il s'est organisé un atelier de menuiserie et de serrurerie ; il y répare les meubles et les outils de la ferme, et reçoit en échange du fermier le pain et le laitage nécessaires.

Le Béat est non seulement un sujet d'édification pour la contrée, mais il est encore un gage d'ordre, une garantie de tranquillité. Vous savez combien nos montagnards sont prompts à la batueste, surtout aux foires,

sous l'influence du vin ou des liqueurs trop immodérément absorbés. Pour bien peu de chose quelquefois, les couteaux sortent de la poche et, quand on ne relève pas de cadavres, on relève au moins des blessés. Ces mœurs féroces se sont sans doute beaucoup adoucies. Mais parfois elles se réveillent. Eh bien ! savez-vous quel est le grand recours de l'autorité en ces circonstances ? C'est le Béat, dont l'autorité morale, le prestige de sainteté, a toujours suffi jusqu'ici à en imposer aux plus ardents ; il n'y a pas de rixe qui ne cesse devant lui. Aussi maires et curés sont-ils d'accord pour le prier de venir à toutes les foires, où d'ailleurs il se fait le serviteur de tous.

Je ne vous cacherai pas que, dans la masse de nos paysans, qui tous reconnaissent les éminentes vertus du Béat, il s'en trouve quelques-uns qui le considèrent comme fou. O sainte folie de la Croix ! Il est heureux pour le monde qu'elle existe, et il faut désirer qu'elle ne guérisse jamais.

Les Béates étaient en général rustiques et même un peu simplettes, serviables et parfois fort sensées. Notre Béat ne répond évidemment pas à cette définition et montre même une grande culture comme le constatent le docteur Francus et ses compagnons, au chapitre XVI, en rejoignant le Béat à la chartreuse de Bonnefoy et en passant une soirée avec lui :

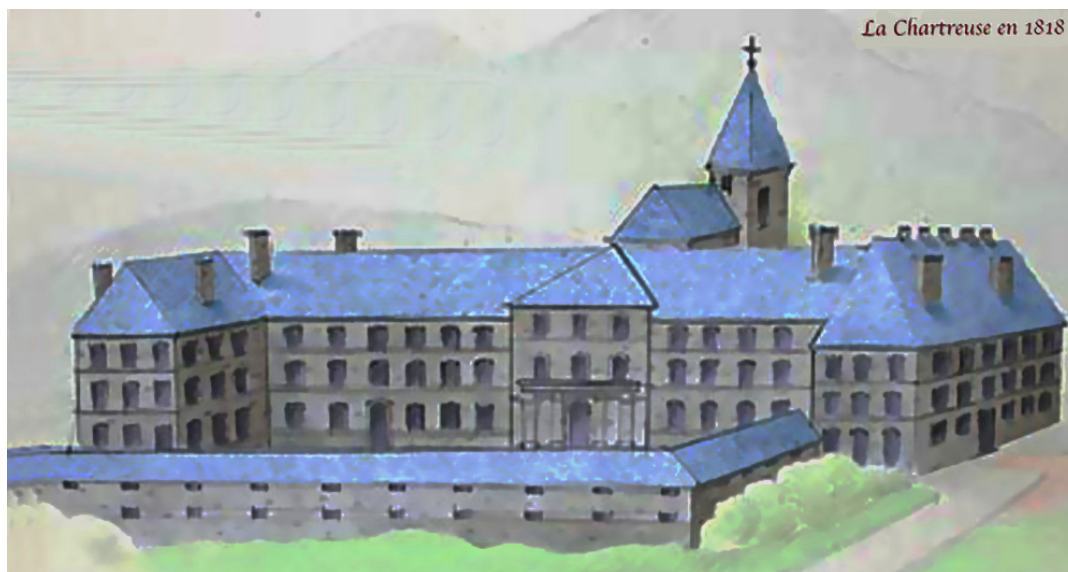
Le Béat s'était installé, avec l'agrément du propriétaire, dans une des grandes pièces de l'appartement du prieur, qui lui servait à la fois d'atelier, de chambre à coucher et de bibliothèque. Parmi les ouvrages, provenant sans doute des Chartreux, qui couvraient sa table, je remarquai une collection des Pères de l'Eglise et la Somme de saint Thomas d'Aquin ; mais j'y vis aussi plusieurs ouvrages de science et d'histoire.

Nous savions que le Béat était un saint, mais aucun de nous ne s'attendait à trouver en lui un théologien et un savant. Les conversations que nous eûmes ensemble, et qui furent naturellement amenées par l'histoire de l'abbaye et le spectacle de ses ruines, nous firent passer de surprise en surprise, car elles ne tardèrent pas à nous révéler un homme d'une instruction très étendue, d'une intelligence hors ligne et d'un esprit éminemment philosophique, au sens que les anciens donnaient à ce mot, avant qu'il se fût perverti en passant par les prétendus philosophes du siècle dernier.

Au chapitre XVIII intitulé « La Confession du Béat », il explique la genèse de sa transformation pour arriver à la vérité et à la paix de l'âme après un travail constant et persévérant sur lui-même.

Le propos du journaliste du Dimanche de la Haute-Loire nous semble assez cohérent. Il n'a en fait jamais existé de béats comparable à l'institution des béates propre à la Haute-Loire. Ce terme a été utilisé vraisemblablement par « contagion » avec la Haute-Loire et regroupe sans doute sous cette appellation aussi bien des percepteurs chargés de l'instruction des enfants chez des cultivateurs aisés ; des bedeaux ou sacristains préparant tous les objets liturgiques nécessaires pour la messe, se consacrant à l'entretien des églises et des salles annexes. Pour les services religieux, ils mettent en place les fleurs, actionnent la sonnerie des cloches et préparent les vêtements liturgiques. Ils ouvrent, referment les locaux et informent les enfants de chœur ; des laïcs très pieux à l'exemple de l'oncle Jérôme décrit par le docteur Francus.

Jean Claude Brunelin



À l'exception de quelques parties écrites postérieurement à sa randonnée — principalement celles historiques nécessitant la consultation de sources — Stevenson s'astreignait à écrire au fur et à mesure de ses étapes dans un journal. Chaque matin, il rédigeait le récit de la journée précédente avant de prendre la route pour une nouvelle étape, ce qui parfois, lorsque l'inspiration lui faisait défaut, lui valut quelques départs tardifs (Langogne, Florac), « en l'honneur de ce maudit journal ». Ce journal s'ouvre sur un chapitre consacré à son mois passé au Monastier, dans lequel il détaille la ville, ses habitants et leur vie quotidienne. Initialement, Voyage avec un âne aurait dû s'ouvrir sur ce chapitre, mais Stevenson renonça à cette idée afin de ne pas rompre l'équilibre du Voyage dont le rythme naturel est basé sur la journée. Ce chapitre rejeté du livre fut cependant publié de manière isolée sous le titre : *Une ville de montagne en France (A Mountain Town in France)*. A Fragment by Robert Louis Stevenson. With Five Illustrations by the Author. John Lane : The bodley head. New York and London. 1896

Nous vous en proposons une traduction.

A Mountain Town in France

LE MONASTIER is the chief place of a hilly canton in Haute Loire, the ancient Velay. As the name betokens, the town is of monastic origin; and it still contains a towered bulk of monastery and a church of some architectural pretensions, the seat of an arch-priest and several vicars. It stands on the side of a hill above the river Gazeille, about fifteen miles from Le Puy, up a steep road where the wolves sometimes pursue the diligence in winter. The road, which is bound for Vivarais, passes through the town from end to end in a single narrow street; there you may see the fountain where women fill their pitchers; there also some old houses with carved doors and pediments and ornamental work in iron. For Monastier, like Maybole in Ayrshire, was a sort of country capital, where the local aristocracy had their town mansions for the winter; and there is a certain baron still alive and, I am told, extremely penitent, who found means to ruin himself by high living in this village on the hills. He certainly has claims to be considered the most remarkable spendthrift on record. How he set about it, in a place where there are no luxuries for sale, and where the board at the best inn comes to little more than a shilling a day, is a problem for the wise. His son, ruined as the family was, went as far as Paris to sow his wild oats; and so the cases of father and son mark an epoch in the history of centralization in France. Not until the latter had got into the train was the work of Richelieu complete.

Le Monastier est le chef-lieu d'un canton vallonné de la Haute-Loire, l'ancien Velay. Comme son nom l'indique, la ville est d'origine monastique ; elle conserve encore une grande partie du monastère et une

église de quelques qualités architecturales, le siège d'un archiprêtre et plusieurs vicaires. Elle se dresse sur le flanc d'une colline au-dessus de la rivière Gazeille, à une quinzaine de kilomètres du Puy, sur une route escarpée où les loups poursuivent parfois la diligence en hiver. La route, à destination du Vivarais, traverse la ville de part en part d'une seule rue étroite; là vous pouvez voir la fontaine où les femmes remplissent leurs cruches; il y a aussi quelques maisons anciennes



avec portes et frontons sculptés et ornements en fer. Car Le Monastier, comme Maybole dans l'Ayrshire, était une sorte de capitale de campagne, où l'aristocratie locale avait ses hôtels particuliers pour l'hiver; et il y a un certain baron encore vivant et, me dit-on, extrêmement retiré, qui trouva moyen de se ruiner en vivant haut perché dans ce village sur les collines. Il peut être considéré comme l'homme dépensier le plus remarquable jamais enregistré. Comment il s'y est pris, dans un endroit où il n'y a pas de choses luxueuses en vente, et où la pension de la meilleure auberge coûte à peine plus d'un shilling par jour, c'est un sujet de réflexion pour les sages. Son fils, ruiné comme toute la famille, alla jusqu'à Paris faire des frasques ; et ainsi les cas du père et du fils témoignent d'époque dans l'histoire de la centralisation en France. Ce n'est que lorsque le dernier fut monté dans le train que l'œuvre de Richelieu fut achevée.

It is a people of lace-makers. The women sit in the streets by groups of five or six, and the noise of the bobbins is audible from one group to another. Now and then you will hear one woman clattering off prayers

for the edification of the others at their work. They wear gaudy shawls, white caps with a gay ribbon about the head, and sometimes a black felt brigand hat above the cap; and so they give the street colour and brightness and a foreign air. A while ago, when England largely supplied herself from this district with the lace called *torchon*, it was not unusual to earn five francs a day; and five francs in Monastier is worth a pound in London. Now, from a change in the market, it takes a clever and industrious work-woman to earn from three to four in the week, or less than an eighth of what she made easily a few years ago. The tide of prosperity came and went, as with our northern pitmen, and left nobody the richer. The women bravely squandered their gains, kept the men in idleness, and gave themselves up, as I was told, to sweethearting and a merry life. From week's end to week's end it was one continuous gala in Monastier; people spent the day in the wine-shops, and the drum or the bag-pipes led on the *bourrées* up to ten at night. Now these dancing days are over. "*Il n'y a plus de jeunesse*," said Victor the garçon. I hear of no great advance in what are thought the essentials of morality; but the *bourrée*, with its rambling, sweet, interminable music, and alert and rustic figures, has fallen into disuse, and is mostly remembered as a custom of the past. Only on the occasion of the fair shall you hear a drum discreetly rattling in a wine-shop, or perhaps one of the company singing the measure while the others dance. I am sorry at the change, and marvel once more at the complicated scheme of things upon this earth, and how a turn of fashion in England can silence so much mountain merriment in France. The lace-makers themselves have not entirely forgiven our country-women; and I think they take a special pleasure in the legend of the northern quarter of the town, called L'Anglade, because there the English free lances were arrested and driven back by the potency of a little Virgin Mary on the wall.

C'est un peuple de dentellières. Les femmes s'assoient dans la rue par groupes de cinq ou six, et le bruit des fuseaux est audible d'un groupe à l'autre. De temps en temps, vous entendrez une femme déclamer des prières pour l'édification des autres en plein travail. Elles portent des châles criards, des bonnets blancs avec un ruban coloré autour de la tête, et parfois un chapeau de « brigand » en feutre noir au-dessus du bonnet; et ainsi elles donnent à la rue couleur, luminosité et un air exotique. Il y a quelque temps, quand l'Angleterre s'approvisionnait en grande partie dans cette région de dentelle de type « torchon », il n'était pas rare de gagner cinq francs par jour; et cinq francs au Monastier valent une livre à Londres. Maintenant, les conditions de marché bouleversées, il faut une ouvrière intelligente et travailleuse pour en gagner de trois à quatre par semaine, soit moins d'un huitième de ce qu'elle gagnait facilement il y a quelques années. La marée de la prospérité allait et venait, comme avec nos mineurs de fond du nord, et n'a laissé personne plus riche. Les femmes ont bravement gaspillé leur gains, gardé les hommes dans l'oisiveté, et se livrent, comme on me l'a dit, à l'amour et à une joyeuse vie. Toute la semaine, ce fut une fête continue au Monastier; les gens passaient la journée dans les cabarets, et le tambour ou les cabrettes conduisaient les bourrées jusqu'à dix heures du soir. Maintenant, ces jours de danse sont terminés. «Il n'y a plus de jeunesse», dit Victor le garçon. Je n'entends pas parler de grand progrès en terme de moralité; mais la bourrée, avec sa musique décousue, douce, interminable, et ses figures alertes et rustiques, est tombée en désuétude et surtout mentionnée comme une coutume du passé. Ce n'est qu'à l'occasion de la foire que vous entendrez un tambour claquer discrètement dans un cabaret, ou peut-être l'un des membres de la compagnie chanter la mesure pendant que les autres dansent. Je suis désolé du changement et je m'émerveille une fois de plus de la complexité des choses sur cette terre, et de la façon dont un changement de mode en Angleterre peut faire tarir tant de joie dans la montagne française. Les dentellières elles-mêmes n'ont pas entièrement pardonné à nos paysannes; et je pense qu'elles prennent un plaisir évident à la légende du quartier nord de la ville, appelé L'Anglade, car là les mercenaires anglais ont été arrêtées et repoussées par la puissance d'une petite Vierge Marie accrochée au mur.



From time to time a market is held, and the town has a season of revival; cattle and pigs are stabled in the streets; and pickpockets have been known to come all the way from Lyons for the occasion. Every Sunday the country folk throng in with daylight to buy apples, to attend mass and to visit one of the wine-shops, of which there are no less than fifty in this little town. Sunday-wear for the men is a green tail coat of some coarse sort of drugget, and usually a complete suit to match. I have never set eyes on such degrading raiment. Here it clings, there bulges; and the human body, with its agreeable and lively lines, is turned into a mockery and laughing-stock. Another piece of Sunday business with the peasants is to take their ailments to the

chemist for advice. It is as much a matter for Sunday as church-going. I have seen a woman who had been unable to speak since the Monday before, wheezing, catching her breath, endlessly and painfully coughing; and yet she had waited upwards of a hundred hours before coming to seek help, and had the week been twice as long, she would have waited still. There was a canonical day for consultation; such was the ancestral habit, to which a respectable lady must study to conform.

De temps en temps, un marché a lieu et la ville connaît un temps de renouveau ; le bétail et les porcs sont parqués dans les rues; et les voleurs à la tire sont réputés venir de Lyon pour l'occasion. Tous les dimanches, les paysans se pressent au point du jour pour acheter des pommes, assister à la messe et visiter l'un des cabarets, il n'y en a pas moins de cinquante dans cette petite ville. La tenue du dimanche pour les hommes est une redingote verte d'une sorte de droguet grossier, et généralement un costume complet assorti. Je n'ai jamais vu des vêtements aussi inélégants. Ici près du corps, là renflé; et le corps humain, avec ses lignes agréables et vives, se transforme en sujet de raillerie et prête à rire. Une autre occupation des paysans le dimanche consiste à exposer leurs maux au pharmacien pour obtenir des conseils. C'est aussi important que d'aller à l'église le dimanche. J'ai vu une femme incapable de parler depuis le lundi précédent, une respiration sifflante, reprendre son souffle, tousser sans cesse et douloureusement; et pourtant elle avait attendu plus de cent heures avant de venir chercher de l'aide, et si la semaine avait été deux fois plus longue, elle aurait encore attendu. Il y avait une journée sacrée de consultation; telle était l'habitude ancestrale, à laquelle une dame respectable devait de se conformer.

Two conveyances go daily to Le Puy, but they rival each other in polite concessions rather than in speed. Each will wait an hour or two hours cheerfully while an old lady does her marketing or a gentleman finishes the papers in a café. The *Courier* (such is the name of one) should leave Le Puy by two in the afternoon on the return voyage, and arrive at Monastier in good time for a six o'clock dinner. But the driver dares not disoblige his customers. He will postpone his departure again and again, hour after hour; and I have known the sun to go down on his delay. These purely personal favours, this consideration of men's fancies, rather than the hands of a mechanical clock, as marking the advance of the abstraction, time, makes a more humorous business of stage coaching than we are used to see it.

As far as the eye can reach, one swelling line of hill-top rises and falls behind another; and if you climb an eminence, it is only to see new and further ranges behind these. Many little rivers run from all sides in cliffy valleys; and one of them, a few miles from Monastier, bears the great name of Loire. The mean level of the country is a little more than three thousand feet above the sea, which makes the atmosphere proportionably brisk and wholesome. There is little timber except pines, and the greater part of the country lies in moorland pasture. The country is wild and tumbled rather than commanding; an upland rather than a mountain district; and the most striking as well as the most agreeable scenery lies low beside the rivers. There, indeed, you will find many corners that take the fancy; such as made the English noble choose his grave by a Swiss streamlet, where nature is at her freshest and looks as young as on the seventh morning.

Deux transports se rendent quotidiennement au Puy, mais ils rivalisent en concessions polies plutôt qu'en vitesse. Chacun attendra joyeusement une heure ou deux pendant qu'une vieille dame fait son marché ou qu'un monsieur termine la lecture des journaux dans un café. Le Courier (tel est le nom de celui-ci) devrait quitter Le Puy à deux heures de l'après-midi pour le voyage de retour, et arriver au Monastier à temps pour le dîner de six heures. Mais le chauffeur n'ose pas désobliger ses clients. Il reportera son départ encore et encore, heure après heure ; et j'ai vu le soleil se coucher avant son départ. Ces faveurs purement personnelles, cette prise en compte des fantaisies des hommes, plutôt que des aiguilles d'une horloge, relativisent le temps, et engendrent un spectacle plus humoristique que nous sommes habitués à le voir.

Aussi loin que porte le regard, se déroule un horizon bosselé de collines les unes derrière les autres ; et si vous montez sur une éminence, ce n'est que pour en voir de nouvelles, plus lointaines derrière celles-ci. De nombreuses petites rivières coulent de tous côtés dans des vallées escarpées; et l'une d'elles, à quelques kilomètres du Monastier, porte le nom réputé de Loire. L'altitude moyenne du pays est un peu plus de trois mille pieds au-dessus de la mer, ce qui rend l'atmosphère d'autant plus vive et saine. Il y a peu de forêts sauf de pins, et la plus grande partie du pays est couverte de pâturages de landes. Le pays est sauvage et escarpé plutôt que puissant; un secteur de collines plutôt que de montagne; et le paysage le plus frappant et le plus agréable se trouve au bord des rivières. Là, en effet, vous trouverez de nombreux sites charmants; c'est ainsi qu'un noble anglais choisit sa tombe près d'un ruisseau suisse, où la nature est aussi fraîche et jeune qu'au matin du septième jour.

Such a place is the course of the Gazeille, where it waters the common of Monastier and thence downward till it joins the Loire—a place to hear birds singing; a place for lovers to frequent. The name of the river was perhaps suggested by the sound of its passage over the stones; for it is a great warbler, and at night, after I was in bed in Monastier, I could hear it go singing down the valley till I fell asleep.

On the whole, this is a Scottish landscape, although not so noble as the best in Scotland; and by an odd coincidence, the population is, in its way, as Scottish as the country. They have abrupt, uncouth, Fifeshire manners, and accost you, as if you were trespassing, with an "*Oùst-ce que vous allez?*" only translatable into the Lowland "*Whau'r ye gaun?*" They keep the Scottish Sabbath. There is no labour done on that day but to drive in and out the various pigs and sheep and cattle that make so pleasant a tinkling in the meadows. The lace-makers have disappeared from the street. Not to attend mass would involve social degradation; and you may find people reading Sunday books, in particular a sort of Catholic *Monthly Visitor* on the doings of our Lady of Lourdes. I remember one Sunday when I was walking in the country that I fell on a hamlet and found all the inhabitants, from the patriarch to the baby, gathered in the shadow of a gable at prayer. One strapping lass stood with her back to the wall and did the solo part, the rest chiming in devoutly. Not far off a lad lay flat on his face asleep, among some straw, to represent the worldly element.



Le cours de la Gazeille est de cette veine, elle arrose la commune du Monastier et plus bas jusqu'à ce qu'elle rejoigne la Loire - un endroit pour entendre le chant des oiseaux; un endroit pour la rencontre des amoureux. Le nom de la rivière fut peut-être suggéré par le bruit de son passage sur les pierres ; car c'est un gazouillis soutenu, et la nuit, alors que dormais au Monastier, je l'entendais chanter dans la vallée jusqu'à mon endormissement.

*A tout prendre, c'est un paysage écossais, bien que moins noble que le meilleur d'Écosse; et par une étrange coïncidence, la population est, à sa manière, aussi écossaise que le pays. Ils ont des manières brusques, grossières, comme dans le Fifeshire, et vous accostent, comme si vous intriguiez, avec un "*Oùst-ce que vous allez ?*" seulement traduisible dans la plaine "*Whau'r ye gaun?*" Ils observent le dimanche comme les écossais. Ils ne travaillent pas ce jour-là, sauf pour entrer et sortir hors les différents porcs et moutons et bovins qui font un si agréable tintement dans les prés. Les dentellières ont disparu de la rue. Ne pas assister à la messe entraînerait une désapprobation sociale; et vous pouvez trouver des personnes lisant des livres du dimanche, en particulier une sorte de *Visiteur Mensuel catholique* sur les actions de Notre-Dame de Lourdes. Je me souviens d'un dimanche alors que je marchais à la campagne où je suis tombé sur un hameau et retrouvé tous les habitants, du patriarche au bébé, rassemblés à l'ombre d'un pignon, en prière. Une jeune fille robuste se tenait dos au mur et faisait la partie solo, les autres répondant dévotement. Non loin de là, un garçon était allongé, le visage endormi, sur la paille, jouissant des plaisirs de ce monde.*

Again, this people is eager to proselytise; and the postmaster's daughter used to argue with me by the half-hour about my heresy, until she grew quite flushed. I have heard the reverse process going on between a Scotswoman and a French girl; and the arguments in the two cases were identical. Each apostle based her claim on the superior virtue and attainments of her clergy, and clinched the business with a threat of hell fire. "*Pas bong prêtres ici*" said the Presbyterian, "*bong prêtres en Ecosse.*" And the postmaster's daughter, taking up the same weapon, plied me, so to speak, with the butt of it instead of the bayonet. We are a hopeful race, it seems, and easily persuaded for our good. One cheerful circumstance I note in these guerrilla missions, that each side relies on hell, and Protestant and Catholic alike address themselves to a supposed misgiving in their adversary's heart. And I call it cheerful, for faith is a more supporting quality than imagination.

Encore une fois, ce peuple est porté au prosélytisme ; ainsi la fille du postier avait l'habitude d'argumenter avec moi pendant une demi-heure au sujet de mon hérésie, jusqu'à ce qu'à devenir toute rouge. J'ai assisté au processus inverse entre une Écossaise et une Française ; et les arguments dans les deux cas étaient identiques. Chaque apôtre fondait ses affirmations sur la vertu supérieure et les réalisations de son clergé, et concluait son plaidoyer par la menace du feu de l'enfer. «Pas bong prêtres ici» disait le presbytérien,

«bong prêtres en Ecosse». Et la fille du postier, reprenant la même arme, m'a menacé, pour ainsi dire, avec la crosse de l'arme au lieu de la baïonnette. Nous sommes une race pleine d'espoir, semble-t-il, et facilement persuadée de notre bon droit. Une note gai dans ces missions de guérilla, c'est que chaque camp s'appuie sur l'enfer, et protestants comme catholiques croient à une supposée crainte dans le cœur de leur adversaire. Et j'appelle cela gai, car la foi est plus solide que l'imagination.

Here, as in Scotland, many peasant families boast a son in holy orders. And here, also, the young men have a tendency to emigrate. It is certainly not poverty that drives them to the great cities or across the seas; for many peasant families, I was told, have a fortune of at least 40,000 francs. The lads go forth pricked with the spirit of adventure and the desire to rise in life, and leave their homespun elders grumbling and wondering over the event. Once, at a village called Laussonne, I met one of these disappointed parents; a drake who had fathered a wild swan and seen it take wing and disappear. The wild swan in question was now an apothecary¹ in Brazil. He had flown by way of Bordeaux, and first landed in America, bare-headed and bare-foot, and with a single half-penny in his pocket. And now he was an apothecary! Such a wonderful thing is an adventurous life! I thought he might as well have stayed at home; but you never can tell wherein a man's life consists, nor in what he sets his pleasure: one to drink, another to marry, a third to write scurrilous articles and be repeatedly caned in public, and now this fourth, perhaps, to be an apothecary in Brazil. As for his old father, he could conceive no reason for the lad's behaviour. "I had always bread for him," he said; "he ran away to annoy me. He loved to annoy me. He had no gratitude." But at heart he was swelling with pride over his travelled offspring, and he produced a letter out of his pocket where, as he said, it was rotting, a mere lump of paper rags, and waved it gloriously in the air. "This comes from America," he cried, "six thousand leagues away!" And the wine-shop audience looked upon it with a certain thrill.

Ici, comme en Ecosse, de nombreuses familles paysannes ont un fils dans les ordres. Et ici aussi, les jeunes hommes ont tendance à émigrer. Ce n'est certainement pas la pauvreté qui les pousse vers les grandes villes ou à travers les mers; car de nombreuses familles paysannes, m'a-t-on dit, ont une fortune d'au moins 40 000 francs. Les gars partent aiguillonnés par l'esprit d'aventure et le désir de s'élever dans la vie, et laissent leurs aînés à la maison grommeler et s'interroger sur l'événement. Une fois, dans un village appelé Laussonne, j'ai rencontré un de ces parents déçus; un canard qui avait engendré un cygne sauvage et l'a vu prendre son envol et disparaître. Le cygne sauvage en question était maintenant apothicaire au Brésil². Il avait volé en passant par Bordeaux et avait d'abord atterri en Amérique, tête nue et pieds nus, et avec un demi-sou en poche. Et maintenant, il était apothicaire ! C'est chose merveilleuse que cette vie aventureuse! J'ai pensé qu'il aurait aussi bien pu rester à la maison; mais on ne peut jamais prévoir la destinée d'un homme, ni en quoi il met son plaisir: l'un à boire, un autre à se marier, un troisième à écrire des articles haineux violents à pouvoir être repris à plusieurs fois en public, et maintenant ce quatrième, peut-être, à devenir apothicaire au Brésil. Quant à son vieux père, il ne pouvait comprendre la conduite du garçon. «J'avais toujours du pain pour lui», dit-il; "Il s'est enfui pour me contrarier. Il adorait me contrarier. Il n'avait aucune gratitude." Mais son cœur se gonflait d'orgueil pour sa progéniture voyageuse, et il

¹- Apothicaire ou pharmacien ? Difficile de trancher d'autant plus qu'il s'agit du Brésil. « Louis XVI par une déclaration royale en 1777, sépara les corporations d'apothicaires et d'épiciers reconnaissant ainsi le monopole de la vente des médicaments aux seuls membres du Collège royal de pharmacie. Il officialisait ainsi la pharmacie comme une branche de la médecine nécessitant des études et des connaissances approfondies. L'organisation moderne de la pharmacie date de cette époque et durant la période révolutionnaire le mot "apothicaire" disparut au profit de celui de "pharmacien". "Apothecarius" vient du latin et signifie boutiquier ce qui correspondait aux pratiques des XIIIe et XIVe siècles, où la boutique était l'élément qui différenciait le commerçant sérieux du charlatan de passage. Le mot "pharmacien" vient du grec "Pharmakon", signifiant à la fois remède et poison, celui qui connaît et détient des substances actives dont le pouvoir thérapeutique peut se doubler d'une toxicité non négligeable. Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que l'apothicaire fut enfin reconnu comme un homme de science et de progrès grâce à l'introduction en thérapeutique de produits chimiques ce qui eut une importance considérable sur la pharmacie. De l'Apothicaire au pharmacien. artetpatrimoinepharmaceutique.fr

²- Il s'agit de Jean-Claude Gardès dont le fils aîné Jean-Pierre émigra au Brésil. Elève brillant au petit séminaire des Chartreux de Brives, il n'entra pas au Grand Séminaire mais poursuivit ses études à la Faculté de Lettres de Grenoble. Son diplôme universitaire en poche, en 1869, il embarque pour Buenos Aires où il enseigne pendant un an. Chassé par une épidémie de choléra et de peste jaune, il traverse le Paraguay, la Bolivie et atteint au Brésil la région du Mato Grosso. Il apprend le portugais, travaille dans une ferme puis devient préparateur chez un apothicaire. Il se marie en 1882 et aura 10 enfants. Il revient en France en 1900, visite l'Exposition universelle et passe un mois à Laussonne. Revenu au Brésil, il reprend son poste d'enseignant qu'il occupe depuis 1899. Il est directeur d'école de 1909 à 1914. Il était devenu député de l'Assemblée constituante en 1891 sous le nom de João Pedro Gardès. Il décède en 1927 à l'âge de 81 ans et une rue porte son nom dans sa ville d'adoption. Un enfant de Laussonne pharmacien au Brésil, en suivant Stevenson (1844-1926). Annie Gentes Cahiers de la Haute-Loire. 2012

sortait de sa poche une lettre où, comme il le disait, elle était en train de se décomposer; un simple morceau de chiffon de papier; et l'agitait glorieusement en l'air. «Cela vient d'Amérique, s'écria-t-il, à six mille lieues!» Et les consommateurs du cabaret le regardaient avec une certaine émotion.

I soon became a popular figure, and was known for miles in the country. *Oùst-ce que vous allez?* was changed for me into *Quoi, vous rentrez au Monastier ce soir ?* and in the town itself every urchin seemed to know my name, although no living creature could pronounce it. There was one particular group of lace-makers who brought out a chair for me whenever I went by, and detained me from my walk to gossip. They were filled with curiosity about England, its language, its religion, the dress of the women, and were never weary of seeing the queen's head on English postage stamps or seeking for French words in English journals. The language, in particular, filled them with surprise.

"Do they speak *patois* in England?" I was once asked; and when I told them not, "Ah, then, French?" said they.

"No, no," I said, "not French."

"Then," they concluded, "they speak *patois*."

You must obviously either speak French or *patois*. Talk of the force of logic—here it was in all its weakness. I gave up the point, but proceeding to give illustrations of my native jargon, I was met with a new mortification. Of all *patois* they declared that mine was the most preposterous and the most jocose in sound. At each new word there was a new explosion of laughter, and some of the younger ones were glad to rise from their chairs and stamp about the street in ecstasy; and I looked on upon their mirth in a faint and slightly disagreeable bewilderment. "Bread," which sounds a commonplace, plain-sailing monosyllable in England, was the word that most delighted these good ladies of Monastier; it seemed to them frolicsome and racy, like a page of *Pickwick*; and they all got it carefully by heart, as a stand-by, I presume, for winter evenings. I have tried it since then with every sort of accent and inflection, but I seem to lack the sense of humour.

Je suis rapidement devenu une figure populaire et j'étais connu à des kilomètres à la ronde dans le pays. Oùst-ce que vous allez? a été changé pour moi en Quoi, vous rentrez au Monastier ce soir? et dans la ville même, chaque gamin semblait connaître mon nom, bien qu'aucune créature vivante ne puisse le prononcer. Il y avait un groupe particulier de dentellières qui m'apportaient une chaise chaque fois que je passais et m'empêchaient de marcher pour bavarder. Elles étaient curieuses de l'Angleterre, de sa langue, de sa religion, de la robe des femmes, et ne se lassaient jamais de voir la tête de la reine sur des timbres-poste anglais ou de chercher des mots français dans des journaux anglais. La langue, en particulier, les a surpris. «Parle-t-on patois en Angleterre? me demanda-t-on une fois; et quand je leur dit que non : "Ah, alors, français?" disaient-ils.

"Non, non," dis-je, "pas français."

«Alors», conclurent-t'ils, «ils parlent patois. »

*Vous devez évidemment parler français ou patois. Parlons de la force de la logique - la voilà dans toute sa faiblesse. J'abandonnais cet aspect, tout en donnant des exemples de mon jargon natal, source de nouvelles humiliations. De tous les patois, ils ont déclaré que le mien était le plus absurde et le plus amusant question prononciation. A chaque nouveau mot, il y avait une nouvelle explosion de rire, et quelques-unes des plus jeunes étaient heureuses de se lever de leurs chaises et de trotter dans la rue en s'extasiant ; et je considérais leur hilarité un peu étonnante et légèrement désagréable. «Bread», monosyllabe banal et simple en Angleterre, était le mot qui ravissait le plus ces bonnes dames du Monastier; cela leur paraissait fou et racé, comme une page de *Pickwick* ; et elles l'ont toutes appris par cœur, provision, je présume, pour les soirées d'hiver. J'ai essayé depuis lors avec toutes sortes d'accents et d'inflections, mais il me semble que je manque de sens de l'humour.*

(à suivre...)

Préfixe	DENOMINATIONS	CDA		COMMENTAIRES	Nombre GAEC
		N°	ANNEE		
de	ST JUST	15	1971	La Haute-Loire est un pays dit de « Chrétienté ». Il ne s'agit pas de juger la croyance des associés qui ont choisi un nom de saint pour leur gaec. Sur les 19 qui sont ici répertoriés Plusieurs (3) auraient pu être rattachés au groupe des communes (St Just, St Hilaire, St Jean), d'autres (2) portent une partie du nom composé de leur commune (St Romain, St Julien). Yssingeaux porte 2 gaec (Martin et Marguerite) Qui connaît des Médard, Eutrope, Bonnette ? Les associés du St Valentin n'ont pas eu de mérite pour se souvenir de la date de naissance 14/02 de leur gaec jour de la décision !	
de	ST HILAIRE	66	1974		
d'	ST ROMAIN	136	1978		
de	ST MEDARD	142	1978		
de	ST ROQUE	168	1978		
de	ST MARTIN	245	1982		
de	STE MARIE	252	1982		
de	STE CROIX	344	1985		
de	ST JULIEN	347	1985		
de	ST JEAN	382	1987		
	ST CLAIR	430	1989		
de	ST DENIS	613	1994		
	ST EUTROPE	702	1997		
	ST ESTEVE	734	1998		
de la	ST VALENTIN	867	2003		
du	ST MARCELLIN	945	2004		
	STE BONNETTE	947	2005		
	ST CLEMENT	969	2005		
de	STE MARGUERITE	981	2006		
	19 SAINTS soit 1,9 %				19
de la	MILLIAIRE	178	1979	Des associés ont tenu à retenir une dénomination source de souvenirs personnels importants, total 18 . Domiciles (4) des parents (Prade, Souleie, Puissant, Ferme des Chanaux) Départements de naissance (2) des associés, nouveaux venus en HL (Ardéchois, Savoyards) 1 manifestation de langage avec le stéphanois (Babets) Exercices d'un ancien métier (4) sur les lieux (Tisserand, Passementerie, Viorne, Chenevier) Actualités sensibles (3) (Occitan défenseurs langue, Noisettes-Sauvages à Saugues, Sapeurs associés engagés dans les pompiers volontaires). Rappel de l'ancien nom (5) de la propriété (Arcis, Miliaire,- Rouge, Domaine,- Maitre-Jean)	
du	TISSERAND	223	1981		
du	ROUGE	17	1971		
du	DOMAINE	493	1990		
d'	ARCIS	530	1991		
	MAITRE JEAN	27	1972		
de la	PRADE	240	1982		
du	CHENEVIER	346	1985		
des	NOISETTES-SAUVAGES	362	1986		
de la	PASSEMENTERIE	666	1996		
du	PUISSANT	756	1998		
des	BABETS	785	1999		
l'	OCCITAN	866	2003		
des	ARDECHOIS	882	2003		
des	SAVOYARDS	893	2003		
de la	VIORNE	902	2003		
la	FERME DES CHANAUX	943	2004		
des	SAPEURS	958	2005		
	18 MEMOIRES soit 1,8 %				18

	FREYCENET	13	1971	<p>Ce groupe fait références à des situations par rapport à une position paysagère boisée.</p> <p>23 gac ont des peuplements boisés près de chez eux avec des appellations locales (Bois Rovaire, Bois Redon, Bos Clard). D'autres sont plus génériques (Sous-Bois, Petit Bois, Champ du Bois).</p> <p>Certains font appel à l'ancienne langue (Freycenet, Lespenides, Lous Tri-Pi, Bushet...)</p> <p>Plus simple ceux qui marquent le peuplement (Champ du Noyer, Pinatelle, Pinèdes.)</p> <p>Enfin quelques-uns indiquent la proximité (Ferme du Bois, Orée du Bois, Petit Bosquet...). Nous avons ici regroupés des parcelles (6) qui signifient leur ancien défrichement (Brousse pourtant située en pleine ville à Yssingeaux, Chambesse, Terres Sauvages, Chabonnes, Bugettes, Fenasse).</p> <p>La forme des parcelles (15) n'est pas évidente avec la dénomination, l'étymologie nous a permis de les repérer (Chausse, Chamblanc, Raveyres, Fourches, Pechamp, Champlats, Chaussades, Sous-Bessous, Echalles, Achamps, Champis, Chantoin...).</p> <p>Nous avons agrégé 4 dénominations de produits secondaires des cultures (Paillette, Paillou, Epis d'Or, Paille d'Or).</p> <p>L'or fait-il encore rêver ?</p>	
de la	BROUSSE	14	1971		
du	CHAUSSE	139	1978		
le	BOIS ROVAIRE	156	1978		
de	LESPENIDES	224	1981		
des	CHARREAUX	229	1981		
des	CHABONNES	273	1983		
des	SOUS-BOIS	290	1984		
des	BUGETTES	310	1984		
du	PETIT BOSQUET	311	1984		
du	BOIS-REDON	323	1984		
du	TRAMISOU	342	1985		
de	CHANTOIN	383	1987		
des	ACHAMPS	330	1984		
de la	PAILLETTE	390	1987		
du	FONTILLES	422	1989		
du	BUSHET	431	1989		
des	ECHALLES	463	1990		
les	BRIASSES	483	1990		
de	CHAMBLANC	507	1990		
des	RAVEYRES	510	1990		
de	CHAMPIS	522	1991		
des	PINEDES	540	1992		
des	REILLADES	551	1992		
	SOUS-BESSOUS	565	1992		
le	CHAMP DU NOYER	576	1993		
du	VALENTONIA	599	1994		
	LOUS TRI-PI	611	1994		
de	CHAMBESSE	644	1995		
	BOS CLARD	647	1995		
du	GOBELET	682	1996		
des	DEUX MAS	689	1996		
la	PAILLE D'OR	715	1997		
des	EPIS D'OR	762	1999		
l'	OREE DU BOIS	772	1999		
du	PETIT BOIS	804	2000		
de la	FENASSE	853	2002		
la	FERME DU BOIS	856	2002		
de la	PINATELLE	877	2003		
des	TERRES SAUVAGES	892	2003		
des	FOURCHES	896	2003		
du	BOIS PILE	941	2004		
	OMBRETTE	946	2004		
le	CHAMP DU BOIS	953	2005		
de	PECHAMP	972	2005		

le	PAILLOU	977	2005		
des	CHAMPLATS	982	2006		
des	CHAUSSADES	992	2006		
	47 BOIS ET CHAMPS soit 4,7 %				48
la	VARENNE	9	1970	<p>La nature des sols et des roches (38) explique souvent les cultures mais aussi les difficultés à surmonter leur faible potentialité agronomique. Certains sont relatifs à la zone (Varenne, Corbière alluvions de la Loire, Galets, Pierrailles celles de l'Allier, Gravennes, et Rocaille sur des plateaux). Comme la couleur des terrains (Côtes Rouges, Terres-Rousses, Roussilles.) La composition des terres est signifiée (Argiles, Pyrite, Granit, Micka...) La présence d'une concrétion visible (Pierregrosse, Rocher, Rocher du Blot...) Les couleurs des roches sont déterminantes (Roche-Vive, Roche Jaune, Roche d'Or). Enfin certains sont plutôt reconnaissants à la terre nourricière (Rochebelle, Terres Neuves...) Les évènements géologiques ont marqué des territoires (Chanou, Erosion, Carry, Charlat...). Enfin des noms « occitanisés » ressortent Garay, Cheyrisses, Trifous.... ;</p>	
de	PIERREGROSSE	72	1975		
du	ROCHER	93	1976		
	GARENNE	163	1978		
des	ROUSSES	241	1982		
du	MICKA	278	1983		
des	SOGNES	293	1984		
de	ROCHEBELLE	296	1984		
du	GRAIT	319	1984		
des	GALETS	322	1984		
des	GRAVENNES	329	1984		
du	CORBIERE	331	1985		
du	GARAY	334	1985		
des	COTES ROUGES	381	1987		
des	TERRES-ROUSSES	407	1988		
de la	COSTE	423	1989		
de	ROCHE-BOUCHY	471	1990		
de la	ROCHERE	491	1990		
de	ROCHE JAUNE	519	1991		
des	PIERRAILLES	579	1993		
des	CHEYRISSSES	589	1994		
des	TRIFOUS	621	1995		
de la	PYRITE	639	1995		
de l'	EROSION	661	1996		
des	ROUSSILLES	712	1997		
des	RIBES	722	1997		
du	CHANOU	746	1998		
du	CHARLAT	766	1999		
des	ROCS	786	1999		
des	ARGILES	791	1999		
de	CARRY	803	2000		
des	DEUX-ROCHES	836	2002		
de	ROCHE VIVE	844	2002		
du	GRANIT	857	2002		
de la	ROCHE D'OR	908	2003		
des	TERRES NEUVES	917	2004		
le	ROCHER DU BLOT	919	2004		
de la	ROCAILLE	957	2005		
	38 SOLS ET ROCHES soit 3,8 %				38

des	TROIS LACS	103	1976	<p>Nous avons vu que 81 cours d'eau avaient « irrigué » le fichier des dénominations. 26 autres gaec s'appuient aussi sur la présence actuelle ou ancienne de l'eau sur leur secteur. Certaines sont très explicites (Trois Lacs et subtilité 3 Lacs, Deux-Eaux, Deux-Rivières, 3 Etangs, mais qui ne sont pas identifiés D'autres sont subtiles (Goutte Bleue, Bief de la Seuge, Deux-Ribeyres, Cascade, Sources ou Source.) Enfin quelques-unes font appel à la langue locale</p> <p>(Razes, Jounaires, Narce, Flachères...)</p> <p>Toutefois il n'est pas évident que vous retrouviez facilement ces « plans d'eau » ainsi il y a longtemps, par exemple que le Lac est asséché</p> <p>mais a laissé une trace dans la mémoire des habitants. De même pour la fontaine à Fontbonne.</p>	
des	SOURCES	213	1981		
de la	RIVIERE	232	1981		
de la	CASCADE	237	1982		
de la	SOURCE	271	1983		
du	BOURIAIRE	280	1983		
du	LAC	303	1984		
des	RAZES	325	1984		
de la	NAUTTE	368	1986		
du	BRELI	379	1987		
du	BIEF DE LA SEUGE	439	1989		
de	FONTBONNE	450	1989		
des	TROIS RUISSEAUX	466	1990		
des	FLACHERES	517	1991		
du	MARAIS	553	1992		
des	DEUX RIBEYRES	637	1995		
des	BERGETTES	781	1999		
de la	TOURBIERE	817	2001		
des	DEUX-EAUX	818	2001		
de la	NARCE	826	2001		
de l'	EAU CLAIRE	839	2002		
la	GOUTTE BLEUE	855	2002		
les	3 LACS	876	2003		
des	DEUX RIVIERES	921	2004		
des	JOUNAIRES	935	2004		
de	RICOULES	960	2005		
des	3 ETANGS	975	2005		
	27 HYDROGRAPHIE				27
	VIVERT	38	1973	<p>Dans tous les villages les noms des parcelles sont connus. Aussi 43 gaec font cette référence.</p> <p>Pour les unes je n'ai pas retrouvé l'origine de l'appellation comme : Vivert, Cafiotte, Chancelade, Frau, Carcagnot, Musqui... pour d'autres l'influence de l'occitan ou du patois apparaît voir : Piavou, Aros, Pijarvy, Couteyra, Estaou... Inversement l'exploitation en prés est explicite : Prés-Verts, Pradeaux, Pradi, Champ-Fleuri,</p>	
de la	CAFIOTTE	50	1974		
de	PRENAT	143	1978		
de la	PLANETE	244	1982		
du	PRES BOURG	300	1984		
du	BLANCOU	376	1987		
de	CHAMPDERON	386	1987		
des	PRAIRIES	391	1987		
du	PATURAT	395	1987		
des	PRES-VERTS	408	1988		
de	CONTALDES	414	1988		
du	PARINAU	415	1988		
de la	FOURRAGETTE	451	1989		
de	PRA-COUCHEY	459	1989		

du	PIAVOU	461	1989	<p>Pré de l'Air, Pra-Couchy...</p> <p>Certaines apportent une précision sur le quartier : Prenat, Contaldes, Prés-Bourg, Pra du Riou...</p> <p>D'autres ont créé un nouveau nom Ainsi Pastirein, Praneuf, Coupet. D'autres appellations suggèrent la forme de la parcelle : Chamderron, Rond Rouge, Coustounes.</p> <p>Quelques génériques auraient pu être retenus par de nombreux groupements en HL : Prairies, Fourragette, Paturages, Deux-Prés sur la forme de la parcelle (Champderon, Rond-Rouge, Planète...</p> <p>Nous rappelons aussi que des noms de parcelles peuvent figurer dans les autres groupes notamment pour la signification ou l'origine du mot (lieux dits ou les boisées.)</p>		
du	PRADI	468	1990			
de	CHANCELADE	472	1990			
de	RECLAS	480	1990			
l'	AROS	492	1990			
de	PIJARVY	535	1991			
du	FRAU	539	1992			
du	MUSQUI	541	1992			
des	PRADEAUX	547	1992			
des	VARZELLES	616	1995			
du	CHAMP-FLEURI	670	1996			
des	COUSTOUNES	710	1997			
du	PRA DU RIOU	714	1997			
de	CARCAGNOT	723	1997			
des	ARRYS	737	1998			
des	EYRES	740	1998			
du	PRANEUF	750	1998			
des	DEUX PRES	768	1999			
du	ROND ROUGE	773	1999			
des	PATURAGES	814	2001			
du	PRE DE L'AIR	820	2001			
de l'	ESTAOU	831	2001			
de	LASPUZE	847	2002			
de la	COUTEYRA	863	2002			
des	PIRAIRES	918	2004			
du	PASTIREIN	959	2005			
de	COUPET	991	2006			
des	PRES FLEURIS	1002	2006			
	43 PARCELLES soit 4, 3 %					42



(A suivre...)

Bernard Gauthier

RACINES

Anciens cantons de Brioude : communauté du Brivadois

La proposition préfectorale de fusionner le Brivadois, le pays de Blesle et Auzon n'a pas été approuvée par les élus locaux. Donc statu quo.

Beaumont adopte une origine dépouillée de mystère : *bellus mons* (beau-mont). En plaine, *mons* s'applique à une hauteur modeste d'où la vue s'étend sur le terroir. (Pour un paysan, la vue sur des champs portant de belles récoltes était bien plus belle qu'un site pittoresque !). Des étymologistes considèrent que le latin *bellus* est confondu, par erreur, avec la racine indo-européenne *bel* (hauteur, rocher). Ainsi, Beaumont avec deux racines possédant le même sens, serait un pléonasme, en termes savants une tautologie. Comme Connangles (coin et angle). Le cartulaire de Brioude (Xe s.) cite la Villa que *dicitur* (qui se dit, qui s'appelle) *Bello Monte* et dont l'origine remonte à une époque antérieure.

Bournoncle-Saint-Pierre figure sur le même document sous le vocable de *Burnunculo*, du mot gaulois *born* (source) qui rappelle l'importance de l'eau pour le choix de l'implantation d'un village. Le suffixe *culo* (*culum*) s'applique-t-il au village ou à la source ? Que signifie-t-il exactement ? Le cartulaire de Sauxillanges (Xe s.) - changement de propriétaire - indique que le nom se déforme et que *Burnunculo* devient Saint-Pierre de Bourbonloncle (fin du XIVe s.) et même Bourg l'Oncle (sic) Saint-Pierre. Le copiste ne devait pas connaître le latin, totalement perdu de vue (ce qui correspond la crise de l'Eglise en cette fin médiévale). Ainsi Bourbon, bourg et oncle dont on connaît le sens sont introduits dans la dénomination. Au XIXe s., apparaît la commune de Bournoncle la Roche à la suite d'un regroupement et, en 1958 le nom actuel pour retrouver les racines chrétiennes, avec Saint-Pierre.

Brioude vient du celte *briva* : pont (cf Brives ou Brive, bruck en allemand, brook en anglais). Au Ve s., Brivas est mentionné sur un document. Le latin s'en mêle et complique le toponyme qui devient *Brivatensem vicum*. Des simplifications apparaissent : Brivatim, Bride, Briude et Brioude en Alvergne (XIVe s.). Brioude désigne plutôt le terroir séparé par l'Allier et desservi par un pont sans doute à péage.

Chaniat revient à une villa antique, celle de *Canus*. Un manuscrit médiéval (XIIIe s.) mentionne Chanhac proche de la prononciation et de la graphie actuelles.

Cohade, plus original, déconcerte par ses orthographes successives : Colise (XIe s.), Coylde (XIIIe s.), Colhde (Xve s.). Quelle origine ? Peut-être le nom d'un propriétaire gaulois : *Colamos* ? Un texte du Moyen-Age (XIIIe s.) cite Colomate.

Sont-ce les terres, propriété de Colomos ? Simple hypothèse. Quoi d'autre ?

Fontannes, claire comme de l'eau de source, vient de *fontana*, fontaine alimentée par une canalisation se déversant dans un bassin et/ou une suite d'abreuvoirs creusés dans le bois ou la pierre pour les besoins en eau du village (habitants et animaux).

Javaugues¹ ne possède pas une origine évidente. Des esprits savants supposent, avec prudence, que le gaulois *gabalos* pourrait constituer une explication. Le village aurait été construit près d'un arbre fourchu. Est-ce convaincant ? D'autres spécialistes affirment que l'ancienne graphie *Gaballicus*, possible mutation de *Gabanicus*, correspond à l'ancien propriétaire gallo-romain. Séduisant. Que choisir ? La deuxième ?

Lavaudieu n'offre pas de difficultés : la vallée de Dieu en un seul mot. Robert de Turlande, chanoine de Brioude, fonde un monastère d'hommes à la Chaise-Dieu et un monastère de femmes qui, ici, reçoit des moniales au XIe s. La localité s'appelle alors Comps (Combe) puis Coms (XIIIe s.), ce qui donne désagréablement à l'oreille des dames. Fin du Moyen-Age, La Vaudieu s'impose jusqu'au XIXe s. compris. A l'époque moderne, le monastère accueille des filles de bonnes familles aisées. Elles ne suivent plus de règle



1- ndlr : concernant des toponymes approchants en Velay, Jean Arzac fait référence à un thème préceltique *gaba*, gorge de montagne ou rivière encaissée. La palatisation de *ga* en *ja* est courante. Jean Arzac. Toponymie du Velay. Les Cahiers de la Haute-Loire. Le Puy en Velay. 1991. Nous pensons aussi à Javols, capitale gallo-romaine des Gabales.

stricte et vivent quasiment dans le siècle, comme des religieuses au service de la population, comme éducatrices ou garde-malades. L'église est ornée de fresques intéressantes et le cloître ne manque pas d'originalité dans un site agréable à découvrir.

Lamothe (La Motte) évoque la féodalité. En l'absence d'une éminence naturelle suffisante, une colline artificielle, rapidement aménagée en quelques semaines, reçoit un château d'abord en bois puis en pierre. Le gaulois *mutta* (tertre), le latin *mote* (levée de terre) expliquent le toponyme.

Lubilhac, hérite à l'évidence de Lubilliac (ou Lupilliac), domaine de *Lubillius* (ou *Lupillius*). Qu'ajouter ? Que le bourg devient une seigneurie, une paroisse au Moyen-Age et enfin une commune en 1790.

Paulhac est, voici près de vingt siècles, la propriété du gallo-romain *Paulius*. Comme Paulhaguet. L'histoire se répète... Les explications aussi.

Saint-Beauzire accomplit une incursion dans la religion chrétienne. Sanctus Baudilus, né à Orléans, évangélise la Gaule méridionale et périt en martyr à Nîmes pour avoir prêché pendant une fête païenne. A l'origine, le village s'appelle Cariacum, villa du gaulois romanisé *Carius*. Sanctus Baudilus (un saint français) s'impose comme patron de la paroisse. Il disparaît momentanément à la Révolution qui opte pour l'Union. La vague de déchristianisation imposée par les Montagnards ne survit pas face à l'attachement des populations rurales aux dénominations plus traditionnelles, surtout après la signature du Concordat avec Pie VII par Bonaparte qui met la religion au service du pouvoir représenté par les préfets.

Saint-Géron² laisse perplexe quant à son patron. Gérons ou Girons ? S'agit-il de l'un des deux évêques « italiens » (Ve et VIe s.) ?, d'un évêque français de Bourges (Xe s.) ou d'un évangelisateur d'Aire sur Adour qui périt martyrisé (IVe s.) ? Saint-Géron disparaît en 1794. Roche-Géron s'impose (est imposé !) pour seulement quelques années.

Saint-Just-près-Brioude honore, peut-être, le plus jeune saint de l'Eglise, mort en martyr (décapité) à neuf ans à Beauvais. Bien avant



Le Cid « La valeur n'attend pas le nombre des années ». A moins qu'il s'agisse d'un évêque de Lyon (IVe s.) favorisé par une relative proximité. Il est curieux de relever qu'un célèbre révolutionnaire s'appelle Saint-Just. « Le bonheur est une idée neuve en Europe ». Saint-Just, membre du Comité de Salut Public a survécu aux troubles de la Convention Montagnarde et, après la chute de Robespierre, a été guillotiné à son tour. Mais il n'est pas le saint patron de la paroisse !

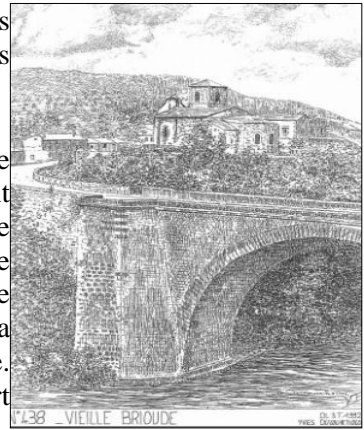
Saint-Laurent-Chabreuges vénère *Sanctus Laurentius* (couronné de lauriers), un Espagnol du IIe s. devenu à Rome, administrateur des biens de l'Eglise. Le préfet impérial ordonne de livrer au trésor public les richesses gérées. Laurentius les distribue aux pauvres, ce qui lui vaut de subir le martyr sur un gril et de devenir plus tard le saint patron des économes, des cuisiniers, des rôtisseurs et aussi des cabaretiers (la chaleur donne soif!). Plus de 100 communes se nomment Saint Laurent, signe d'une popularité qui remonte au Moyen-Age comme protecteur des flammes de l'Enfer, mais aussi du Purgatoire (inventé vers le XIVe s.) et de la lèpre. La Révolution supprime le saint et se contente de Chabreuges³ qui pourrait présenter un

2- ndlr : L'eau de Saint-Géron est connue depuis l'Antiquité. On trouve un premier témoignage de la source vers 58 av J.C dans *la Guerre des Gaules*. C'est au XVIIe siècle que l'eau de Saint-Géron voit sa réputation grandir. La source appartient alors à Antoine de Bouille du Charriol, qui épouse Claude de Saint-Géron en 1590. Leur fils Jacques devient le Seigneur de Saint Geron. Au XVIIIe siècle, elle est exploitée par le Seigneur de Saint-Géron qui est marié à la tante du célèbre marquis de La Fayette. Au XIXe siècle, Jean Casati fait réaliser le captage de la source, nommée « la Font Savade » ou « Fontaine Salée », car l'eau est naturellement gazeuse. En 1884, on construit un bâtiment d'exploitation et les bouteilles sont expédiées dans toute la France. En 1975, c'est la fin de l'exploitation commerciale de la source. En 1994, la source est achetée par Jean Robert. En 2005, la Société d'exploitation de l'eau minérale de Saint Geron est créée et la mise en production a lieu en 2006. La diffusion de l'eau Saint-Géron est volontairement limitée afin de la placer dans le segment haut de gamme du marché des eaux de table. Wikipédia

3- ndlr : P. Fabre a mis en évidence les pièges qu'était susceptible de présenter le nom languedocien de la chèvre, *cabra* (*chabra* en patois vellave), qui a produit des dénominations pouvant, dans certains cas, résulter « non de *capra*, mais de

rapport avec les chèvres (*chabras* en occitan) ou avec un nom gaulois (*caprios*) ou latin (*caprius*). Ici, on découvre la parenté entre ces trois langues, le gaulois étant la plus ancienne et donc la matrice.

Vieille-Brioude⁴ est l'ancienne « capitale » du Brivadois, cité importante jusqu'au XVe s. Le site de Brioude s'installe d'abord à un endroit où le lit le plus étroit de l'Allier peut s'enjamber plus facilement par un pont à une seule arche. Un texte du IXe s. signale déjà *Vetus Brivate* (version latine du nom actuel). C'est dire que la localité existe depuis longtemps. Le Brioude moderne s'est développé plus en aval dans la Limagne autour de la basilique Saint-Julien, cœur d'une importante seigneurie ecclésiastique. Est-il utile d'ajouter que la dite basilique constitue un fleuron de l'art roman auvergnat ?



SYNTHESE

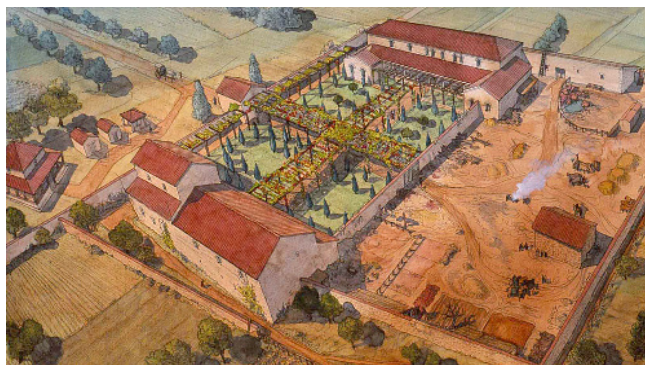
Sur les 96 actuelles communes du Gévaudan et Haute Auvergne rattachées à la Haute-Loire, l'explication de l'origine du nom par l'histoire économique et sociale (villas gallo-romaines et villes neuves) est majoritaire (58 %). en deuxième lieu, la géographie est présente dans 42 % des cas (hydronomie : 20 % - relief et géologie : 10 % - végétation : 10 %) En troisième lieu, la religion concerne 28 % des communes (30 % pour l'ensemble de la Haute-Loire). La référence à des fortifications ou à un château n'est présente que dans 4 % des toponymes, ce qui est peu quand on pense à la durée des temps médiévaux et modernes, de Clovis à 1789, dominés par des structures économiques et sociales héritées de la féodalité. Les noms d'origine antérieure ont été conservés (les seigneuries sont très souvent des héritages des villas gallo-romaines auxquelles les paroisses médiévales ont parfois imposé le prénom de leur saint protecteur, ce qui traduit la force des valeurs religieuses.)

Bien entendu, un même toponyme peut se référer à plusieurs explications (exemple : Sainte-Eugénie-de-Villeneuve religion + défrichement médiéval ou Lavoûte-Chilhac : hydronomie + villa gallo-romaine ou Saint-Préjet d'Allier : religion + hydrologie etc...)

Une curiosité : l'organisation historico-économique et sociale est presque partout présente dans l'ex-canton de Paulhaguet (84 % des toponymes) et presque absente dans celui de Saugues (10 %).

La religion connaît une importance variable : 15 % (Blesle), 25 % (Auzon, Paulhaguet, Langeac), 30 % (Lavoûte, Saugues) et 38 % (Brioude).

Roger Chaleil-Durand



krap(p) ou de *k(a)r-av-a* ». Jean Arzac. Toponymie du Velay. Les Cahiers de la Haute-Loire. Le Puy en Velay. 1991
 4- ndr1 : Le Musée de la Vigne et du Patrimoine avec un jardin musée situé autour de l'église romane, rappelle le passé viticole de la région. En 1789, on trouvait 4000 hectares de vigne sur Brioude et sa région. 100 ans plus tard, cette superficie avait doublé. Sur les 2770 hectares que compte la Commune de Vieille-Brioude, 450 étaient recouverts de vigne. On disait alors qu'entre Brioude et Vieille-Brioude, «on ne pouvait jeter son chapeau sans qu'il ne tombe sur un cep de vigne». De ce patrimoine qui contribua largement à faire vivre le pays ne subsiste aujourd'hui que quelques vignes entretenues par les derniers passionnés. L'Association travaille aussi à la restauration des trois arches de l'aqueduc de Milabet et le dégagement de l'aqueduc du Veyron, qui traversaient Vieille-Brioude pour mener l'eau de Lavaudieu à Brioude. www.museejardindelavigne.fr

LE PAYSAN

Ce livre découvert dans une brocante nous a attiré l'œil, par son titre mais aussi ses superbes illustrations, et attisé notre curiosité concernant son auteur Louis Barjon et son éditeur dont nous ne connaissions pas l'existence.

Voici quelques éléments de notre enquête.

Louis Barjon¹

Il voit le jour le 8 avril 1901 à Lyon, dans une famille religieuse.

François Barjon, son père est médecin radiologue et exerce à Lyon. Sa remarquable thèse porte en 1897 sur la Radiographie appliquée à l'étude des arthropathies déformantes. Il publie livres et nombreux articles dans des revues spécialisées notamment sur les rayons X (1906), le radiodiagnostic (1916). On lui doit aussi une biographie « Le capitaine Ferdinand Belmont, externe des Hôpitaux de Lyon, mort au champ d'honneur » (1917) et « Un cas de guérison à Lourdes » (1942).

Il enseigne et il est directeur de thèses.

François Barjon (1867-1954) est né à Saint-Didier en Velay² et son épouse Anne Marie Alice (1877-1918) à Saint-Etienne. Son père Victor (1845-1919) a pour épouse Marie Veron de la Combe (1846-1928) née à Saint-Didier en Velay. Le père de cette dernière, Jean Marcellin Théodore de Veron de la Combe (1818-1879) a été maire de Saint-Didier et Conseiller général de la Haute-Loire.

La mère de Louis, attentive aux déshérités, est de santé fragile et tombe malade lors de l'adolescence de ses enfants. Elle garde à la maison sa fille aînée Marguerite mais doit se séparer de ses garçons Louis et Victor. Elle décède en mai 1918 et en septembre Louis, 17 ans, entre dans la Compagnie de Jésus, suivi un an après par son frère Victor³. Leur sœur, Marguerite (1900-1987) entre dans la Congrégation des Filles du Cœur de Marie⁴.

Louis fait ses études à Sainte-Hélène⁵ puis à Notre-Dame de Mongré à Villefranche-sur-Saône. Il fait une partie de son cursus à Bollengro⁶ en Italie. En effet, de 1902 à 1919, les neuf collèges jésuites s'exilent dans d'autres pays européens. Ainsi à Bollengo et Monaco sont dirigés 414 élèves : les Lyonnais, Stéphanois, Alpains et Provençaux (28 % des élèves de Bollengo viennent de Lyon en 1913, 19 % de l'Isère, 13 % des Bouches-du-Rhône). Il y a eu parmi les « bollengistes », ainsi que les anciens élèves se sont désignés, un



1- Les éléments biographiques nous ont été aimablement fournis par les Archives jésuites.

2- En 1865, une portion du territoire communal a été cédée pour la création de Pont-Salomon, conjointement avec des contributions des communes d'Aurec-sur-Loire et de Saint-Ferréol-d'Auroure. En 1925, une autre partie du territoire communal a servi à la création de la commune de La Séauve-sur-Semène.

3- Victor Barjon est né à Lyon le 24 juin 1902. Ses études faites au collège Saint-Joseph de Lyon, Bollengo et Mongré, il entre dans la Compagnie en septembre 1920 et effectue son noviciat à la Villacroix et à Fourvière (1922 à 1924). Ses études de philosophie se déroulent de 1924 à 1927 à la Maison Saint-Louis de Dole. De 1927 à 1930, il est surveillant au collège de Dole. Il fait sa théologie à Fourvière de 1930 à 1934. Il est ordonné prêtre le 24 août 1933. Sa 3^{ème} année de probation s'effectue à Paray-le-Monial. Il devient Père spirituel au collège du Caire de 1935 à 1946. Malgré une santé très précaire, il consacrait ses temps libres à l'organisation d'un foyer pour les orphelins et à une colonie pour les petits pauvres : « Les copains des gueux » puis « La relève sociale ». A l'annonce de l'ouverture de la mission du Tchad, il se porte volontaire. Il arriva au Tchad en octobre 1948 au poste de Fort Archambault (actuel Sarh). Il apprit la langue locale, multiplia les postes de catéchèse dont un en prison, enseignait, prodiguait des soins infirmiers. Une première alerte l'obligea à se faire hospitaliser quelques jours. Il fit agrandir l'église et aménager avec goût les extérieurs de la mission. Il organisait des fêtes. Une violente attaque de sciatique l'oblige à recourir à un médecin puis à une hospitalisation. Malgré un sensible progrès, il faut le diriger vers Fort-Lamy (actuel N'Djaména) par avion, le 9 juin 1949, pour une radiographie guère révélatrice. La décision est prise de le rapatrier en métropole pour un traitement adapté. Le 18 juin, il embarque en avion pour Kano (Nigéria) où un DC4 le mènera en France. Il vole vers la France et rend son dernier soupir en plein ciel le 18 juin à deux heures. Il est inhumé à Alger, en terre africaine.

4- Congrégation fondée par Marie-Adélaïde Champion de Cicé et Pierre-Joseph Picot de Clorivière. - Appelée Société de Marie, puis Société du Cœur de Marie, et enfin Société des filles du Cœur de Marie à partir de 1872. - De droit pontifical depuis 1801. - En 2001, 1843 religieuses sont réparties dans 153 maisons sur 4 continents.

5- Vraisemblablement Lycée Saint-Marc, 10 rue Sainte-Hélène, Lyon, fondé par les Jésuites ???

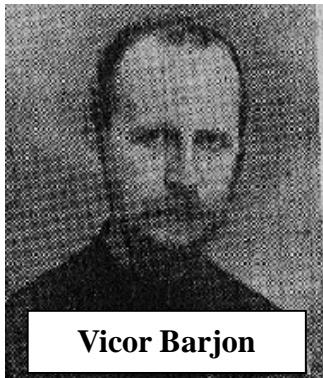
6- 1901 : départ d'une partie de Mongré à Bollengo, l'autre partie restant sur place, mais sans pères jésuites ; 1911 : Mongré quitte Villefranche-sur-Saône et s'installe dans l'Allier à Yzeure. Le domaine est saisi par le liquidateur des biens de la Compagnie de Jésus ; 1913 : Mongré est vendu par le tribunal de Villefranche. Le 13 avril, une société civile composée d'anciens élèves rachète les bâtiments. En octobre, les pères jésuites regagnent Mongré et la rentrée des classes peut avoir lieu normalement ; 1914-1918 : Mongré abrite un hôpital militaire où sont traités 2437 blessés. À la rentrée de 1918, l'effectif est de 364 élèves. Les jésuites à Lyon. XVIIe-XXe siècle. Étienne Fouilloux et Bernard Hours (dir.). Sociétés, Espaces, Temps. ENS Éditions. Lyon. 2005

véritable esprit, lié à l'exil, au fort encadrement religieux, à ce mélange inimitable de stricte discipline, de proximité des maîtres et de vie de château. Louis en fait partie ainsi que son frère Victor. Parmi les laïcs beaucoup habitent Lyon ou les départements du Sud-Est. Une poignée d'anciens élèves se sont essayés à la politique dont le plus célèbre Georges Bidault (1899-1983), qui a fait toute sa scolarité, de 1909 à 1916, à Bollengo. Bollengo a contribué à consolider la texture catholique des milieux dirigeants de Lyon, Grenoble ou Marseille. À l'arrivée, en 1919, l'essentiel a été sauvegardé, sans solution de continuité d'une génération à l'autre : des compagnies civiles immobilières ont conservé les bâtiments, une élite de familles a gardé sa fidélité à la Compagnie en continuant à lui confier ses fils. L'avenir est assuré et il le sera au-delà de toute espérance, aux lendemains de 1945, lorsque d'anciens élèves des châteaux de l'exil contribueront à définir la politique de la France. Le matricule militaire de Louis Barjon donne quelques indications sur les lieux de sa formation spirituelle⁷.



En 1921, il est étudiant et domicilié à Hales Place près de Canterbury, une propriété restée dans la famille Hales jusqu'en 1880, date à laquelle elle a été vendue à des jésuites exilés de Lyon et transformée en collège. Il bénéficie d'un sursis en 1921, 1922 et jusqu'en septembre 1923.

Il est incorporé au 21^e Régiment de tirailleurs algériens en novembre 1923 et passe par anticipation dans la disponibilité en avril 1925. Durant cette période, il fait la campagne du Levant. Suite à la défaite de l'Empire Ottoman en 1918, la France avait reçu mandat de la SDN pour une opération de maintien de l'ordre en Syrie et au Liban.



Victor Barjon

Sa première régence se déroule à Beyrouth (1924-1925)

En septembre 1925, il est à Jersey à la Maison Saint-Louis.

Sa deuxième régence s'effectue à Lyon-Trinité où il enseigne les Lettres.

Il est de retour à Lyon en décembre 1929 et en 1931 toujours à Lyon, montée de Fourvière, au séminaire des missions de Syrie.

Il est ordonné prêtre le 24 août 1933, en même temps que son frère Victor.

En avril 1936, il est au séminaire des missions à Yzeure dans l'Allier, professeur au juvénat (1935 à 1938).

On le trouve à Paray-le-Monial où il fait son troisième an, en septembre 1937, à la Maison de la Colombière.

Il est à Paris en janvier 1939, 15, rue Monsieur, où il a été nommé à la Revue Etudes⁸ en septembre 1938. Il n'a guère le temps de s'installer car la guerre éclate et il est mobilisé comme infirmier. Il est rappelé en septembre 1939, nommé caporal en janvier 1940 et affecté à l'EM du Corps aérien. Après l'armistice, il fait partie du groupe des Etudes replié en zone libre et chargé de publier Cité Nouvelle⁹, petite communauté dans un appartement de la rue Sainte-Hélène, avec les Pères Fessard et Doncoeur¹⁰. Période agitée de « France prend garde de perdre ton âme¹¹ » pendant laquelle Louis se plonge

7- Après son entrée dans la Compagnie de Jésus, le novice passe deux ans de formation spirituelle dans un noviciat. Puis il prononce ses premiers vœux. La troisième année se passe au juvénat où reçoit une formation en humanités, études des langues classiques et modernes, auto-expression orale et écrite. Les études de philosophie se font au philosophat. La période de régendat (d'un à trois ans) se fait dans une communauté ordinaire où le scolastique fait l'expérience du service apostolique. Les quatre années d'études de théologie préparatoires au sacerdoce se passent dans un théologat. La dernière période de formation est le Troisième An, une récapitulation spirituelle et intégration en profondeur des acquis intellectuels, spirituels et pastoraux. Il dure de 6 à 10 mois et prépare à la profession religieuse définitive qui aura lieu une année ou deux plus tard.

8- La revue *Études*, intitulée originellement *Études de théologie, de philosophie et d'histoire*, a été fondée en 1856 sous la direction de deux jésuites, Jean (Ivan) Gagarine (d'origine russe) et Charles Daniel. À l'origine, publication à contenu surtout théologique, elle s'ouvrit au début du XX^e siècle à des thématiques plus culturelles. La parution a été pratiquement continue (mensuelle ou bimensuelle selon les périodes) depuis sa fondation, à l'exception des années 1880-1888 (expulsion des jésuites) et 1940-1944 (occupation allemande).

9- Après la défaite de 1940, les jésuites de l'Action populaire, mouvement destiné à faire connaître la doctrine sociale de l'Église, lancent en janvier 1941 une nouvelle revue, *Cité nouvelle*, qui devient la principale revue de la Compagnie. Elle soutient d'abord l'armistice et la politique de Révolution nationale. Mais des doutes apparaissent à l'hiver 1941, puis une méfiance à l'encontre de Laval. La revue s'oriente vers davantage d'études philosophiques et religieuses, délaissant les questions économiques et sociales. Fin 1942, elle se lance dans la résistance spirituelle au nazisme et au communisme ; elle prône un apostolat spirituel et propose une religion d'espérance. Convertir les hommes apparaît plus important que s'engager temporellement.

10- Pendant la seconde guerre mondiale, Paul Doncoeur (1880-1961) qui devient Aumônier national de la route SDF (1940), prend des positions politiques et réclame des scouts ou des cadets un engagement loyal derrière le Maréchal

dans la mémoire écrite des hommes pour en tirer toute une galerie de tableaux, dans une collection intitulée « nos beaux métiers par les textes » : Le Paysan (1941), Le Soldat (1943), Le Marin (1943) suivis après la guerre de L'Éducateur (1946), Le Missionnaire (1946), Le Médecin (1948) tous étant à l'honneur des vocations de la famille, tous édités chez Xavier Mappus. Le Puy.

De 1945 à 1967, le Père Barjon œuvre à la revue *Études* à Paris pour la rubrique chronique littéraire. Il suit les nouveaux courants littéraires, le théâtre, rencontre de fortes personnalités comme Claudel, Mauriac, Gabriel Marcel. Il rédige une centaine d'articles et dans le même temps produit de nombreux ouvrages :

Le drame de notre destinée dans le théâtre contemporain (1953) ; Paul Claudel (1953) ; Gide et Saint-Exupéry, dialogue des deux ferveurs... (1953) ; Jean Giraudoux, magicien désenchanté... (1954)...

Invité par le Provincial de Lyon, en 1956, sur la vie et l'œuvre de son ami Teilhard, il écrit « Le combat du Père Teilhard de Chardin », seulement publié en 1971 ! Par contre « La Carrière scientifique de Pierre Teilhard de Chardin » (1964) passe la « censure ».

On lui doit aussi : Le silence de Dieu dans la littérature contemporaine (1955) ; Mondes d'écrivains, destins d'hommes (1960) ; L'inquiétude contemporaine de Baudelaire à Mauriac ((1962)

Il participe comme parolier à des chants liturgiques : Le jeu de celle qui fit la porte s'ouvrir (1945), mystère en un prologue et quatre tableaux ; Chants français pour la messe du peuple chrétien (1949) ; Gloire au Seigneur, Chants nouveaux pour la vie chrétienne, composés ou harmonisés sur des textes originaux (1952) ; Dieu m'abandonne (1953) ; Du Roi de gloire. (1956) ; Nous t'offrons ce pain : Chant pour l'Offertoire (1958)...

Il s'intéresse aussi au profane : La chanson d'aujourd'hui (1962).

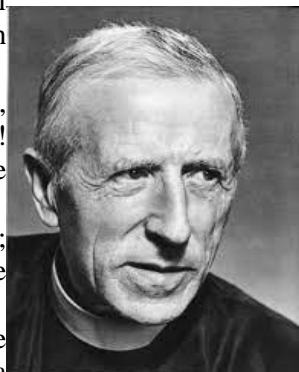
Outre cette activité toute littéraire, il avait besoin de contacts et donnait des cours à l'École normale de filles, à l'Institut catholique et dans des grandes écoles. Il voyageait aussi beaucoup en France, en Europe : Norvège, Finlande, Suisse, Autriche et au Moyen-Orient en charge des relations Paris/Beyrouth. En 1962, il se tourna vers le Nouveau Monde et assura des cours dans des universités canadiennes et américaines.

Il aimait le sport, surtout le tennis mais aussi football et rugby.

En 1967, il quitte la revue *Études*, est nommé à Nice. Pendant 7 ans, il résidera le plus souvent au Canada et aux États-Unis où il appréciera la « décontraction » des grandes universités jésuites et les grands espaces.

Des ennuis de santé vont progressivement réduire ses activités : cassure du col du fémur en 1978 et nouvelle fracture en 1982. Il cesse ses voyages et renonce à conduire. Il garde cependant l'amour de la littérature et prend en charge la vie liturgique de la communauté, continuant à recevoir les visites d'amis et de retraitants du Centre de Rencontre et d'Information de Bello Sguardo à Nice.

Il meurt à Paris, mort soudaine alors qu'il était au restaurant invité par un ami de longue date.



Un éditeur alsacien au Puy

François Xavier (1888-1961) est le deuxième fils d'Ignace Mappus, journalier, et de Marie Justine Hubert. Ils sont établis à Colmar. Xavier Mappus entre en 1903 à l'*Elsässische Volksbote*, *Le Messager populaire alsacien*, dirigé par le chanoine Delsor (1847-1927), pour combattre l'influence de l'*Elsässer*, *Le Nouvel alsacien*, jugé trop favorable au ralliement des catholiques alsaciens au *Zentrum* allemand (Centre). En 1913, le chanoine Cetty (1847-1918) le charge d'organiser la Société alsacienne d'édition de Haute-Alsace (*Oberelsässische Verlagsanstalt*). Mappus achète alors du matériel pour équiper une imprimerie qui s'avéra importante lors des futures controverses politico-religieuses de l'entre-deux guerres. L'entreprise se transforme peu à peu et prend le nom de *Société d'édition Alsatia*. En 1939, elle avait pris un tel développement qu'elle put imprimer sept quotidiens dont le *Mülhauser Volksblatt* et l'*Elsässer Kurier*, sept hebdomadaires dont le *Sonntag*, deux bi-mensuels et quinze mensuels. Les éditions *Alsatia* devinrent ainsi le deuxième éditeur catholique de France après *Bayard Presse*. Parallèlement Xavier Mappus, grâce à son excellent flair commercial, développa le domaine de la librairie, de la papeterie et du matériel de bureau. Il ouvrit des magasins de vente, non seulement dans les principales villes d'Alsace, mais aussi à Paris, Périgueux, Paray-le-Monial, Lourdes et Fribourg en Brisgau. Il étendit même son réseau de vente jusqu'à Rome où il devint directeur de la Librairie française et membre du Comité international de la Presse

Pétain. En 1943, le Père Donceur est marginalisé par les jésuites pour ses prises de positions. Également il se retire des Scouts de France et certaines amitiés sont rompues car il a appelé les routiers à partir pour l'Allemagne, paroles à la limite de la Collaboration.

11- Le père Gaston Fessard (1897-1978) fut notamment, en novembre 1941, le rédacteur du premier numéro des *Cahiers du Témoignage chrétien*, intitulé "France, prends garde de perdre ton âme", qui appelait à s'opposer au nazisme au nom des valeurs chrétiennes. Il contesta également l'obligation d'obéir au régime de Vichy en élaborant la théorie du « prince esclave », empruntée à Clausewitz : il convient d'obéir au prince lorsqu'il reste souverain et agit au nom du bien commun, mais la résistance s'impose au prince-esclave dont la souveraineté est limitée et l'action dictée par l'occupant.

catholique. À partir de 1924, il s'occupa aussi de l'agence de publicité et de voyages Presses réunies à Strasbourg. En 1937, il créa la célèbre collection *Signes de piste* qui édita des romans et lectures pour la jeunesse. Pendant la guerre 1939-1945, il s'établit à Paray-le-Monial et au Puy où il avait trouvé un repli pour la société. En février 1945, il participa en tant que délégué du Haut-Rhin à la fondation du P.R.P. (Parti Républicain Populaire) à Strasbourg avant l'adhésion au MRP (Mouvement Républicain Populaire). Il reprit son poste de PDG en mars 1945. Après plusieurs années de travail acharné, il réussit à donner un nouvel essor à la société. Il était membre fondateur et membre du conseil d'administration de la Presse réunie, membre de la Commission internationale permanente des éditeurs et directeurs de journaux catholiques à Rome, du Comité central de la Chambre syndicale des maîtres imprimeurs de France et principal actionnaire de la société d'édition du *Nouveau Rhin Français* (1945-1961). Les efforts accomplis pendant 45 années d'activité au service de l'Action catholique et de la diffusion de la presse catholique lui valurent la grand-croix de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Après son retour en Alsace à la fin du conflit, il semble que sa maison d'édition ait continué à fonctionner au Puy sous la direction de son deuxième fils, Marie Joseph Antoine. Son premier fils Marie François Xavier (1914-1978) est devenu prêtre. Il eut aussi deux filles : Marie Madeleine Paule (1916-1991) et Marie Thérèse Odile Monique (1926-2016). Ce fils, Antoine Mappus né à Colmar en 1920, est décédé à Pierre-Bénite dans le Rhône en 2010 et inhumé au Puy. Dans une lettre de mai 1947, adressée à une parente, l'auteure Alix Poucel, met en doute ses qualités professionnelles. Elle lui avait confié l'épreuve *Fioretti de Provence*, sous le pseudonyme de Brindille, où elle raconte quelques épisodes de la vie de ses proches. A peine édité, quantité de fautes d'impressions gâchait le texte :



« Mais tout à fait grave est la carence de l'éditeur qui n'est plus Xavier Mappus, lequel avait édité Victor [Poucel] et accepté les *Fioretti*, mais son fils Antoine qui le remplace au Puy, Xavier Mappus ayant recommencé à s'occuper à Colmar de la maison d'édition *Alsatia* qu'il avait fondée je crois et qui s'est remise en marche après la guerre. Antoine s'avère un complet incapable et m'a implicitement avoué qu'il n'a rien fait et n'a pas employé les moyens de publicité de son père. Tout en me montrant une touchante bonne volonté et vendre ses livres c'est du reste son intérêt, il a tout laissé en plan. On me dit par ailleurs que les auteurs qu'il édite se désespèrent. Les livres de Victor intéressent seulement une qualité très spéciale de lecteurs, se vendaient cependant bien sous la direction de Xavier Mappus me disait mon frère. Et les *Fioretti* qui, à cause de leur genre, plaisent à tous, soulevant même des enthousiasmes, auraient été enlevées si simplement la publicité habituelle avait été faite. Mais il n'est toujours pas dans les librairies. La première cause de mon souci à ce sujet est M. L.... ruinée au cours de l'édition qui a voulu cependant tenir sa parole en payant immédiatement, mais a besoin de rentrer au plus tôt dans ses fonds. C'est ce que j'ai expliqué à Antoine M. auquel on dit qu'il faut tenir l'épée dans les reins. C'est un malade, un anormal cérébral complet. Trois exemples : pour le prix fixé par lui à 120 fr à cause d'une erreur de 20 fr en plus faite par lui donne une addition de quelques chiffres à peine ; le lui ayant fait remarquer, il m'envoie un 2ème exposé des frais (représentant impôts etc.) dans lequel les facteurs sont entièrement différents de ceux du 1er exposé et, un comble !, les 5% alors de diminution légale au lieu d'être soustraits sont ajoutés à l'addition. J'ajoute que les frais de publicité qui font monter le prix du livre n'ont pas existé puisqu'on a rien fait ! ; comme je lui avais écrit que la commande de *Clairière* faite deux fois (et peut être trois) n'avait pas été servie, il la lui envoie ; Joseph voit les livres en magasin mais reçoit ensuite une lettre de ce pauvre Antoine lui disant qu'il ne croyait pas que *Clairière* lui ait rien commandé !

Évidemment il faudrait qu'il soit remplacé, mais c'est lui qui reçoit les lettres pour Xavier Mappus et l'on ne peut donc aller voir celui-ci. Et puis conviendrait-il de l'anomalie de son fils ? Accepterait-il de la congédier ? Et comment le remplacer quant à lui-même il trouve plus avantageux probablement sa situation reprise à *Alsatia* et préféra la garder, dut sa maison du Puy s'en aller à la dérive. »

Antoine Mappus participe à la rédaction de deux ouvrages collectifs : *Saint-Paulien et le château de la Rochelambert*, avec André Chanal et Georges Oulhion-Barrande en 1954 ; *Le curé d'Ars par ceux qui l'ont connu. Dépôts des témoins du Procès de l'Ordinaire avec Bernard Nodet et Jean-Philippe Nault (Préfacer)*, en 2009.

Nous ne disposons pas de témoignage contradictoire.

Nous n'en savons pas plus sur la succursale du Puy. Nous avons trouvé des ouvrages édités au Puy jusqu'en 1967.

A. Andrieu (illustrateur)

Ses bois¹² originaux illustrent le recueil. Louis Barjon le remercie dans la préface et l'assure de sa « toute fraternelle reconnaissance » pour avoir œuvré « avec tant de talent et d'intelligente fidélité ». Ses bois ne sont pas un pur agrément mais « contribuent de façon particulièrement heureuse à réaliser son dessein : faire voir, faire comprendre, et faire aimer ».

J. Le Hénaff (imprimeur)

Jules Le Hénaff (1853-1930), né à Lorient, épouse Anne Marie Bourlier en 1878 et se fixe à Saint-Etienne. Il est négociant, puis libraire et libraire-imprimeur en 1890. L'entreprise se développe et s'installe alors en 1921 au 34 rue Balaÿ. Ses fils n'ont pas pris sa succession. L'aîné Henri suivit son oncle Henri Le Hénaff qui avait une entreprise de négoce de fer (rue Tréfilerie et au Marais) ; le second Joseph suivit une carrière militaire, lieutenant dans un régiment de zouaves. Le troisième Jean fit carrière dans la métallurgie. L'imprimerie perdurera par l'association des neveux de Jules Le Hénaff, Louis Callet et Adrien Pasteur,

avec une belle impulsion jusqu'aux années 1970. Ce fut le moment choisi pour construire une nouvelle usine dans la zone industrielle de la Chauvetière à Saint-Etienne. Confrontée aux effets de la crise et de la concurrence, l'entreprise connut des difficultés qui conduisirent à sa fermeture en 1983.



Le Paysan est un recueil de textes littéraires et poétiques. Mais, l'auteur s'en défend, ce n'est pas une simple anthologie. Il conseille non de le feuilleter mais de le lire d'une façon suivie car il donne de la vie paysanne une évocation ordonnée et progressive. Textes et chapitres sont accompagnés d'un texte inédit les précisant et établissant un lien entre eux.

L'ouvrage comprend deux livres de longueur inégale. Le livre 1 (40 pages) intitulé « L'Eternel Paysan » comprend quatre chapitres : La Bible, Les grecs, Les Romains, L'évangile. Le livre II (260 pages) « Le Paysan de France » comporte douze chapitres : Le Paysan (typologie des ruraux) ; La vie paysanne (rudesse et aussi joies) ; Le cadre paysan (pays, vie végétale et animale, le village) ; Saisons de la terre et saisons de l'homme) ; Bergers et pâturages ; Les grands travaux ; Autres labeurs ; La ferme ; Fêtes et jeux ; La maison paysanne ; La famille paysanne ; L'âme paysanne.

La préface de Louis Barjon est bien dans l'esprit de la Révolution nationale¹³ prônée par le Maréchal Pétain. Pour que revive le pays, les Français doivent retrouver le goût de l'effort et du travail. Il faut réveiller chez le travailleur la conscience de la noblesse de sa condition et de la grandeur de son geste. Ainsi il ne sera pas le rouage aveugle d'une absurde nécessité mais le collaborateur intelligent d'une œuvre utile et féconde. Retrouver ce lien c'est comprendre la valeur du métier et la grandeur du travail. Tout labeur est un acte qui construit, transforme, ploye la matière et prolonge ainsi l'éternel geste créateur. Tout labeur est aussi service et permet à la société des hommes de vivre, prospérer et grandir.

Le but de cette collection est de raviver au cœur des Français l'estime et l'amour de nos métiers.

Illustrer les métiers par des textes est entreprise périlleuse. Il eut été possible de publier des témoignages, des enquêtes dans les milieux concernés. Cette démarche aurait bien sûr permis d'acquérir une exacte connaissance des conditions de vie du travailleur. Mais il s'agissait plutôt de retrouver sous le geste du travail le sens spirituel qui s'y dissimule. Le travailleur n'en a qu'une conscience peu distincte, obsédé par le souci du gagne-pain, la fatigue et la répétition des efforts quotidiens qui le tiennent asservi du matin au soir. Il lui manquerait aussi l'art d'exprimer son sentiment, le beau langage n'est pas son affaire.

Certains littérateurs idéalisent à plaisir le monde du travail sans le connaître réellement et c'est alors une caricature de la vérité. Mais d'autres produisent des textes justes allant à l'essentiel et donnant de la réalité une image authentique et plus vivante qu'une sèche analyse. Il s'agissait donc de les bien choisir et ainsi oser célébrer *Nos beaux Métiers par les Textes* en ne retenant que les pages qui portent en elles une authentique résonance humaine et une belle facture littéraire.

Cette collection voudrait contribuer au rapprochement du monde de la pensée et de celui du travail si nécessaire aujourd'hui à la renaissance spirituelle et morale du pays.

12- La gravure sur bois ou xylogravure, est un procédé de gravure en taille d'épargne sur un support en bois. Il s'agit peut-être de la plus ancienne technique permettant l'impression de motifs sur un support.

13- Des affiches de propagande avec le portrait de Pétain soutenu par une francisque au-dessus d'une scène représentant la France rurale et industrielle furent tirées à plusieurs millions d'exemplaires par l'imprimerie Le Hénaff à Saint-Etienne.

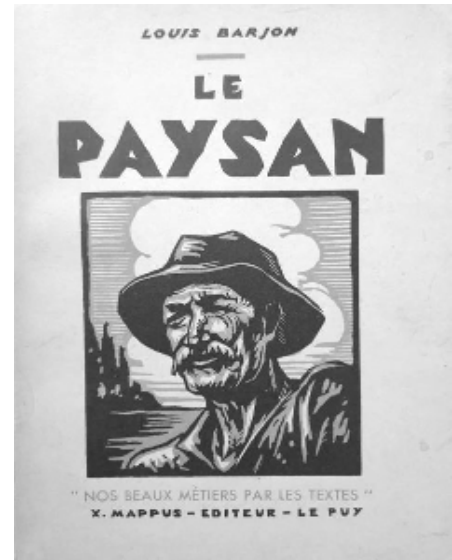
Le Paysan ouvre la série, la première place lui revenant de droit. C'est le plus proche de la terre, le plus utile à la société des hommes, celui qui nous donne le pain. Il n'est pas né de rien, aussi la première partie est consacrée à L'Eternel Paysan de la Bible, en passant par les grecs, les romains, à l'Évangile. Cette approche aide à comprendre l'actuel Paysan de France modelé par la terre et vingt siècles de civilisation chrétienne. En conclusion, Louis Barjon retrouve des accents pétaïnistes : « Paysan, c'est vers toi que se tourne aujourd'hui l'espoir instinctif de la nation meurtrie !. Et il rappelle le message au pays du Chef de l'État Français : « La France a besoin de paysans heureux ».

Voici les textes du chapitre V : Bergers et pâturages.

V- Bergers et pâturages

*Debout sur l'horizon
Dans le vent du soir qui fait flotter sa cape
Et tord les nuages au couchant
Paternel
Le fidèle gardien contemple
Multipliée à l'infini parmi le frisson des herbes
La blanche courbure des échinés*

*Voué à la solitude et au silence
Le berger
Reste d'ordinaire un méditatif et un simple
La lenteur de sa démarche
Le vague malicieux de son regard
Trahissent l'habituel compagnon
Des brebis et des étoiles.*



Henry Bordeaux¹⁴

C'était l'heure des étoiles à la montagne. Elles n'y sont pas lointaines comme sur la plaine ou la mer. Dans l'espace limité que laissent entre elles les formes de la terre soulevée, elles apparaissent plus amicales, presque plus humaines. Elles sourient, elles calment, elles apaisent... Tandis qu'ailleurs, si nombreuses que la vue s'y perd, elles évoquent, par l'idée même des autres mondes qui sont par delà leurs dessins lumineux, notre désir d'infini et notre convoitise de comprendre et de savoir, il semble, plus rapprochées, dans un ciel étroit, dans un ciel encadré, qu'elles chassent de nos pensées la confusion, la dispersion, l'incertitude pour les remplacer par la ferveur de notre simple émotion. Elles se contentent de dire avec insistance que Dieu est là. Les nuits étoilées de la montagne sont toutes religieuses.

La neige sur les pas

Victor Hugo

Il est calme en cette ombre épaisse ;
Il aura bien toujours un peu
D'herbe pour que son bétail paise,
De bois pour attiser son feu.

14- Henry Bordeaux (1870-1963), avocat, romancier et essayiste, est fils d'avocat. Il perpétua la tradition familiale et après avoir exercé à Paris, puis dans sa ville natale, il choisit à partir de 1900 de se consacrer aux lettres. En 1894, alors qu'il travaille, à Paris, comme avocat-rédacteur à la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, il publie son premier livre, "Âmes modernes", aussi connu sous le titre "La Fée de Port-Cros" ou "La Voie sans retour". Ses nombreux romans, parmi lesquels on compte notamment "Le Pays natal" (1900), "La Peur de vivre" (1902), "La Petite mademoiselle" (1905), "Les Roquevillard" (1906), "Les Yeux qui s'ouvrent" (1908), "La Croisée des chemins" (1909), "La Robe de laine" (1910), "La Neige sur les pas" (1911), "La Maison" (1913), "La Résurrection de la chair" (1920), "La Chartreuse du reposoir" (1924), "La Revenante" (1932), qui pour la plupart ont pour cadre sa Savoie natale, sont un hymne sans cesse renouvelé à la famille et aux valeurs traditionnelles, religieuses et morales, dont elle est la garante. On lui doit également des recueils de contes et nouvelles, et plusieurs essais critiques. Il rédigea enfin ses mémoires, parus en 11 volumes de 1951 à 1966, sous le titre "Histoire d'une vie". Il fut élu à l'Académie française, en 1919, au fauteuil de Jules Lemaître. Il devait siéger à l'Académie française pendant plus de quarante ans et en devenir le doyen d'âge et d'élection. En 1959, il raconte ses souvenirs d'académicien dans "Quarante ans chez les quarante".

Nos luttes, nos chocs, nos désastres,
Il les ignore ; il ne veut rien
Que, la nuit, le regard des astres,
Le jour, le regard de son chien.

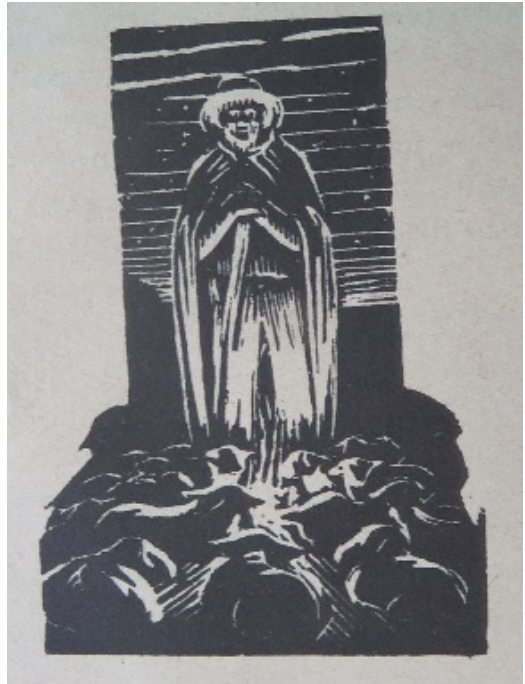
Son troupeau gît sur l'herbe unie ;
Il est là, lui, pasteur, ami,
Seul, éveillé, comme un génie
A côté d'un peuple endormie.

Ses brebis, d'un rien remuées,
ouvrant l'œil près du feu qui luit,
Aperçoivent sous les nuées
Sa forme droite dans la nuit.

Et, bouc qui bêle, agneau qui danse,
Dorment dans les bois hasardeux
Sous ce grand spectre Providence
Qu'ils sentent debout auprès d'eux.

Les Contemplations

*Sitôt le troupeau rassemblé dans la cour de la ferme
C'est le départ
Là-bas vers la plaine ensoleillée
Ou là-haut vers la fraîcheur des sommets
Selon la nature des pays ou des saisons*



Frédéric Mistral

Mais lorsqu'ensuite la chaleur s'apaise, et que la neige sur les grandes cimes déjà tourbillonne aux pays montagnards, de l'immense plaine de Crau pour brouter l'herbe hivernale, il fallait voir, des hautes vallées dauphinoises, descendre ce riche troupeau !

Il fallait voir cette multitude se développer dans le chemin pierreux ! Au front de toute la troupe, les agneaux hâtifs cabriolaient par joyeuses bandes. L'agnelier les dirige. Les ânes portant sonnailles, et les ânonnes, et les ânesses, en désordre, les suivaient...

Capitaines de la phalange, avec leurs cornes retroussées, après venaient de front, en branlant leurs clarines, et le regard de travers, cinq fiers boucs à la tête menaçante : derrière les boucs viennent les mères, et les folles chevrettes, et les blancs petits chevreaux.

Troupe gourmande et vagabonde, le chevrier la commande. Les mâles des brebis, les grands béliers conducteurs, dont les museaux dans l'air se dressent, alors paraissent dans la voie ; on les reconnaît à leurs grandes cornes, trois fois entortillées autour de l'oreille.

Et encore (honoré signe qu'ils sont les sires du troupeau), ils ont les côtes, ils ont le dos orné de houppes. En tête de la troupe marche le chef des pâtres, de son manteau s'enveloppant les deux épaules. Mais le gros de l'armée arrive à la suite...

Escadron dépenaillé parmi les bréhaignes, les vieux béliers qui ont été vaincus aux combats d'amour, avec les édentées et les boiteuses, ferment enfin l'arrière-garde, béliers crevés, tristes débris qui ont perdu tout ensemble et les cornes et l'honneur.

Et tout cela, brebis et chèvres, autant qu'en contenait la voie, était à Alàri, tout, jeune et vieux, beau et laid... Et devant lui lorsqu'elles descendaient, qu'elles défilaient par centaines, ses yeux se délectaient (à cette vue)... Il portait comme un sceptre, un rondin d'érable.

Et, avec ses blancs et grands chiens de parc qui le suivaient dans les pâturages, les genoux boutonnés dans ses guêtres de peau, et l'air serein et le front sage... vous l'eussiez cru le beau roi David, quand, vers le soir, au puits des aïeux, il allait, dans sa jeunesse, abreuver les troupeaux.

Mireille. Poème provençal

(à suivre...)

T'TCHINE

Dans la vitrine d'un commerce du Puy-en-Velay, je tombe en arrêt devant une bouteille de bière locale, « La t'tchine blonde avec motueka », et sur l'étiquette une tête de brebis noire stylisée !

Dans la dite vitrine, une affichette donne une explication que je vous livre :

HooOO T'TCHINE!

Me disait mon grand père avec une intonation sèche, mais non pas pour le moins chaleureuse... Une vieille expression en patois Vellave qui permettait de désigner l'autre (ou soi-même) comme un étourdit, un maladroit, un sot ou bien même un nigaud bien buté... Parfois utilisée d'une manière bienveillante, avec une note d'affection, parfois pas du tout.

Enfinement, je crois qu'elle permettait simplement de mettre en avant le caractère bien trempé et typique, commun aux habitants du coin.

Il faut dire que du caractère, il en déborde en Haute-Loire! Autant dans les personnalités et les relations, que dans l'assiette, les paysages et les traditions! Mais là où il est le plus fort, c'est dans son histoire. L'Histoire du Velay, semble avoir été tirée d'une grande épopée.

Un peuple fort depuis des siècles, un territoire protégé, marqué par un patrimoine unique et sauvegardé. Une terre encore sauvage, riche de ressources et de vie.

Un peuple fier de ses racines, fier de cette image unique en France et dans le monde!

Un peuple aimant son pays, aimant les choses simples, tel un bon repas campagnard au coin du feu, partagé avec quelques amis et s'accompagnant d'une bonne tranche de rigolade.

Un petit peuple au cœur de la France, au cœur des suc, enfants des volcans.

Les derniers Gaulois...

Je suis un petiot d'païs et toi?

T'TCHINE VA!

Nous avons compulsé le livre d'Hervé Quesnel au sujet de ce terme du parler local *Tétine*¹ :

Idiot(e). Prononcé /tétchine/ « Tétine, va ! » ; « Oh, tétine ! qu'est-ce que tu en sais ? »

Aparté : On disait au Puy la formulette suivante : D-ont siàs ? D'ou es-tu ? Delh Pèça costat de las Tetinas ! (du Pis à côté des Tétines!) Le jeu de mot porte sur l'homophonie entre Lo Puèi / pèi (Le Puy) et lo pèiç / pèi / (le pis). Quant à tetinas, c'est une façon moqueuse de parler des habitants de Saint-Etienne, los Sent-Estiènes, d'où l'on ne tire que Tiènes, phonétiquement proche de tetina. Notons en passant que le blason des Stéphanois est les Gagas ; ceux-ci nous renvoyaient la monnaie en nous appelant les Haute-Bigue. Beaucoup de ces gens de ville savaient de quoi ils parlaient, étant pour la plupart originaires de la Haute-Loire, considérée comme pays de chèvres, avec l'idée d'une paysannerie reculée.

Une marque

Un article de l'Eveil² du 02/06/2020 nous en apprend un peu plus sur cette marque que son créateur Maxime Teissier voulait représentative les habitants du Velay et de sa culture. Le nom était tout trouvé, une vieille expression en patois utilisée par son grand-père : « T'tchine » pour une marque fortement identitaire pour afficher la fierté de nos racines et de nos origines. Maxime Teissier raconte la naissance de ce concept. « Lors d'un repas de famille, mon oncle, routier, expliquait qu'il n'avait rien pour afficher la fierté de ses racines vellaves dans son camion. Alors un jour, je lui ai confectionné un T-shirt puis je me suis laissé prendre au jeu ! » Depuis, il s'est lancé dans l'aventure de l'auto-entreprenariat. La marque T'tchine est déposée, la boutique en ligne est activée et du stock est déjà disponible. T-shirt, sweat, polo, ces vêtements à tendance sportswear possèdent toutes des subtilités locales qu'il faut savoir déchiffrer. La coquille Saint-Jacques, la Noire du Velay ou encore les volcans, la Verveine, Notre Dame, le Mézenc, l'Artisou, la bière locale Motueka... c'est bien « l'esprit de chez nous » que Maxime Teissier tente de mettre en avant sur cette nouvelle gamme de vêtements.

Pour fabriquer sa gamme, Maxime Teissier s'est imposé plusieurs exigences. Tous les vêtements sont fabriqués à 100 % avec du coton biologique. La teinture est issue d'origine naturelle ou biologique. Enfin, l'ensemble des vêtements sont labellisés Fair Wear pour assurer qu'il n'y a pas eu de travail d'enfants ni de



1- Hervé Quesnel. Le français parlé du Puy-en-Velay et de ses environs. Editions de la Montmarie. Olliergues. 2006

2- T'tchine : une marque de vêtements qui met à l'honneur les symboles du Velay. Eveil de la HL. 02/06/2020



salariés exploités. Toute la chaîne de transformation des produits est effectuée en Haute-Loire. Les étiquettes et coutures sont fabriquées dans l'atelier « Au fil du Meygal » à Saint-Julien-Chapteuil. Pour l'impression, c'est à Brives-Charensac, chez Ghislain Impression, que sont effectués les flocages.

Sur le logo du créateur altiligérien, on retrouve des subtilités identitaires propres au Velay : l'expression T'tchine, la traditionnelle coquille Saint-Jacques, l'empreinte de sabot de la Noire du Velay ou encore le côté volcanique du territoire.

Et la bière ?

Florent Gillot, créateur de la brasserie Motueka, propose une belle gamme de bières locales de caractère, avec des produits locaux. Son entreprise est née en juin 2018 à la suite d'un long voyage en terre Néo-Zélandaise et d'une longue période d'apprentissage à la brasserie Ouroboros de Freycenet-la-Tour. Il lance ses deux premières bières et s'installe en 2020 dans ses propres locaux à Brives-Charensac.

L'orge locale provient de chez son oncle, Bruno Gerenton exploitant à Auteyrac. Une fois ramassée l'orge part en direction de La Malterie des Volcans à Saint-Germain-Lembron dans le Puy de Dôme. Elle est maltée là-bas, processus de germination contrôlée dans le but de développer un complexe enzymatique et surtout la saccharification de l'amidon. Le houblon provient du Puy de Dôme et de Haute-Loire.

L'objectif de la brasserie n'est pas de grossir indéfiniment dans le but de produire toujours plus. Elle est là pour répondre à une demande, pour continuer le travail de nombreux exploitants et artisans de Haute Loire en remettant la juste place de la production locale dans notre quotidien et dans notre consommation.

Ce nom de Motueka rend hommage au voyage du brasseur en Nouvelle-Zélande, ce magnifique pays, et à sa reconversion dans le monde brassicole et son amour de la bière. La petite bourgade de Motueka, environ 8000 âmes, se situe dans l'île du sud. Motueka est aussi une variété de houblon Néo-Zélandais.

La prononciation est « Motuweka » qui se traduit du Maorie « l'île des Weka », oiseaux marcheurs qui s'aident en revanche de leurs ailes pour sauter plus haut et grimper sur les branches basses des arbres, ou lors de combat contre un congénère. Ses ailes lui servent alors pour battre l'air et créer ainsi un nuage de poussière et de feuilles sèches qui aveugle l'adversaire. Excellent nageur, il est capable de se déplacer sur de longues distances en zones humides, parfois même en mer.

La brasserie produit une gamme locale dont l'Altiligérienne, la Pouzollane, la Nom de Diou !, une gamme internationale et la T'tchine blonde avec une noire du Velay sur l'étiquette !

A quand une bière brune ou pouzollane pour célébrer la toison noire de nos brebis noires ?



Jean Claude Brunelin



NOËL¹

« Mais où sont les Noël's d'antan ²? »

Noël est resté pour moi un mot magique. Comme j'aimerais offrir à mes petits, ne serait-ce qu'une fois, un Noël que j'ai vécu aux Echelettes³. Je ne sais pas qui allait couper le sapin, mais il était bien fourni, d'un beau vert brillant, dressé à droite en entrant, en bonne place, sans gêner l'activité de la mémé. Avec Maïe⁴, nous le garnissions avec des boules en papier d'aluminium enveloppant les tablettes de chocolat. Les guirlandes étaient de son invention : découpages de papier crépon multicolore, petites pommes de pin teintées... Et surtout des bougies, de vraies bougies, avec de vraies flammes ! Rien à voir avec nos sapins de maintenant, quelques fois en plastique, surchargés de boules de toutes sortes, de guirlandes plus *escarabillées* les unes que les autres, de chapelets d'ampoules électriques. D'accord, ils ruissellent de lumières, nos sapins modernes... Mais, voulez-vous que je vous dise : les sapins de mon enfance étaient bien plus beaux. De plus, ils sentaient la forêt, la cire fondue, que sais-je encore. Il y avait sans doute aussi une crèche, mais l'arbre me subjuguait tellement que je l'ai oubliée. Si jeune et déjà un brin *iguanaou*, comme on dit en Lozère. Pour les non lozèriens, le mot se traduit par huguenot, donc faux chrétien, excusez-moi du peu, sur cette terre où perdure encore l'amer souvenir de la guerre des camisards.



Nous descendions au bourg pour la messe de minuit, les habitants de chaque ferme se joignant à nous lorsque nous passions devant chez eux. Arrivés devant la dernière maison, celle de la Touquette, nous formions une joyeuse procession, éclairés par quelques chalets, petite lanterne octogonale, vitrée, dans laquelle brûlait une bougie. Nous foulions la neige durcie et j'entends encore le crissement de nos pas. Je sais, cela fait carte de Noël, je n'invente pourtant rien, c'était ainsi.

La mémé avait garni le feu pour que la maison soit chaude à notre retour, mais aussi pour tenir au chaud l'andouille gardée précieusement depuis la dernière *saint Cochon*⁵ afin, comme le veut la tradition, la déguster après la cérémonie.



Pour cette occasion, l'église brillait de tous ses feux. Le curé, aidé par les *menettes*⁶ de la paroisse, avait agencé la crèche : papier rocher pour simuler l'étable, personnages naïfs, colorés adorant dévotement un enfant Jésus proportionnellement bien plus grand que les autres, je ne me suis jamais expliqué pourquoi. Nous étions fascinés par un ange, assis sur le devant, bien à portée des paroissiens (mauvaise langue !), dont la robe cachait un coffret. Une petite fente entre ses mains dévotement jointes, permettait de glisser une pièce, et il inclinait la tête pour remercier du don !

La partie musicale était assurée par les cantiques de la chorale des jeunes « enfants de Marie », filles sages de la paroisse, soutenues par l'harmonium et les assistants. Je serais un peu comme l'ami Brassens chantant « sans

1- Ce texte est extrait d'une plaquette non publiée ni datée, intitulé *Ho ! Mes aïeux !*, recueil et souvenirs de jeunesse.

2- Oh! Mais où sont les neiges d'antan ! / Je fais le rêve d'un Noël blanc, / Avec d'la neige sur les crêtes, /Et les enfants aux fenêtres /Regardent tomber les flocons.

Oh! Mais où sont les neiges d'antan! /Je fais le rêve d'un Noël blanc, /A chacun d'vous j'envoie mes vœux, /Et souhaite un Noël très joyeux, / Et que tous vos Noël soient blancs.

3- Hameau de la commune du Brugeron dans le Puy-de-Dôme, arrondissement d'Ambert et canton d'Olliergues.

4- Tante de la narratrice, côté maternel, diminutif de Marie.

5- La saint Cochon, aussi appelée saint Boudin est une fête traditionnelle rurale française célébrée dans plusieurs régions, à l'occasion de la tuade du porc.

6- Femmes pieuses assurant l'entretien et la décoration de l'église.

le latin, la messe nous emmerde ». D'accord, on ne comprenait rien de ce que le curé disait. D'accord, quand il fallait répondre, autre chose qu'Amen, il y avait le son mais pas les paroles ! Mais c'était beau, cela contribuait à la magie de ce moment exceptionnel. J'ai la foi, cependant je sais très bien que la Nativité tient plus de la légende que de la réalité. Nom de nom, ne pourrait-t-on pas dépoussiérer les Evangiles, rétablir autant que faire se peut la vérité, tout en gardant un peu de poésie et de merveilleux ?

Contrairement aux autres messes, où, au bout d'un moment, trouvant le temps long, on s'agitait, on bavardait, on prenait le fou rire pour un rien, la mémé nous jetait un regard qui se voulait sévère, nous replongions le nez dans notre missel... et recommencions à faire les polissonnes. Là, nous étions sages, bien trop occupées à admirer les bouquets de fleurs en papier bleu, rose, blanc qui ornaient les chapelles latérales, dédiées à la Vierge de Lourdes et son inséparable sainte Bernadette, à saint Joseph, à sainte Thérèse de Lisieux, au saint curé d'Ars, particulièrement honoré alors dans nos campagnes. Il est vrai que Jean-Marie Vianney avait exercé son ministère à Ars-sur-Formans de 1818 à 1859, donc ni très loin dans le temps, ni dans la distance. A chaque pilier de l'église, un socle était fixé, où trônaient d'autres saints ou saintes : dans le désordre, sainte Anne, sainte Jeanne d'Arc, saint Michel, saint Pierre... J'en oublie certainement ! Nous trouvions ces statues de plâtre peint très belles, familières aussi grâce à notre *grande*⁷ qui nous contait souvent leur histoire. Les églises ont été débarassées de ces statues, sans valeur certes, mais qui exprimaient tout de même une foi populaire. Il faut faire moderne, dépouillé, je sais. Mais n'aurait-il pas fallu, avant de moderniser, dépouiller l'esprit même de la religion catholique et de la Curie romaine ? Passons !

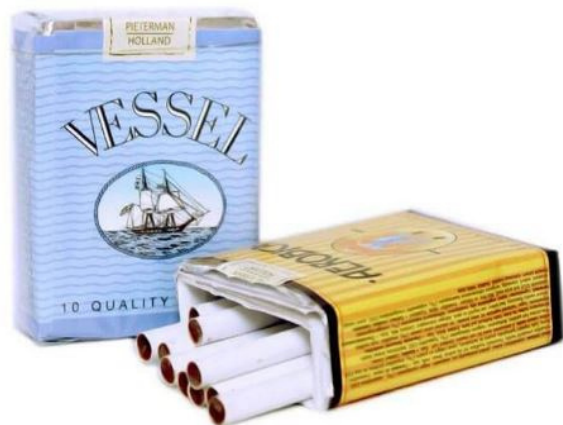
Sitôt la messe dite, nous reprenions le chemin de la maison. Je me souviens d'un ciel clair, piqué d'étoiles dont l'immensité m'effrayait, et m'effraie encore. A la hauteur de la maison de la Touquette, Maïe disparaissait discrètement. La mémé, malgré le froid, l'heure tardive, n'en finissait pas de souhaiter bonne nuit aux voisins. Enfin, on arrivait dans la cour, et, merveille, les bougies du sapin étaient allumées. Des petits paquets nous attendaient au pied de l'arbre. C'était magique ! Maïe, la futée, arrivait juste derrière nous : « Vous auriez pu m'attendre tout de même ! Mais, le Père Noël est passé ! Il a même allumé les bougies, le bougre ! Et il vous a porté des cadeaux ? Vous avez dû être bien sages ! »

Nos cadeaux étaient modestes, certainement fabriqués par Marie. Attendez je me souviens tout à coup d'une poupée de bois, fabriquée par un voisin sabotier, qui ressemblait plus à Pinocchio qu'à Barbie ! Si vous saviez comme je me suis amusée avec elle ! Je ne sais pas ce qu'elle est devenue, mais je la regrette encore ! Parmi nos présents, il y avait

toujours un paquet de cigarettes en chocolat... C'était la cerise sur le gâteau. Renée⁸ et moi, nous faisons mine de fumer, nous nous prenions pour des adultes. Pas fières, mais juste avant ! Jeannot⁹, le gourmand, mangeait les siennes rapidement, alors que nous, nous les économisions, ravies de lui faire la nique !

Tu sais, Marie, je n'ai jamais eu de plus beaux Noël que ceux que j'ai passés aux Echelettes. Tu avais si bien su cultiver en nous le goût du merveilleux que nous n'avons jamais soupçonné que c'était toi qui te pressais pour aller illuminer le sapin, pendant que la mémé trainait en chemin pour te laisser le temps d'illuminer !

Mais où sont les Noël d'antan...



Yvette Maurin

7- Grand-mère en occitan.

8- Cousine de la narratrice.

9- Cousin de la narratrice.

Le mouton noir qui rêvait de Compostelle

Il était une fois un mouton noir... Non il ne me faut pas commencer ainsi, ce n'est pas un conte pour enfants mais une histoire pour adultes... certes de grands enfants parfois...

Donc un mouton noir, adulte et même en ménage, avec une nombreuse descendance, passait des jours heureux dans une confortable prairie située le long d'un large chemin caillouteux très fréquenté par des promeneurs du dimanche et surtout de nombreux randonneurs parfois chargés de lourds sacs, munis de bâtons de bois ou de métal brillant. De loin, il reconnaissait le son des bâtons et donc leur nature. Le bois rendait un son mât et sourd. Le métal tintait comme une boîte de boisson lancée un jour par un jeune promeneur.

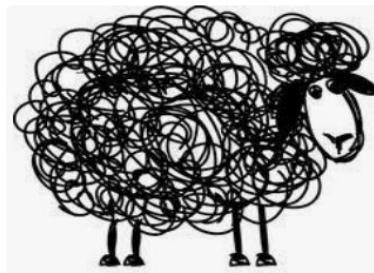
Au fond du parc, un berger soucieux du bien-être animal, avait érigé un confortable petit bâtiment : eau courante à volonté, râteliers bien garnis d'un foin savoureux, pierre à sel pour la gourmandise des papilles. Notre mouton noir, fier bélier, avait sous sa houlette une cinquantaine de charmantes brebis. Comme elles étaient belles et comme il les aimait : toisons noires bouclées, noires de jais après la tonte puis pouzzolanes sous l'effet du soleil et de la pluie, petite étoile blanche sur leurs têtes graciles, petit bout de queue blanc... Elles lui avaient déjà donné une nombreuse descendance, de beaux agneaux espiègles et joueurs. On disait dans la campagne que c'était tout le portrait de leur père. Il en était fier. Souvent quand il se reposait et ruminait à l'ombre de son frêne préféré sur une petite éminence d'où il dominait la situation, il arrivait qu'un audacieux garnement grimpe d'un bond sur son dos. Magnanime, il laissait faire. Il faut bien que jeunesse se passe.



Il n'avait pas toujours vécu là dans ce petit paradis. Il était né plus haut dans la montagne où il avait passé une enfance heureuse choyé par sa mère, la doyenne du troupeau, une maîtresse brebis respectée et pleine d'expérience. Il gambadait, gigotait avec les agneaux de son âge, cabriolait, surtout quand les mères étaient au pâturage. Ils avaient alors toute la bergerie pour eux et se lançaient en courses folles comme des bancs de poissons tourbillonnant autour des râteliers, changeant brusquement de trajectoire. Les agneaux les plus faibles se retrouvaient renversés les quatre fers en l'air dans la paille fraîche et bruisante.

Dans les moments de calme, il avait pris une détestable habitude et se faisait réprimander par sa mère. Il broutait les morceaux de papier qu'il trouvait, une irrésistible envie. Il avait commencé par une étiquette où figurait la composition des délicieux granulés à disposition dans le nourrisseur automatique. Il avait pris goût à cette nourriture spirituelle pourrait-on dire. Il avait ensuite tenté de dérober des morceaux de sacs d'aliment, avec des mots en couleurs. Il ne se vantait pas d'un autre exploit : le vol et l'ingestion de la feuille du carnet d'agnelage où le berger notait les naissances et les événements du troupeau, en quelque sorte un livret de famille et carnet de santé. Il n'avait pu s'en empêcher. C'est comme cela qu'il avait appris son numéro d'immatriculation pour les humains, celui de sa mère et de quelques autres agneaux. Pas romantique pour un sou. Sa mère avait pour lui des petits noms bien plus doux, de tendres bêlements pour l'appeler et le cajoler. Pour le gronder aussi. L'ingestion de ces papiers, de ces mots, de ces chiffres provoquèrent en lui un étrange phénomène qui l'effrayait parfois. Lentement, il apprenait les mots et les reconnaissait en les mâchonnant quand il les rencontrait à nouveau. Il fallait pour plus d'efficacité les mâchonner doucement, les tourner au moins sept fois dans la gueule et les avaler doucement pour ne pas que les mots compliqués et longs se mettent en travers de la gorge. Leur assimilation lui ouvrait de vastes perspectives et une lecture du monde bien différente du reste de la gente ovine. Du coup, il se désintéressait un peu des moutonneries des agneaux de son âge. Certains le traitaient dédaigneusement d'intello. Il restait à l'affût du moindre papier qui passait à portée de son fin museau. Il franchit une étape importante dans son alphabétisation lorsqu'il tomba sur une page du journal local. Il agit alors avec méthode de peur d'une indigestion de mots, tant ils étaient serrés. Il croqua un coin de la feuille et dissimula le reste sous un râtelier, hors de portée de la marmaille. Il mâchonnait ses mots consciencieusement, ruminant lentement, couché sur la paille fraîche dans un rai de lumière entrant par la fenêtre de la bergerie. C'est ainsi qu'il localisa sa région de naissance et qu'il apprit qu'il y avait à proximité une vieille abbatale au riche passé historique. Des moines bergers y possédaient de vastes troupeaux de moutons peut-être de

la même espèce que lui. La chance sourit aux audacieux. Il repéra un jour une petite revue posée négligemment et imprudemment sur la tablette servant d'écritoire au berger. En se contorsionnant au risque de se tordre le cou, il réussit à la faire tomber tout prêt de la barrière et à s'en emparer. Jusqu'à présent il avait dégusté les mots au petit bonheur la chance. Là il tenait entre les dents un ouvrage complet et fort savant. Il allait procéder avec ordre et méthode et déguster les mots page à page et dans l'ordre des choses. Enfin il comprendrait peut-être l'agencement des mots, des phrases et déchiffrerait l'histoire. En catimini, il dissimula le précieux document dans sa cache favorite prenant garde que personne ne l'observe. Il avait auparavant prélevé la première page. Papier recyclé, reconnu-il, pour la texture et un goût particulier. Connaisseur de mots, il était aussi devenu au fil de ses larcins un véritable expert en matière de papiers. Il évitait le carton, pâteux et peu couvert de mots ou bien des gros mots durs à mastiquer. Le papier journal était plus tendre mais il ne fallait pas en prendre de grosses bouchées vu le nombre de mots. L'encre laissait la langue noire mais elle l'était déjà. Il avait une fois été tenté par du papier glacé, brillant, fort attractif avec ses mots en couleurs mais on ne l'y reprendrait plus. Il avait failli se blesser la bouche et quel travail pour l'avalier. Il lui était même resté sur l'estomac. Cette revue lui plaisait bien. Il allait peut-être connaître ses origines, ses racines, ses



ancêtres. Et en effet, le Souffle de la Neira, le nom du document, lui révéla que le mouton noir venait de la nuit des temps, peut-être même de la Création du Monde. Le Dieu créateur aurait pu faire une petite erreur d'appréciation, fatigué de son grand œuvre, et oublié au four le mouton originel pétri dans la glaise. Il l'aurait retiré un peu trop cuit et même noir ! Pour éclairer cette toison noire, il aurait déchiré un petit bout de nuage blanc pour le disposer comme une étoile sur la tête et au bout de la queue. Quelle histoire !

Il grandissait en force et en sagesse. Ses compagnons de jeux plus âgés disparaissaient les uns après les autres. Où diable allaient-ils ? Ils ne revenaient jamais pour le dire. Les filles, les agnelles, ne partaient pas toutes mais étaient séparées et installées ensemble dans une case un peu éloignée. Son tour viendrait sans doute. Déjà on l'avait séparé de sa mère qu'il entrevoyait quelques fois. Elle le reconnaissait bien sûr et lui adressait un triste bêlement auquel il répondait non moins tristement mais avec une nuance d'espoir. Elle lui manquait affectivement et aussi son délicieux lait, une véritable friandise même si elle n'en avait plus beaucoup les derniers temps et le repoussait un peu pour s'épargner de vigoureux coups de tête. Cette séparation le rendait triste et pour se consoler, il prenait une friandise dans sa cache, un morceau de sa revue préférée. D'un coup plus de savoureux lait et il avait fallu se satisfaire de granulés disposés dans la mangeoire et qui craquaient sous la dent. Très bon et alimentation bien équilibrée comme disait l'étiquette qu'il avait mastiquée. Et du bon foin de montagne, odorant, et qui lui donnait des envies de gambades dans les prés. Mais pas question, bergerie uniquement et régime sec.

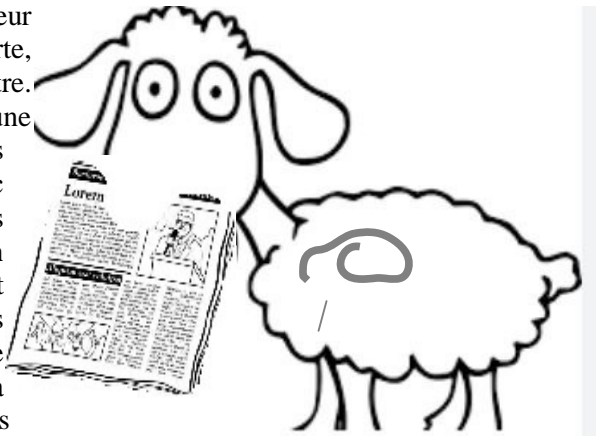
Un humain étranger venait régulièrement peser les agneaux, aidé du berger, le jeune. On les mettait les pattes en l'air, coincé entre deux planches en V. Quelle position inconfortable et ridicule. L'homme annonçait un poids et le berger écrivait sur un carnet comme celui qu'il avait croqué un jour. Pas content du tout le berger ce jour-là ! Notre agneau s'était fait tout petit dans son coin de bergerie. Il y avait en fait un jeune berger et un autre plus âgé. C'est ce dernier qui souvent emmenait les mères au pâturage. Il était toujours de bonne humeur, chantonait ou émettait un bruit comme les oiseaux qui nichent dans la bergerie. Les brebis leurs manquaient et les agneaux grignotaient des granulés, histoire de passer le temps. Les orphelins provisoires entendaient les brebis de loin quand elles revenaient en bêlant et en appelant. Les petits répondaient, c'était un vacarme épouvantable et pourtant chacun reconnaissait la voix de sa mère. C'est ce qui s'appelle avoir une oreille sélective. Le berger âgé les faisait rentrer et chacun se précipitait sur sa mère pour apaiser sa soif de lait et de tendresse. Ils leurs mettaient de grands coups de tête dans la mamelle pour faire arriver le lait plus vite. Elles répondaient parfois d'un bêlement pas content et d'un coup de tête pour modérer leur ardeur. Puis repus, les clameurs se tassaient. Les brebis se couchaient, agnelets blottis contre elles. Le bonheur est dans le pré... non dans la bergerie. Ils auraient ronronné s'ils avaient su faire, comme le chat qui dormait dans la bergerie, veillait au grain et chassait les rats friands de grains et de granulés... et de papiers aussi, une rude concurrence d'autant plus qu'ils se faufilaient partout.

Les rangs des garçons, commençaient à s'éclaircir. Puis un jour l'humain étranger est revenu avec un autre berger. Ils étaient près de la barrière et les agneaux tassés dans un coin. Les humains les

regardaient, compulsaient des papiers pleins de chiffres. Finalement ils sont entrés dans la case. Effrayés les agneaux ont tous reflué dans un coin. Ils en ont profité pour leur tâter le dos avec force commentaires. Certains agneaux ont reçu une marque rouge sur le dos avec un crayon gras qui agglomère les mèches de laine, pas bien agréable. Et puis la vie a continué pour les marqués de rouge. Les autres sont partis, chargés dans un camion pour un voyage en terre inconnue. Les rescapés mangeaient à volonté, la belle vie et toujours pour notre petit héros de petites gâteries à l'abri des regards. Il avait fini de déguster la première histoire : comment des bergers avaient décidé de sauver les moutons noirs, trop croisés avec de gros moutons blancs. Comme une colonisation quoi ! Ils avaient levé l'étendard de la révolte, chassé les gros béliers blancs, choisi les plus jolies brebis noires, trouvé de beaux béliers noirs pour avoir de beaux agneaux nés sous une bonne étoile.

Puis un jour l'homme étranger est venu nous chercher, moi et deux autres collègues restés comme moi à la bergerie. Le berger jeune a aidé à nous charger dans un petit camion. Il y avait d'autres jeunes béliers mais ils ne se connaissaient pas. En causant entre deux cahots de la route ils dirent qu'ils venaient d'autres bergeries plus loin. Ils avaient un drôle d'accent mais on les comprenait quand même. Il sentit que l'on montait une forte côte car ils se virent basculer vers le fond du camion qui plongea sur

l'autre versant et eux sur l'avant. Le conducteur s'arrêta, manœuvra, sauta du véhicule, claqua la porte, salua un homme bien bâti qui venait à sa rencontre. Ils baissèrent le pont arrière du camion en face d'une vieille bâtisse et nous poussèrent à descendre dans la paille fraîche. C'était une vieille bergerie avec des râteliers à foin et un nourrisseur à granulés, des abreuvoirs. Devant, il y avait un petit parc où l'on pourrait se dégourdir les pattes avec même un point d'eau. Nous fîmes connaissance avec les autres agneaux de provenance très diverses. Une vie de



pacha commençait, manger, boire, dormir, faire la sieste sous l'arbre de la cour malgré les mouches insistantes quand le temps changeait. Une fois par mois, c'était le grand branle-bas ! Plusieurs humains déboulaient, nous serraient dans un coin et à tour de rôle nous pesaient, nous taillaient les onglons parfois jusqu'au sang, nous faisaient boire de force un tube dans la bouche, une boisson infecte. Certains malades ou pas bien dodus, marqués de rouge, disparaissaient les jours suivants. Nos mères nous manquaient encore et puis les petites copines aussi. Toujours entre mecs ce n'était pas toujours bien marrant, d'autant plus que les plus costauds voulaient en imposer. A l'occasion pourtant, on avait pris du bon temps et bien rigolé ! Le troupeau de notre gardien passait parfois à proximité et une fois, le grillage mal disposé nous avait permis de nous mêler aux brebis. Quelle rigolade et quelle panique ! Il fallut du temps au gardien pour nous séparer et nous faire regagner notre local. Côté papier, pas grand-chose à se mettre sous la dent. Quelques étiquettes d'aliment, un prospectus égaré par un promeneur parlant de la vallée de la Loire sauvage. Une rivière qui apparemment passait au fond des gorges que l'on devinait du parc et menacée par un barrage. Les jours passaient tranquilles malgré le froid et parfois une poudre blanche qui tombait du ciel, comme des poussières d'étoiles. Notre laine avait poussé et nous protégeait du froid qui s'insinuait les jours de vent du nord par les portes mal jointes. Le printemps montra le bout de son nez. Les oiseaux familiers chantaient et quelques pousses d'herbe tendre pointaient le nez dans le parc à nouveau ouvert. Puis ce fut à nouveau les grandes manœuvres du mois, pesée les pattes en l'air, commentaires, palpations désagréables, taille des onglons et même un vieil humain en blouse qui nous enfonçait une épine dans le cou pour en retirer un liquide rouge dans un petit tube. Encore deux camarades qui devaient disparaître quelques jours après, emportés dans un petit camion.

Et puis un jour, il y eut une grande manœuvre. De nombreux bergers firent irruption dans la bergerie, un catalogue à la main. Ils nous scrutaient, entraient dans les cases, nous palpaient, discutaient entre eux. Nous comprimes que notre vie de groupe touchait à sa fin. Pour ma part, un berger me chargea dans une remorque brinquebalante au point que mon cœur battait la chamade. Heureusement, le trajet ne dura pas et le berger me lâcha avec ménagement dans le parc que je vous ai décrit au début. Je fus bien accueilli par une cinquantaine de jolies brebis qui histoire de faire connaissance vinrent me renifler pour s'habituer à mon odeur. Les plus calines me frottèrent la tête. Il y en avait de tous âges, des jeunettes et des plus anciennes moins curieuses ou plus réservées. Brusque changement pour moi

qui sortait d'un long célibat et d'une ambiance de mecs. Au fond pas désagréable et je sentais comme une ardeur nouvelle. Bon, je ne vais pas vous parler de cela, c'est trop intime.

Après une phase d'adaptation, je coulais somme toute des jours heureux. Je ne manquais pas d'occupations ni de distractions. Le large chemin caillouteux qui longeait la parcelle était très fréquenté par des promeneurs du dimanche accompagnés d'enfants curieux émerveillés par les petits agneaux et qui essayaient de les caresser ou de leur donner des touffes d'herbe au travers du grillage.



Ils avaient parfois de petits chiens hargneux qui s'époumonaient derrière la clôture. Même pas peur... un petit coup de tête et ils auraient voltigé penauds à quelques encablures...

Pendant la semaine, de nombreux randonneurs passaient, chargés de lourds sacs, munis de bâtons de bois ou de métal brillant. Ils s'arrêtaient souvent pour nous admirer, étonnés par notre couleur sombre. Un jour, l'un d'entre eux égara un document qui ne m'échappa pas, vous vous en doutez. Après examen ou plutôt mastication, je compris le sens de leur marche. Ils se rendaient très loin en Espagne sur les traces d'un saint homme, saint Jacques de

Compostelle. Ce dernier mot faisait référence à un « champ d'étoiles », *Campus Stellae*, en référence à la « pluie d'étoiles dans le ciel » vue par l'ermite lors de la découverte de la tombe du saint. Nous, notre saint, ce serait plutôt Jean Baptiste représenté avec un agneau, blanc malheureusement, sur une image que j'avais dégustée jadis. Ils avaient d'étranges coquilles sur leurs sacs ou accrochées à leur bâton.

Ma vie oisive et confortable me parut à la longue un peu ennuyeuse et l'idée de suivre ces marcheurs commença à trotter dans mon crâne. Je broyais du noir en quelque sorte. Sortir de l'enclos était un jeu d'enfant. J'avais repéré incidemment une faille dans le grillage. Pas besoin de provisions, l'herbe poussait partout le long des chemins. Pas besoin d'abri, les arbres offraient toujours la protection de leur feuillage. Mes pattes étaient solides et taillées pour la marche comme mes ancêtres les transhumants. J'avais ruminé de bien étranges transhumances aux temps des moines. Ils conduisaient leurs immenses troupeaux hiverner en basse Ardèche ou même en Provence, pays aux hivers plus doux. Alors l'Espagne, sans doute un peu plus loin, mais rien d'impossible. Pour l'itinéraire, je n'aurais qu'à suivre pèlerins et pèlerines, discrètement bien sûr.

Il y avait bien des dangers me disait ma raison. Les chiens errants, pas toujours malingres et souvent en bandes, des loups peut-être et l'ancestrale peur. Et puis la communication en Espagne avec leurs blancs moutons mérinos. Il me faudrait aussi revenir après mon périple... avec le risque d'être remplacé par un jeune bélier fringant... qui va à la chasse perd sa place...

Je n'osais pas trop parler de ces folies dans mon entourage et il me fallait prendre ma décision seul.

Je me donnais quelques temps de réflexion.

Il se fit que la période fut belle avec un temps magnifique et des nuits claires. La voie lactée brillait de mille feux dans un ciel pur. Des étoiles filantes jaillissant de la constellation de Persée, semblaient venir se poser sur la tache blanche de la tête de mes brebis et de mes agneaux, ruminant paisiblement couchés autour de moi. Une vraie féerie, un feu d'artifice !



C'est à cet instant où j'ai eu une sorte d'illumination !

Mon champ d'étoiles, mon Compostelle, il était là, au milieu de mon troupeau et non au bout d'un long chemin semé d'obstacles. La voie lactée, la pluie d'étoiles se reflétant sur les têtes de mes brebis, j'avais tout en cette nuit merveilleuse.

Le calme se fit soudain en moi devant la beauté du ciel et je goûtais toute la joie du monde.

Et je pensais à un petit morceau de journal, à la page culturelle, où un de ceux qui écrivent les mots, le philosophe Alain avait inscrit « *A trop chercher le bonheur ailleurs, on finit par oublier celui que l'on a devant soi.* »

Ruminant cette pensée profonde, la tête dans les étoiles, j'attendis pensivement le matin.

Jean Claude Brunelin

UN CONTE DE NADAL

Aquò èra a l'ora o lo solelh se cotja, lo vint-a-quatre delh mès de décembre, a na desena de quilomètres de Jerusalèm.

N' aura freida s'èra levada d'un còp. Après na jornada de dur trabalh, un païsan ramenava son buòu e son ase.

Doncas, aquela annada, un recensament saguèt ordonar per l'empeire roman August.

Chasque òme deviat anar se fare comptar dinc sa vila v-ont èra naissut embè sa familha. Josèp, un fustier de Nasaret, sortit de Betleèm embè sa femna Maria s'en anèron de la Galilèa per anar en Judèa. Maria apeitava n' efant.

Quauques jorns d'après, Josèp e Maria arribèron finalament à Betleèm, agotas.

Pamens, lo temps d' a'acotjar seguèt arribat. Mas aviá gis de plaça per z-elos dinc la salla comuna..

Josèp partiguèt cherchar n'endreit per passar la nuèit. Trobèt na balma transformada en n'estable. Una velha pòrta fabricat embè de velhas planchas de boès serviá de gardaira.

Josèp barrostèt a la porta , Tòc, Tòc, Tòc...

- Qual es aici ? marmonèt lo buòu, fatigat.

- Sei lo Josèp, sei embè ma femna Maria. I a pus de plaça à l' aubèrga per nosautres, aloras avem trobat aquelh estable...

- Lo buòu e ieu l'ase avem trabalhat tota la jornada, adoncas amarem bien nos reposar un tant-si-pèt avora.

- Me chal vos dire que ma femna va acotjar, doncas aquò es pro preïssat...

- Podem pas esser un pauc tranquiles na minuta, dit lo buòu en badant la pòrta de l'estable a contracor.

Mas quand viguèt la testa fatigat de Maria e le mauvas sang de Josèp, se tornèt adocit vistament.

- Instalètz vos aici, ma petiòta dama, la palha es recenta, l'avem chantjat aqueste matin. Maria s' alongèt sobre la palha e , dinc la nuèit, botèt elh mond son nenon qu' emborarrassèt dinc un linge.

UN CONTE DE NOËL

C'était au coucher du soleil, le 24 décembre, à Bethléem, à une dizaine de kilomètres au sud de Jérusalem. Un vent froid s'était soudain levé. Après une journée de dur labeur, un paysan, ramenait à l'étable son bœuf et son âne.

Or, cette année-là, un recensement fut ordonné par l'Empereur romain Auguste. Chaque homme devait aller se faire compter dans sa ville natale avec sa famille. Joseph, un charpentier de Nazareth, originaire de Bethléem, et son épouse Marie quittèrent la Galilée pour se rendre en Judée. Marie attendait un enfant.

Quelques jours plus tard, Joseph et Marie arrivèrent enfin à Bethléem, épuisés. Or, pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter fut accompli. Mais il n'y avait plus de place pour eux dans la salle commune.

Joseph se mit donc en quête d'un abri pour la nuit. Il trouva enfin une grotte transformée en étable. Une vieille porte faite de quelques vieilles planches de bois servait de gardienne.

Joseph frappa à la porte. Toc, toc, toc...

- Qui est là ? bougonna le bœuf, avec lassitude.

- Je suis Joseph, et je suis avec ma femme Marie. On nous a dit qu'il n'y avait plus de place pour nous à l'auberge, alors nous avons trouvé cette étable...

- Le bœuf et moi, l'âne, avons travaillé dur toute la journée, alors on aimerait bien se reposer un peu maintenant !

- C'est-à-dire que ma femme est sur le point d'accoucher, alors c'est assez urgent...

- On ne peut pas être un peu tranquilles décidément, dit le bœuf en allant ouvrir la porte de l'étable de mauvaise grâce.

Mais quand il vit le visage fatigué de Marie et l'inquiétude de Joseph, il se radoucit bien vite.

- Installez-vous ici, ma petite dame, la paille est fraîche, on l'a changée ce matin.

Marie s'allongea sur la paille et, dans la nuit, elle mit au monde son bébé qu'elle emmaillota dans un linge.

Lo buòu e l'ase s'aprocheron tot bèlement per veire coma èra aquelh petiòt òme que veniat de nàisser.

- Es pro petiòt, aquò es pas credable, diguèt lo buòu.

- O, veses ! As na petiòta testa bien gente. Podriem benlèu i prestar nòstre manjador per i fare un breçòl.

- Aquò es pas bèstia, aquela idèa !

Alora lo buòu e l'ase rempliron le manjador de palha recenta. Maria i posèt l'efant per l'installar confortablement.

- A qui, com'aquò, es benaise, diguèt l'ase.

- Creses pas que vas prene freid, la nuèit es pro fresca e l'aura passa a través las planchas de boès de l'estable. Chaudria lo rechaufar aquelh petiton...

- Vòl lo prene dinc mas patas, diguèt lo buòu.

- Non, ieu sei pas tant maladreit que tu, respondèt l'ase...

- Sètz pro bravonets, los amics, diguèt Josèp, mas ieu crese que vodriat mèlhs que demora bien elh chaud dinc la palha. Benlèu, podriètz lo rechauffar embé vostre sofle mai que mai ?

Lo buòu e l'ase s'abocheron sobre lo manjador e bofèron tant que poderon, a en esser abasordits.

A costa, dinc la campanha, de pastres gardavon lhurs motons. n'angèl lhur aparèissat e lhur diguèt que na granda novela seriat na granda jòia per tot lo monde : Anèuit, a Betleèm, la vila delh rei Dàvid, èra naissut un Salvador. Lhur beilèt un senhal : trobarètz un novèl-naissut emborassat dinc un manjador.

Quand los angèls partiguèron elh cial, los pastres deicideron d'anar à Bteleèm per veire ce qu'èra arribat. Se despacheron per i tornar.

Après aver cherchats dinc lo vilatge, troberon Maria e Josèp embé lo novèl-naissut cotjat dinc lo manjador, entorat d'un buòu e de n'ase, un pauc coma de gardacòrs.

Le bœuf et l'âne s'approchèrent lentement pour voir à quoi ressemblait ce petit d'homme qui venait de naître.

- Il est si petit, ce n'est pas croyable, dit le bœuf.

- Eh, regarde ! Il a une toute petite tête bien mignonne. Nous pourrions peut-être lui prêter notre mangeoire et lui faire un joli berceau avec.

- Pas bête cette idée !

Et le bœuf et l'âne remplirent la mangeoire de paille fraîche. Marie y déposa l'enfant et l'installa confortablement.

- Voilà, comme ça, il est bien, dit l'âne.

- Tu ne crois pas qu'il va prendre froid ? La nuit est bien fraîche et le vent passe à travers les planches en bois de l'étable. Il faudrait qu'on le réchauffe ce petit bout...

- Je vais le prendre dans mes pattes, dit le bœuf.

- Non, moi plutôt, je suis moins maladroit, répliqua l'âne.

- C'est gentil, les amis, dit Joseph, mais je crois qu'il vaut mieux qu'il reste bien au chaud dans la paille. Peut-être pourriez-vous le réchauffer de votre souffle plutôt ?

L'âne et le bœuf se penchèrent sur la mangeoire et soufflèrent de toutes leurs forces, à en être tout étourdis.

Non loin de là, dans la campagne, des bergers gardaient leurs troupeaux. Un ange leur apparut et leur annonça une bonne nouvelle qui serait une grande joie pour tout le peuple : aujourd'hui, à Bethléem, la ville du roi David, leur était né un Sauveur. Et voici le signe qui leur fut donné : ils trouveraient un nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire.

Lorsque les anges eurent quitté les bergers pour le ciel, ceux-ci décidèrent d'aller jusqu'à Bethléem pour voir ce qui était arrivé. Ils se dépêchèrent de s'y rendre.

Après avoir un peu cherché dans le village, ils découvrirent Marie et Joseph, avec le nouveau-né couché dans une mangeoire et entouré d'un âne et d'un bœuf, un peu comme deux gardes du corps.

Eron gloriós de velhar sobre lo rei delh monde ! Un pastre beilèt elhs joines parents de bon fromatges de fedas, n'atra na cuberta de lana per cobrir lo nenon. Meravilhas de tota aquò qu'aviàn veduts, los pastres conteron aquò que lhur aviá estat annoncat sobre aquelh efant. Tot lo monde qu' escotavon, seguèron estonnats d'aquela istorià ! Maria se soveniat de tots aqueles evinament, se los meditavats dinc son còr. L'ase e lo buòu èron totes dos los animals los melhs eurós delh monde ! Pensètz ! Avian assistats à la naissença delh Salvador !

Ah, ils étaient fiers de veiller sur le Roi du monde ! Un des bergers offrit aux jeunes parents du bon fromage de brebis, un autre une couverture de laine pour couvrir le bébé. Émerveillés de tout ce qu'ils avaient vu, les bergers relatèrent ce qui leur avait été annoncé au sujet de cet enfant. Et tous ceux qui entendirent s'étonnèrent de ce qui leur avait été raconté ! Marie retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur. Quant au bœuf et à l'âne, ils étaient sans doute, en cette nuit, les animaux les plus heureux du monde ! Vous pensez ! Ils avaient assisté à la naissance du Sauveur !

Texte traduit en oc par Henri OLLIER

*D'après un texte adapté paru sur Internet :
L'âne et le boeuf les plus célèbres du monde
!*

*Publié le 24/12/2017 à 11:38 par
christroidumonde*



Nous avons déjà rencontré Guillaume Tardif (1436 - 1492), enfant du Puy qui devint professeur de rhétorique à Paris, auteur de l'une des toutes premières grammaires (français moyen). C'est aussi un traducteur en français d'œuvres latines classiques et de son temps, en particulier des Apologues et fables de Lorenzo Valla qui lui-même traduisit en latin le fabuliste grec Ésope VII^e - VI^e siècle A.D.

Nous avons donné dans cette revue la fable de la chatte transformée en jeune fille publiée sous le titre de La chata transformada en femna dans le numéro 52, p. 55 du Souffle de la Nèira,

Nous proposons ici la traduction en occitan, imaginant que le ponot Tardif aurait pu choisir cette langue, la sienne, plutôt que le français.

On trouvera en regard le texte original de Guillaume Tardif à partir duquel est proposée notre traduction.

Pour finir, ce personnage est assez représentatif de la Renaissance dans le domaine des lettres, quoiqu'un peu oublié par nos contemporains.

XL.

De celui qui monta sur son asne sa charrue à son col.

Et commence : *Alter, Pierus nomine, etc.*

I y avoit aux parties de Florence en ung vilage un labourer nommé Piérus. Cestuy homme alloit chascun jour à la charrue avec deux beufz et ung asne. Un jour, après qu'il eut faicte sa journée et que son champ fust parachevé de labourer et arer et qu'il convint ramener la charrue à l'hostel, de la grant paour de la despecer, il la chargea sur son asne et puis après monta dessus, tant que le pouvre asne fut si chargé qu'il ne pouvoit aller et ployoit soubz la charge. Lors Piérus, voulant soulager son asne, descendit et chargea sa charrue sur son col, puis remonta dessus, disant à l'asne : « Or, va, tu peux maintenant bien aller. Ce ne es tu pas qui porte la charrue ; ce suis je qui la porte. »

En ceste Facécie ne a point de sens moral, mais seulement y est monstre la sotie et imbécilité d'ung homme qui cuydoit soulager son asne pour avoir sa charrue à son col et estre monté dessus.

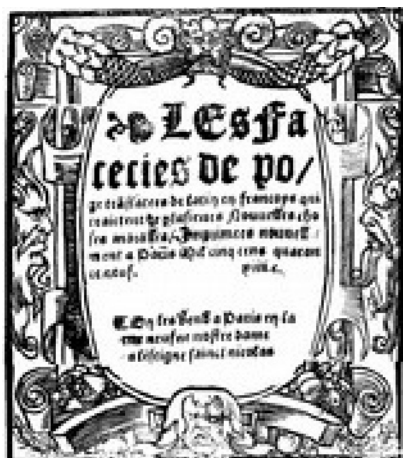
D'aquelh que montèt sobre son ase embé sa charrua a l'espata.

Quò s'enrèia com aquò : *Alter, Pierus nomine, etc.*

I aviá dins los abròs de Floréncia, dins quauque vilatge un lavoraire nomat Pierus. Aquelh d'aquí, chasque jorn anava cotrejar embé dos buòs e un ase.

Un jorn, un còp sa jornada feita e son champ trabalhà e lavorat, decidèt d'acampar son cotrièr à l'ostal ; tant aviá pavor de l'espeçar que lo chargèt sobre son ase. Puèissa, montèt dessobre. Lo paure ase seguèt tan charjat que podiá pas marchar e plejava sotz la charja. Adoncas, Pierus que voliá solatjar son ase, davalèt e chargèt son cotrièr sobre son còlh, puèis montèt tornar dessobre la bèstia li disent : « Ai-ara pòdes ben marchar que siás pas aquelh que pòrta lo cotrièr, aquò-es ieu que lo pòrte. »

En aquesta Faceciá, i a pas gis de sens moral, mès i es mas mostrat la simplardisa amais l'imbecillitat d'un òme que cresiá de solatjar son ase en portar son cotrièr a son còlh tot en montar sobre la bèstia.



araire nm □ *araire* (nm) ⇔ *araira* nf

♦ - l'# ouvre l'éteule, l'araire bada l'estolha ; - esversar la tèrra emb l'araire, retourner la terre à l'#. | Le mot est au féminin chez É. Grousseau (Chambon-sur-Lignon) ;

Devinette : *Davina, davinaire* : *Viu davans, viu darrièrs, mòrt elh mitan, de qu'auò's ? \ L'araire entremei lo boièr e los buòs !* (Devine, devineur : Vivant devant, vivant derrière, mort au milieu, qu'est-ce que c'est ? — L'araire entre le bouvier et les bœufs). Variante : *Viu promièr \ Mòrt elh meitan, \ Batejat darrièr ? — Los buòs, l'araire, lo boièr.* (Vivant premier, mort au milieu, baptisé derrière. — Les bœufs, l'araire, le laboureur) *Contes du Velay*, Ch. Assezat & J.-B. Martin - 1983.

♦ - ils étaient travaillés à l'#, èran trabalhà aub l'araira. | - saisir le manche* d'un #, *sasir l'esteva d'una araira* J.-François Meiller41.

► buter à l'#, *entrefoire a l'araire.*

charrue nf □ *charrua*. - la charrue ouvre (= déchire) la terre, la charrua esfata la tèrra. ● *charrúia* Le Parler occitan d'Yssingeaux, J.-B. Martin - 1997 > *charruàr* (laboureur). | - la charrue : il y a la droitière et la gauchère, la charrua : i a la dreichèira e la gauchèira *Alexandrine Fayard*. ● *charrúra* Tinland Geneviève - 1972 ; - l'un a sa barque, l'autre sa charrue, l'un a sa barca e l'autre sa charrura.

□ *cotrièr*. *ALMC-876*, 23, 26, 27, 30, 31, 33, 34. *cotrejar* (laboureur). *Cotrièr* concerne essentiellement le sud-sud du Velay, nord ouest du Vivarais et la région de Langogne.



Suite au désengagement du Crédit agricole Loire / Haute-Loire, l'édition papier du Souffle de la Neira n'est plus possible. La somme en jeu est d'environ 2 000 € / an. Si vous pensez à un éventuel contributeur faites nous le savoir !



Nous n'en arrêtons pas pour autant la publication diffusée par voie de messagerie et nous vous encourageons à la faire passer à des personnes qui vous sembleraient intéressées...

Le revue est aussi mise en ligne sur 2 sites qui nous ont généreusement ouvert leurs colonnes. Nous leurs en sommes très reconnaissants :

- la Société académique de la Haute-Loire (www.societeacademique.fr) avec un onglet Souffle de la Neira.**
- La Société Ethnozootechnique (www.ethnozootechnie.org) dans la rubrique Travaux et dernières publications de nos sociétaires. Organisations et associations. Le Souffle de la Neira.**

Pour enrichir notre revue nous sommes preneurs de suggestions, de textes dans l'esprit du Souffle...

Pour nous contacter :

Tél. : 04 71 02 43 01 ou brunelinjeanclaude@yahoo.fr

